This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
V8 . FF. 1759

23277

L'ANTIMACHIAVEL,

OU

EXAMEN

DU PRINCE

DE

MACHIAVEL.

V8.F.177

EXAMEN DU PRINCE DE MACHIAVEL,

AVEC DES NOTES

Hiſtoriques & Politiques.

A GENEVE,

Chez HENRI-ALBERT GOSSE & Comp.

M. D. CC. LIX.

AVANT-PROPOS
DE
L'EXAMEN
DU PRINCE
DE
MACHIAVEL.

LE Prince de Machiavel eſt en fait de Morale ce qu'eſt l'ouvrage de Spinoſa en matiére de Foi; Spinoſa ſapoit les fondemens de la foi, & ne tendoit pas moins qu'à renverſer l'édifice de la Religion; Machiavel corrompit la Politique, & entreprit de détruire les préceptes de la ſainé Morale : les erreurs de l'un n'étoient que des erreurs de ſpéculation, celles de l'autre regardoient la pratique. Cependant il s'eſt trouvé que les Théologiens ont ſonné le toxin & crié aux ármes contre Spinoſa, qu'on a refuté ſon ouvrage en forme, & qu'on a conſtaté la Divinité contre ſes attaques; tandis

TAYLOR INST. OXFORD

que Machiavel n'a été que harcelé par quelques Moraliſtes, & qu'il s'eſt ſoutenu malgré eux & malgré ſa pernicieuſe morale, ſur la chaire de la Politique juſqu'à nos jours.

J'oſe prendre la deffenſe de l'humanité contre ce monſtre qui veut la détruire; j'oſe oppoſer la raiſon & la juſtice au ſophiſme & au crime; & j'ai hazardé mes réflexions ſur le Prince de Machiavel chapitre à chapitre, afin que l'antidote ſe trouve immédiatement auprès du poiſon.

J'ai toujours regardé le Prince de Machiavel comme un des ouvrages les plus dangereux qui ſe ſoient répandus dans le monde; c'eſt un livre qui doit tomber naturellement entre les mains des Princes, & de ceux qui ſe ſentent du goût pour la Politique; il n'eſt que trop facile qu'un jeune homme ambitieux, dont le cœur & le jugement ne ſont pas aſſez formés pour diſtinguer ſûrement le bon du mauvais, ſoit corrompu par des maximes qui flattent ſes paſſions.

Mais s'il eſt mauvais de ſéduire l'innocence d'un particulier, qui n'influe que légérement ſur les affaires du monde, il l'eſt d'autant plus de pervertir des Princes qui doivent gouverner des peuples, adminiſtrer la Juſtice, & en donner l'exemple à leurs ſujets,

ſujets, être par leur bonté, par leur magnanimité & leur miſéricorde les images vivantes de la Divinité.

Les inondations qui ravagent des contrées, le feu du tonnerre qui réduit des villes en cendres, le poiſon de la peſte qui déſole des provinces, ne ſont pas auſſi funeſtes au monde que la dangereuſe morale, & les paſſions effrénées des Rois : les fléaux céleſtes ne durent qu'un tems, ils ne ravagent que quelques contrées, & ces pertes quoique douloureuſes ſe réparent ; mais les crimes des Rois font ſouffrir bien longtems des peuples entiers.

Ainſi que les Rois ont le pouvoir de faire du bien lorsqu'ils en ont la volonté, de même dépend-il d'eux de faire du mal lorsqu'ils l'ont réſolu ; & combien n'eſt point déplorable la ſituation des peuples, lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus du pouvoir ſouverain, lorsque leurs biens ſont en proye à l'avarice du Prince, leur liberté à ſes caprices, leur repos à ſon ambition, leur ſureté à ſa perfidie, & leur vie à ſes cruautés ? C'eſt là le tableau tragique d'un Etat où régneroit un Prince, comme Machiavel prétend le former.

Je ne dois pas finir cet Avant-propos ſans dire

dire un mot à des perſonnes, qui croyent que Machiavel écrivoit plûtôt ce que les Princes font que ce qu'ils doivent faire; cette penſée a plû à beaucoup de monde, parce qu'elle eſt ſatirique.

Ceux qui ont prononcé cet arrêt déciſif contre les Souverains, ont été ſéduits ſans doute par les exemples de quelques mauvais Princes contemporains de Machiavel cités par l'Autheur, & par la vie de quelques Tirans qui ont été l'opprobre de l'humanité. Je prie ces cenſeurs de penſer, que comme la ſéduction du trône eſt très puiſſante, il faut plus qu'une vertu commune pour y réſiſter, & qu'ainſi il n'eſt point étonnant, que dans un ordre auſſi nombreux que celui des Princes, il s'en trouve de mauvais parmi les bons. Parmi les Empereurs Romains, où l'on compte des Nérons, des Caligula, des Tibéres, l'Univers ſe reſſouvient avec joye des noms conſacrés par les vertus des Titus, des Trajans, & des Antonins.

Il y a ainſi une injuſtice criante d'attribuer à tout un corps ce qui ne convient qu'à quelques-uns de ſes membres.

On ne devroit conſerver dans l'hiſtoire que les noms des bons Princes, & laiſſer mou-

mourir à jamais ceux des autres, avec leur indolence, leurs injuſtices & leurs crimes. Les livres d'hiſtoire diminueroient à la vérité de beaucoup, mais l'humanité y profiteroit, & l'honneur de vivre dans l'Hiſtoire, de voir ſon nom paſſer des ſiécles futurs jusqu'à l'éternité, ne ſeroit que la récompenſe de la vertu: le Livre de Machiavel n'infecteroit plus les Ecoles de Politique; on mépriſeroit les contradictions dans leſquelles il eſt toujours avec lui-même; & le monde ſe perſuaderoit que la véritable politique des Rois, fondée uniquement ſur la juſtice, la prudence & la bonté, eſt préférable en tout ſens au ſyſtême découſu & plein d'horreur que Machiavel a eu l'impudence de préſenter au Public.

PREFACE DU PRINCE DE MACHIAVEL

PAR

AMELOT DE LA HOUSSAYE.

COmme Machiavel eſt un Auteur, qui n'eſt ni à l'uſage, ni à la portée de beaucoup de gens, il ne faut pas s'étonner, ſi le Vulgaire eſt ſi prévenu contre lui. Je dis, prévenu, car de tous ceux qui le cenſurent, vous trouverez que les uns avoüent qu'ils ne l'ont jamais lû; & que les autres, qui diſent l'avoir lû, ne l'ont jamais entendu: comme il y paroît bien par le ſens litéral qu'ils donnent à divers paſſages, que les Politiques ſavent bien interpréter autrement. De ſorte qu'à dire la vérité, il n'eſt cenſuré que parce qu'il eſt mal entendu; & il n'eſt mal entendu de pluſieurs, qui ſeroient capables de le mieux entendre, que parce qu'ils le liſent avec préoccupation: au lieu que s'ils le liſoient comme juges, c'eſt-à-dire, tenant la balance égale entre lui & ſes adverſaires, ils verroient que les maximes qu'il débite ſont, pour la plûpart, abſolument néceſſaires

ceſſaires aux Princes, qui, au dire du grand Coſme de Médicis, ne peuvent pas toujours gouverner leurs Etats avec le chapelet en main [1]. Il faut ſuppoſer, *dit Wicquefort* *, qu'il dit preſque par-tout ce que les Princes font, & non ce qu'ils devroient faire. *C'eſt donc condamner ce que les Princes font, que de condamner ce que Machiavel dit, s'il eſt vrai qu'il diſe ce qu'ils font, ou, pour parler plus juſte, ce qu'ils ſont quelquefois contraints de faire.* Car l'homme, *dit-il dans le Chapitre* 15. *de ſon Prince*, qui voudra faire profeſſion d'être parfaitement bon, parmi tant d'autres qui ne le ſont pas, ne manquera jamais de périr. C'eſt donc une néceſſité, que le Prince, qui veut ſe maintenir, apprenne à pouvoir n'être pas bon, quand il ne le faut pas être [2]. *Et dans ſon Cha-*

1 *Che gli ſtati non ſi tenevano con pater-noſtri*: Machiavel au livre 7. de ſon hiſtoire. François, qui fut depuis Grand-Duc de Toſcane, étant à la Cour d'Eſpagne, ne répondit à un Gentilhomme, qui ne trouvoit pas juſte je ne ſai quoi qu'il lui commandoit, que par ces paroles d'Ezéchiel: *Numquid via mea non eſt aqua, & non magis via veſtra prava ſunt.* (Ezech. cap. 18.) pour lui apprendre qu'il y a des choſes qui paroiſſent injuſtes aux particuliers, parce qu'ils ne connoiſſent pas les raiſons qui obligent le Prince à les commander.

* *Livre* 1. de ſon Ambaſſadeur, *fol.* 7.

2. Plutarque dit, s'il falloit

Chapitre 18., *après avoir dit, que le Prince ne doit pas tenir ſa parole lorsqu'elle fait tort à ſon intérêt, il avoüe franchement, que* ce précepte ne ſeroit pas bon à donner, ſi tous les hommes étoient bons ; mais qu'étant tous méchans & trompeurs, il eſt de la ſûreté du Prince de le ſavoir être auſſi * : *Sans quoi il perdroit ſon Etat, & par conſéquent ſa réputation ; étant impoſſible que le Prince qui a perdu l'un, conſerve l'autre. Mais puiſque je ſuis tombé ſur ce Chapitre* 18., *qui eſt aſſûrément le plus chatouilleux, & le plus dangereux de tous ſes Ecrits, il me ſemble néceſſaire de dire ici par occaſion, comment il faut entendre l'inſtruction qu'il y donne à ſon Prince.* Il n'eſt pas beſoin, *lui dit-il*, que tu ayes toutes les qualités que j'ai dites, mais ſeulement que tu paroiſſes les avoir. Tu dois paroître clément, fidéle, affable, intégre & religieux, enſorte qu'à te voir & à t'entendre, l'on croye que tu n'es que bonté, que fidélité, qu'intégrité, que douceur & religion. Mais cette derniére qualité eſt celle

loit abſolument remplir tous les devoirs, & obſerver toutes les régles de la juſtice, pour bien régner, Jupiter même n'en ſeroit pas capable.

* *Voyez les Notes des Chapitres* 15. *&* 18.

celle qu'il t'importe davantage d'avoir extérieurement. *Voilà ſur quoi eſt fondée l'opinion qu'a le Vulgaire, que Machiavel étoit un impie, même un Athée. Et véritablement les apparences y ſont pour les eſprits foibles. Mais, à bien peſer le ſens de ſes paroles, il ne dit nullement ce qu'on l'accuſe de dire*, qu'il ne faut point avoir de Religion : *mais ſeulement, que, ſi le Prince n'en a point, comme il peut arriver quelquefois, il doit bien ſe garder de le montrer, la Religion étant le plus fort lien qu'il y ait entre lui & ſes ſujets, & le manque de religion le plus juſte, ou du moins le plus ſpécieux prétexte, qu'ils puiſſent avoir de lui refuſer l'obéiſſance* [3]. *Or il vaut incomparablement mieux qu'un Prince ſoit hypocrite, que d'être manifeſtement impie, le mal caché étant beaucoup moindre que le mal univerſellement connu. Tout le monde voit l'impiété, mais très peu s'apperçoivent de l'hypocriſie. Et c'eſt*

3. *Nec toleraturos profani principis imperium*, dit Tacite Ann. 14. c'eſt-à-dire : Que l'on ne ſouffrira jamais d'être gouverné par un Prince ſans religion. Le Chancelier de l'Hopital diſoit, que la Religion avoit plus de force ſur l'eſprit des hommes, que toutes leurs paſſions ; & que le nœud, dont elle les lioit tous enſemble, étoit incomparablement plus fort que tous les autres liens de la Societé Civile.

c'eſt à mon avis, ce que Machiavel veut dire, quand il ajoute, que tous les hommes ont la liberté de voir, mais que très-peu ont celle de toucher : que chacun voit ce que le Prince paroît être, mais que preſque perſonne ne connoît ce qu'il eſt en effet. *Nous voyons bien ce qui eſt devant nos yeux, diſoit un Chevalier Romain à Tibère ; mais nous aurions beau faire, nous ne verrions jamais ce que le Prince a dans les replis de ſon cœur* 4. *D'ailleurs, il faut conſidérer, que Machiavel raiſonne en tout comme Politique, c'eſt-à-dire ſelon l'Intérêt-d'Etat, qui commande auſſi abſolument aux Princes, que les Princes à leurs ſujets* 5 : *juſques-là même que les Princes, au dire d'un habile Miniſtre* * *de ce ſiécle, aiment mieux bleſſer leur conſcience, que leur Etat. Et c'eſt tout ce que Juſte-Lipſe, qui avoit autant de piété & de religion, que de ſavoir & de politique, trouve à redire à la doctrine de Machiavel, dont il avoüe franchement,*

4. *Spectamus, qua coram habentur, abditos Principis ſenſus exquirere inſcitum, incaſſ ; nec ideo aſſequare.* (Tac. Ann. 6.)

5. Nous obéiſſons au Prince, dit Cicéron, & lui aux tems. *Nos Principi ſervimus, ipſe temporibus.* Ep. lib. 9.

* *M. de Villeroi Secretaire d'Etat ſous Henri IV.*

ment, qu'il fait plus de cas que de tous les autres Politiques modernes [6]; *ce qu'il se fût bien gardé de dire, s'il eût tant soit peu soupçonné Machiavel d'impiété, ou d'athéisme. Ajoutez à cela, que Machiavel, qui avoit besoin de la faveur de la Maison de Médicis, n'eût jamais osé dédier son Prince à Laurent de Médicis, du vivant du Pape Léon X son oncle, si c'eût été un livre impie; ni adresser encore, quelques années après, son Histoire de Florence au Pape Clément VII, avec une épitre, où il lui dit, qu'il* espère que Sa Sainteté le couvrira du bouclier de son approbation Pontificale [7], *s'il eût passé pour un homme sans religion. Et je dirai en passant, que ceux qui liront le* Chapitre 12. *du premier livre de ses Discours, où il montre, combien il importe de maintenir le culte divin; & le Chapitre premier du*

6. *Qui nuper, aut heri ill tentarunt, non me terrent, aut terrent, in quos, si verè loquendum est, Cleobuli illud conveniat.* Inscitia in plerisque, & sermonum multitudo. *Nisi quod unius videri Machiavelli ingenium non contemno, acre, subtile, ignaum. Sed nimis sæpe deflexit, & dum commodi* (c'est-à-dire l'Intérêt d'Etat) *illas semitas intentè sequitur, aberravit à regia via.* Dans la Préface de sa Doctrine Civile.

7. *Sperando, che sarò dalle armate legioni del suo santissimo giudicio aiutato & difeso.*

du troiſiéme livre, où il loüe les Ordres de S. François & de S. Dominique, comme les Reſtaurateurs de la Religion Chrêtienne, que la mauvaiſe vie des Prélats avoit toute défigurée; reconnoîtront que tout ſage-mondain qu'il étoit, il avoit de très-bons ſentimens de la Religion, & que par conſéquent il faut interpréter plus équitablement, qu'on ne fait, de certaines maximes d'Etat, dont la pratique eſt devenüe preſque abſolument néceſſaire, à cauſe de la méchanceté, & de la perfidie des hommes. Joint que les Princes ſe ſont tellement rafinés, que celui qui voudroit aujourd'hui proceder rondement envers ſes Voiſins, en ſeroit bien-tôt la dupe.

Je pourrois dire encore bien des choſes en faveur de Machiavel; mais comme c'eſt une Préface que je fais, & non pas une Apologie, je le laiſſe à défendre à ceux qui y ont plus d'intérêt que moi, ou qui en ſont plus capables; me contentant d'ajouter à ce que j'ai dit ici de lui, ce qu'il eſt bon que le Lecteur ſache au ſujet de la traduction de ſon Prince.

Elle eſt ſi fidéle, que je pourrois me vanter qu'il ſeroit aſſez difficile d'en faire une qui le fût davantage; & ſi claire

que

que je ne crois pas qu'il s'y trouve rien, qu'il faille le lire plus d'une fois pour l'entendre, quoiqu'il y ait dans l'original quelques endroits, qui ne ſont pas tout-à-fait intelligibles. Dans le ſiécle paſſé il en parut une, en Latin, d'un certain Silveſtre Tegli *de* Foligno, *mais ſi périphraſée, que Machiavel, qui a une expreſſion Laconique, y eſt à peine reconnoiſſable.*

Quand il adreſſe la parole à ſon Prince, il lui parle toujours par Tu, *& jamais par* Vous, *qui eſt la maniére de parler des anciens Romains, dont je vois qu'il a voulu garder le caractére, & dans ſon* Prince *& dans ſes Diſcours ſur Tite-Live. C'eſt pourquoi j'ai cru le devoir imiter en cela, ſoit parce que ce* Tu *a quelque choſe de plus fort, & même de plus noble; ſoit auſſi parce que les meilleurs Auteurs, que nous ayons en nôtre Langue, comme Amiot, & Coëffeteau, qui en valent plus de mille autres de ce ſiécle, ont parlé de la ſorte. Joint que je n'ai pas pû croire, qu'il me fût permis d'ôter à Machiavel une façon de parler, qui lui ſied ſi bien; ni à ma traduction un air de liberté, qui la fait mieux reſſembler à ſon original.*

Outre pluſieurs Notes, tirées des autres Oeuvres de Machiavel, & des Hiſtoires de Nardi & de Guichardin, j'ai mis au deſſous

du texte divers paſſages de Tacite, qui ſervent de preuve, de confirmation, ou d'exemple à ce que Machiavel a dit. Et cela fait une eſpéce de concordance de la Politique de ces deux Auteurs; par où l'on verra, que l'on ne ſauroit ni approuver, ni condamner l'un ſans l'autre: De ſorte que ſi Tacite eſt bon à lire pour ceux qui ont beſoin d'apprendre l'art de gouverner, Machiavel ne l'eſt guère moins; l'un enſeignant, comment les Empereurs Romains gouvernoient, & l'autre, comment il faut gouverner aujourd'hui.

Quelqu'un me demandera peut-être, ſi je crois, que Céſar Borgia, que Machiavel propoſe à imiter, ſoit un bon modéle? Je répons, que c'en eſt un très-bon pour les Princes nouveaux, c'eſt-à-dire, pour ceux qui de Particuliers ſont devenus Princes par uſurpation; mais que c'en eſt un très-mauvais pour les Princes héréditaires. Or il eſt manifeſte par deux endroits du 7. Chapitre de ce livre, que Machiavel ne propoſe ſon Céſar Borgia pour exemple, qu'aux uſurpateurs, qui véritablement ne ſauroient conſerver l'Etat uſurpé, ſans être cruels, du moins au commencement; parce qu'ils ont pour ennemis tous ceux qui ne trouvent pas leur compte à ce changement; & que ceux même, qui l'ont procuré, ne leur

ſont

ſont pas longtems amis, faute d'obtenir tout ce qu'ils demandent : au lieu que les Princes héréditaires, pour peu qu'ils gouvernent bien, n'ont pas beſoin d'uſer de rigueur ni de violence, pour ſe maintenir parmi des Jujets accoutumés de longue main à la domination du même ſang. Et quant au Duc de Valentinois (c'eſt le titre que portoit Borgia,) je confeſſe, que c'étoit un très-méchant homme, & qui méritoit mille morts [8]*; mais il faut avoüer auſſi, qu'il étoit & grand Capitaine, & grand Politique, & de qui l'on peut dire juſtement ce que Patercule dit de Cinna, qu'il fit des actions qu'un homme de bien n'oſeroit jamais faire, mais qu'il vint à bout de diverſes entrepriſes, qui ne ſe pouvoient exécuter que par un très-vaillant homme* [9].

Au reſte, je dirai, que Machiavel, qu'on fait paſſer par-tout pour un Maître de tirannie, l'a déteſtée plus que pas un homme de ſon tems, ainſi qu'il eſt aiſé de voir par le Chapitre 10. *du premier livre de ſes Diſcours, où il parle très-fortement contre les Tirans.*

Et

8 *Cæſarem Borgiam, vel mille neces meritum*, dit Onufre Panvini, dans la Vie du Pape Jules II.

9 *De quo verè dici poteſt, auſum eum, qua nemo auderet bonus; perfaciſſe, qua à nullo, niſi fortiſſimo, perfici poſſent*, Hiſt. 2.

Et Nardi *, *ſon contemporain, dit, qu'il fut un de ceux qui firent des panégiriques de la Liberté & du Cardinal Jules de Médicis, qui après la mort de Léon X. feignoit de la vouloir rendre à ſa Patrie; & qu'il fut ſoupçonné d'être complice de la Conjuration de* Jacopo da Diacetto, Zanobi Buondelmonti, Luigi Alamanni, *&* Coſimo Rucellaï, *contre ce Cardinal, à cauſe de la liaiſon étroite qu'il avoit avec eux, & les autres* Libertins *(c'eſt ainſi que les partiſans des Médicis appelloient ceux qui vouloient maintenir Florence en liberté.) Et probablement ce fut ce ſoupçon qui empêcha qu'il ne fût récompenſé de ſon Hiſtoire de Florence, quoiqu'il l'eût compoſée par l'ordre du même Cardinal, comme il le marque tout au commencement de ſon Epitre dédicatoire. Voilà tout ce que je crois qu'il eſt néceſſaire de ſavoir concernant ſa perſonne & ſes Ecrits, dont je laiſſe à chacun de juger tout ce qu'il lui plaira.*

* *Livre 3. de ſon Hiſtoire de Florence.*

NICOLAS MACHIAVEL,

Citoyen & Secretaire de Florence,

Au Très-Illuſtre

LAURENT de MEDICIS,

Duc d'Urbin, Seigneur de Peſaro, &c. *

CEux qui veulent gagner les bonnes-graces d'un Prince, ont coutume de lui offrir ce qu'ils ont de plus rare chez eux, ou ce dont ils ſavent qu'il fait ſon plaiſir ordinaire; d'où vient qu'on lui préſente ſouvent des chevaux, des armes, des étoffes d'or, des diamans, & d'autres choſes ſemblables, qui méritent de lui appartenir. Pour moi, après avoir cherché ce que je pourrois vous donner pour gage de ma très-humble obéiſſance, je n'ai rien trouvé chez moi, qui me fût ſi cher, que la connoiſſance des actions des grands-hommes, laquelle j'ai acquiſe par un long uſage des affaires modernes, & par la lecture continuelle des anciennes. Ayant donc ramaſſé en un petit volume les réflexions que j'ai faites à loiſir ſur

* *C'étoit le Pére de Catherine, Reine de France. Ce Prince mourut en 1519.*

toutes ces choſes, je vous le préſente, non pas que je le croye digne de vous, mais parce que vôtre bonté me fait eſpérer que vous l'agréerez; attendu que je ne puis vous faire un plus grand don, que de vous donner les moyens d'apprendre en très-peu de tems tout ce que j'ai appris en tant d'années, que j'ai été à l'école de l'adverſité. Or je n'ai point embelli cet ouvrage de paroles empoulées & magnifiques, ni de pas un autre de ces agrémens, dont pluſieurs ont coutume de parer leurs Ecrits, parce que je ne veux pas que le mien plaiſe par un autre endroit, que par l'importance & la ſolidité de ſon ſujet. Et que l'on n'impute point à préſomption, ſi un homme de baſſe condition oſe donner des leçons de Gouvernement aux Princes; car comme ceux qui deſſeignent les pays, ſe mettent en-bas dans une plaine, pour mieux découvrir la hauteur des montagnes, & la qualité des autres lieux élevés; &, au contraire, montent au ſommet des montagnes, pour conſidérer la conſtitution des lieux bas: de même il faut être Prince, pour bien connoître le caractère des peuples, & *Populaire*, pour bien ſavoir celui des Princes. Recevez donc ce petit livre d'auſſi bon cœur que je vous l'offre. Si vous le liſez avec attention, vous y verrez le déſir extrême que j'ai, que vous parveniez à la puiſſance, que la Fortune, & vos grandes qualités, vous permettent. Et ſi, du lieu éminent où vous êtes, vous regardez quelquefois en-bas, vous connoîtrez, que c'eſt à tort, que je ſouffre une ſi rude & une ſi longue perſécution de la Fortune.

TA-

TABLE
DES
CHAPITRES.

I. *Combien il y a de ſortes de Principautés, & comment on peut acquerir la Principauté.* p. 1
II. *Des Principautés Héréditaires.* 5
III. *Des Principautés mixtes.* 11
IV. *Pourquoi le Royaume de Darius ne ſe ſoûleva point après la mort d'Alexandre, qui l'avoit conquis.* 33
V. *Comment il faut gouverner les Villes, ou les Principautés, qui ſe gouvernoient par leurs propres loix, avant que d'être conquiſes.* 43
VI. *Des nouveaux Etats, que le Prince acquiert par ſa valeur & ſes propres armes.* 50
VII. *Des Principautés nouvelles, que l'on acquiert par les forces d'autrui, ou par bonheur.* 63
VIII. *De ceux qui ſont devenus Princes par des crimes.* 81
IX. *De la Principauté Civile.* 94
X. *Comment il faut meſurer les forces de toutes les Principautés.* 105
XI. *Des Principautés Eccléſiaſtiques.* 115
XII. *Combien il y a de ſortes de Milice: & ce que vaut la Soldateſque Mercenaire.* 124
XIII. *Des troupes Auxiliaires, Mixtes, & Propres.* 141
XIV. *Inſtruction pour le Prince concernant la Milice.* 152

XV. *Ce*

XV. *Ce qui fait loüer, ou blâmer les hommes, & ſur tout les Princes.* pag. 166
XVI. *De la Liberalité & de l'Economie.* 171
XVII. *De la Cruauté & de la Clémence : & s'il vaut mieux être aimé que craint.* 180
XVIII. *Si les Princes doivent tenir leur parole ?* 193
XIX. *Qu'il faut éviter d'être mépriſé & haï.* 207
XX. *Si les Forteresſes, & pluſieurs autres choſes, que les Princes font ſouvent, ſont utiles, ou nuiſibles.* 235
XXI. *Comment le Prince doit ſe gouverner pour ſe mettre en eſtime.* 253
XXII. *Des Secretaires des Princes.* 269
XXIII. *Comment il faut fuir les flatteurs.* 278
XXIV. *Pourquoi les Princes d'Italie ont perdu leurs Etats.* 286
XXV. *Combien la Fortune a de pouvoir dans les affaires du Monde, & comment on lui peut réſiſter.* 294
XXVI. *Exhortation à délivrer l'Italie des Barbares. Des différentes ſortes de Négociations, & des Raiſons qu'on peut appeller juſtes de faire la Guerre.* 314

EXA-

EXAMEN DU PRINCE DE MACHIAVEL.

CHAPITRE PREMIER.

COMBIEN IL Y A DE SORTES DE PRINCIPAUTE'S, ET COMMENT ON PEUT Y PARVENIR.

TOus les Etats, & toutes les Seigneuries, qui ont eu, & qui ont autorité ſur les hommes, ont été, & ſont des Républiques, ou des Principautés. [1] *Les Princi-*

[1] Cette diviſion eſt fondée

LOrs qu'on veut raiſonner juſte, il faut commencer par approfondir la nature du ſujet dont on veut parler, il faut remonter juſqu'à l'origine des choſes pour en connaitre autant que l'on peut les premiers

A prin-

cipautés ſont, ou héréditaires dans une même famille, qui domine depuis long-tems; 2 ou nouvelles. Les nouvelles ſont, ou toutes nouvelles, comme l'é-

dée ſur la doctrine de Tacite, qui oppoſe la Principauté & la République, comme les deux contraires. *Res diſſociabiles, Principatum & Libertatem.* In Agricola. *Romani à principio Reges habuere, Libertatem L. Brutus inſtituit.* Ann. 1. *C. Marius & L. Sulla Libertatem in dominationem verterunt.* Hiſt. 2. *Haud facile Libertas & Domini miſcentur.* Hiſt. 4. Toute République eſt bien Principauté: [*Il Sereniſſimo Principe fa ſaper*, dit la République de Veniſe dans ſes Edits] Mais toute Principauté n'eſt pas République.

2. C'eſt en ce ſens que Galba diſoit à Piſon, *In gentibus, quæ regnantur, certa dominorum domus.* Tac. Hiſtor. 1. & Mucien à Veſpaſien. *Non contra Caii, aut Claudii, vel Neronis, fundatam longo imperio domum exſurgimus.* Hiſt. 2.

principes; il eſt facile alors d'en déduire les progrès, & toutes les conſéquences qui peuvent s'en ſuivre. Avant de marquer les differences des Etats, Machiavel auroit dû, me ſemble, examiner l'origine des Princes, & diſcuter les raiſons qui ont pû engager des hommes libres à ſe donner des maîtres.

Peut-être qu'il n'auroit pas convenu dans un livre où l'on ſe propoſoit de dogmatiſer le crime & la tirannie, de faire mention de ce qui devroit la détruire; il y auroit eu mauvaiſe grace à Machiavel de dire, que les peuples ont trouvé néceſſaire pour leur repos

l'étoit celle de François Sforce à Milan; ou ſont comme des membres incorporés à l'Etat héréditaire du Prince, qui les acquiert, tel qu'eſt le Royaume de Naples, à l'égard du Roi d'Eſpagne. Ces Etats, ainſi acquis, ont coutume d'avoir un Prince, ou d'être en entiére liberté; & l'on ſe les acquiert par les armes d'autrui, ou par les ſiennes, par le bonheur, ou par la vertu.

pos & leur conſervation, d'avoir des juges pour régler leurs differends, des protecteurs pour les maintenir contre leurs ennemis dans la poſſeſſion de leurs biens, des Souverains pour réunir tous leurs differens intérêts, en un ſeul intérêt commun; qu'ils ont d'abord choiſi, d'entr'eux, ceux qu'ils ont cru les plus ſages, les plus équitables, les plus deſintéreſſés, les plus humains, les plus vaillants, pour les gouverner.

C'eſt donc la juſtice (auroit-on dit) qui doit faire le principal objet d'un Souverain; c'eſt donc le bien des peuples qu'il gouverne, qu'il doit préferer à tout autre intérêt. Que deviennent alors ces idées d'intérêt, de grandeur, d'ambition, & de deſpotiſme? il ſe trouve que le Souverain, bien loin d'être le maître abſolu des peuples qui ſont ſous ſa

domination, n'en eſt en lui-même que le premier domeſtique.

Comme je me ſuis propoſé de refuter ces principes pernicieux en détail, je me reſerve d'en parler à meſure que la matiére de chaque Chapitre m'en fournira l'occaſion.

Je dois cependant dire en general, que ce que j'ai raporté de l'origine des Souverains, rend l'action des uſurpateurs plus atroce qu'elle ne le ſeroit, en ne conſidérant ſimplement que leur violence; puiſqu'ils contreviennent entiérement à l'intention des peuples, qui ſe ſont donné des Souverains, pour qu'ils les protégent, & qui ne ſe ſont ſoumis qu'à cette condition: au-lieu qu'en obéiſſant à l'uſurpateur ils ſe ſacrifient eux & tous leurs biens pour aſſouvir l'avarice & tous les caprices d'un tiran. Il n'y a donc que trois maniéres légitimes pour devenir maître d'un pays, ou par ſucceſſion, ou par l'élection des peuples qui en ont le pouvoir, ou lorſque par une guerre juſtement entrepiſe, on fait la conquête de quelques Provinces ſur l'Ennemi.

Je prie ceux pour qui je deſtine cet ouvrage, de ne point oublier ces remarques ſur le premier Chapitre de Machiavel,

puiſqu'elles ſont comme un pivot ſur lequel rouleront toutes mes reflexions ſuivantes.

CHAPITRE SECOND.

DES PRINCIPAUTE'S HEREDITAIRES.

JE me paſſerai de parler des Républiques, dont j'ai traité ailleurs amplement, & je m'arrêterai ſeulement à la Principauté. Je dis donc, qu'il eſt bien plus facile de conſerver des Etats héréditaires, que des Etats nouvellement conquis, [1] parce qu'il ſuffit de ne point outrepaſ-*

LEs hommes ont un certain reſpect pour tout ce qui eſt ancien, qui va juſqu'à la ſuperſtition; & quand le droit d'héritage ſe joint à ce pouvoir que l'antiquité a ſur les hommes, il n'y a point de joug plus fort, & qu'on porte plus aiſément. Ainſi je ſuis loin de conteſter à Machiavel ce que tout le monde lui accordera, que les Royaumes héréditaires ſont les plus aiſés à gouverner.

* *Dans ſes diſcours ſur Tite-Live.*

1 Tacite dit, qu'un Empire acquis par la violence ne ſe ſauroit conſerver par les voies de la douceur & de la modeſtie. *Non poſſe Prin-*

paſſer l'ordre établi par ſes ancêtres, [2] *& de s'accommoder aux tems. En*

J'ajouterai ſeulement, que les Princes héréditaires ſont fortifiés dans leur poſſeſſion, par la liaiſon intime qui eſt entr'eux & les plus puiſſantes familles de l'Etat, dont la plûpart ſont redevables de leurs biens ou de leur grandeur à la Maiſon Souveraine, & dont la fortune eſt ſi inſéparable de celle du Prince, qu'ils ne peuvent la laiſſer tomber, ſans voir que leur chûte en ſeroit la ſuite certaine & néceſſaire.

De nos jours, les troupes nombreuſes, & les armées puiſſantes que les Princes tiennent ſur pied en paix comme en guerre, contribuent encore à la ſureté des Etats;

Principatum ſcelere quæſitum ſubita modeſtia, & priſca gravitate retineri. Hiſt. 1. Or la rigueur, qu'il faut tenir d'ordinaire pour conſerver un Etat conquis, eſt ſouvent cauſe, qu'on le perd par la révolte des ſujets, qui viennent à perdre la patience. *Atque illi*, dit Tacite, *quamvis ſervitio ſueti, patientiam abrumpunt.* Ann. 12.

2 Cela revient à ce qu'on diſoit à Néron, que n'étant plus enfant, mais en âge de régner, il ne lui faloit plus d'autre Maître, ni d'autre Gouverneur, que l'exemple de ſes prédéceſſeurs. *Finitam Neronis puerititiam, & robur juventa adeſſe, exueret magiſtrum, ſatis amplis doctoribus inſtructus Majoribus ſuis.* Ann. 14. Tacite dit, que Tibére, au commencement de ſon règne, ſe faiſoit une loi d'imiter en tout la conduite d'Auguſte, *Neque fas Tiberio infringere dicta ejus.* Ann. 1. *qui omnia facta, dictaque ejus, vice legis obſervem.* Ann. 4. & qu'il n'oſoit pas montrer ſa ſévérité à un peu-

En ſorte que ſi un Prince eſt médiocrement habile, il ſe maintiendra toujours dans ſon Etat, à moins qu'il n'y ait une force exceſſive qui l'en chaſſe ; encore le recouvrera-t-il, quelque fort que ſoit l'uſurpateur ; témoin le Duc de Ferrare, qui n'a

Etats ; elles contiennent l'ambition des Princes voiſins ; ce ſont des épées nües qui tiennent celles des autres dans le fourreau.

Mais ce n'eſt pas aſſez que le Prince ſoit, comme dit Machiavel, ... *di ordinaria induſtria* ; je voudrois encore qu'il ſongeât à rendre ſon peuple heureux. Un peuple content ne ſongera pas à ſe revolter ; un peuple heureux craint plus de perdre ſon Prince, qui eſt en même tems ſon bienfaiteur, que ce Souverain même ne peut appréhender pour la diminution de ſa puiſſance. Les Hollandais ne ſe ſeroient jamais revol-

peuple, qu'Auguſte avoit traité ſi doucement. *Populum, per tot annos molliter habitum, nondum audebat ad duriora vertere.* Ann. 1. Que Vononès fut mépriſé & chaſſé par les Parthes, parce qu'il tenoit une conduite toute contraire à celle de leurs autres Rois. *Accendebat dedignantes & ipſe, diverſus à Majorum inſtitutis.* Ann. 2. Et qu'au-contraire Italus plaiſoit aux Cheruſces, d'autant plus, qu'ayant été élevé à Rome, il ne laiſſoit pas de s'accommoder à leurs débauches, comme s'il eût toujours été nourri parmi eux. *Latus Germanis adventus, atque eo magis, quod ſapiùs vinolentiam ac libidines, grata barbaris uſurparet.* Ann. 11.

n'a tenu contre les Vénitiens en l'an 1484. *& contre le Pape Jules II. en* 1510, *que parce qu'il étoit établi de longue-main dans ce Duché.* 3 *Car comme le Prince naturel a moins d'occaſions & de raiſons d'offenſer ſes ſujets, il faut qu'il en ſoit plus aimé; & ſi des vices extraordinaires ne le font haïr, ils ont naturellement de l'inclination pour lui. Outre que la poſſeſſion ancienne, & non interrompüe, de la domination, leur ôte l'envie* tés contre les Eſpagnols, ſi la tirannie des Eſpagnols n'étoit parvenüe à un excès ſi énorme, que les Hollandais ne pouvoient plus devenir plus malheureux qu'ils étoient.

Le Royaume de Naples, & celui de Sicile, ſont paſſés plus d'une fois des mains des Eſpagnols à celles de l'Empereur, & de l'Empereur aux Eſpagnols; la conquête en a toujours été très facile, puiſque l'une & l'autre domination étoit très rigoureuſe, & que ces peuples eſpéroient toujours de trouver des liberateurs dans leurs nouveaux maîtres.

Quelle difference de

3 Nous ne nous ſoulevons pas contre la Maiſon d'Auguſte, qui a tenu ſi longtems l'Empire, diſoit Mucien à Veſpaſien; (Tac. Hiſt. 2.) pour inférer, qu'il ne faloit pas craindre, que l'Empire retournât jamais à Vitellius, quand une fois on le lui auroit ôté.

vie & la commodité d'attenter contre lui, 4 d'autant que toute mutation d'Etat laiſſe toujours de quoi en faire d'autres. 5

4 Car au dire de Tacite, il y a toujours moins d'inconvénient à garder le Prince que l'on a, qu'à en chercher un autre. *Minore diſcrimine ſumi Principem, quàm quari.* Hiſt. 1.

* [Ou] *la porte ouverte à d'autres.*

5 Car au dire de Patercule, on enchérit toujours ſur les premiers exemples. *Non enim ibi conſiſtunt exempla unde cœperunt, ſed quamlibet in tenuem recepta tramitem latiſſimè evagandi ſibi viam faciunt.* Hiſt. 2. Qu'une mutation en entraîne toujours d'autres après ſoi. Tacite en donne de beaux exemples. *Libertatem & Conſulatum L. Brutus inſtituit. Dictatura ad tempus ſumebantur: neque Decemviralis poteſtas ultra biennium, neque Tribunorum militum Conſulare jus diu valuit. Non Cinna, non Sulla, longa dominatio; & Pompeii Craſſique potentia cùò in Cæſarem: Lepidi atque Antonii arma in Auguſtum ceſſere.* Ann. 1. C'eſt-à-dire: de ces Napolitains, aux Lorrains! Lorſqu'ils ont été obligés de changer de domination, toute la Lorraine étoit en pleurs; ils regrettoient de perdre les rejettons de ces Ducs, qui depuis tant de ſiecles furent en poſſeſſion de ce floriſſant pays, & parmi leſquels on en compte de ſi eſtimables par leur bonté, qu'ils mériteroient d'être l'exemple des Rois. La mémoire du Duc Leopold étoit encore ſi chère aux Lorrains, que quand ſa veuve fut obligée de quitter Luneville, tout le peuple ſe jetta à genoux au-devant du caroſſe, & on arrêta les chevaux à pluſieurs repriſes; on

n'entendoit & on ne voyoit que des larmes.

re : [Brutus fit succéder la Liberté & le Consulat à la Royauté. Et quelquefois on créoit un Dictateur, mais son pouvoir finissoit aussi-tôt que le peuple étoit hors de danger. Les Décemvirs ne durérent pas plus de deux ans. Les Tribuns des soldats prirent la place des Consuls, mais ne la gardérent pas longtems. La domination de Cinna, ni la Dictature de Sylla ne furent pas de longue durée. La puissance de Crassus & de Pompée fut bientôt réünie en la personne de César, leur Collégue; & l'autorité de Lepidus & d'Antoine en celle d'Auguste.] Voilà un enchainement de mutations. En voici un autre. *Sulla dictator abolitis vel conversis prioribus : cùm plura addidisset, otium ei rei haud in longum paravit. Statim turbidis Lepidi rogationibus, neque multo post Tribunis reî ita licentia quoquò vellent populum agitandi. Jamque non modò in commune, sed in singulos homines latæ quæstiones. . . . . Exin continua per viginti annos discordia, non mos, non jus.* Ann. 3. C'est-à-dire : Le Dictateur Sylla changea, ou abolit les loix de Gracchus & de Saturninus, pour établir les siennes. Mais elles furent de peu de durée. Car Lepidus & les Tribuns recommencérent bientôt à semer des brouilleries parmi le peuple, en sorte qu'on faisoit autant de réglemens qu'il y avoit d'hommes. . . . . Et depuis, il n'y eut ni droit, ni coutume, par l'espace de vingt ans, que durérent les dissensions du peuple & du Sénat.

CHA-

CHAPITRE TROISIEME.

DES PRINCIPAUTE'S MIXTES.

MAis toute Principauté nouvelle a des difficultés à ſurmonter. Si elle n'eſt pas toute nouvelle, mais ſeulement mixte, par l'adjonction d'un membre nouveau, ſes mutations naiſſent premiérement d'une difficulté naturelle, qui ſe rencontre dans toutes les nouvelles dominations, qui eſt, que les hommes changent volontiers de Prince, dans l'eſpérance d'en trouver un meilleur. [1] *Cette eſpérance leur fait prendre*

[1] *Parthos præſentibus mobiles;*

LE quinziéme Siécle où vivoit Machiavel, tenoit encore à la barbarie : alors on préferoit la funeſte gloire des conquerans, & ces actions frapantes, qui impoſent un certain reſpect par leur grandeur, à la douceur, à l'équité, à la clémence & à toutes les vertus; à-préſent je vois qu'on préfére l'humanité à toutes les qualités d'un conquerant, & l'on n'a plus guère la démence d'encourager par des loüanges, des paſſions cruelles, qui cau-

dre les armes contre celui qui gouverne, mais ils ne tardent guére à s'en trouver mal. 2 *Il y a une autre néceſſité naturelle & ordinaire, qui fait, que*

bilos, abſentium æquos. Ann. 6. Toutes les nations ſont de même, *ſervitii ingenio*, par un caprice ordinaire à la ſervitude, dit Tacite, Ann. 12.

2 Croyez-vous, diſoit un Sénateur Romain, que la Tirannie ſoit morte avec Néron? On l'avoit crue éteinte par la mort de Tibére & de Caligula, & pourtant nous en avons vû un troiſiéme plus cruel qu'eux. *An Neronem extremum dominorum putatis? Idem crediderant, qui Tiberio, qui Cajo ſuperſtites fuerunt: cùm interim inteſtabilior & ſavior exortus eſt.* Hiſt. 4. Claudius avoit donc bien raiſon de dire aux Ambaſſadeurs des Parthes, qui étoient venus lui demander un meilleur Roi que le leur, que de ſi fréquens changemens ne valoient rien, & qu'il faloit

cauſent le bouleverſement du monde.

Je demande ce qui peut porter un homme à s'aggrandir? & en vertu de quoi il peut former le deſſein d'élever ſa puiſſance ſur la miſére, & ſur la deſtruction d'autres hommes? & comment il peut croire qu'il ſe rendra illuſtre en ne faiſant que des malheureux? Les nouvelles conquêtes d'un Souverain ne rendent pas les Etats qu'il poſſédoit déjà, plus opulents ni plus riches, ſes peuples n'en profitent point, & il s'abuſe s'il s'imagine qu'il en deviendra plus heureux. Combien de Princes ont fait par leurs Généraux conquerir des Provinces qu'ils ne

voyent

que le Prince eſt toûjours contraint d'offenſer ſes nouveaux ſujets, ſoit en les chargeant de gens de guerre, ou par mille autres maux, qu'entraine après ſoi une acquiſition nouvelle. 3 *D'où il arrive, que*

voyent jamais ? Ce ſont alors des conquêtes en quelque façon imaginaires, & qui n'ont que peu de réalité pour les Princes qui les ont fait faire ; c'eſt rendre bien des gens malheureux, pour contenter la fantaiſie d'un ſeul homme, qui ſouvent ne mériteroit pas ſeulement d'être connu.

Mais ſuppoſons que ce conquerant ſoumette tout le monde à ſa domination, ce monde bien ſoumis, pourra-t-il le gouverner ? quelque grand Prince qu'il ſoit, il n'eſt qu'un être très borné ; à peine pourra-t-il retenir le nom de ſes Provinces, & ſa grandeur ne ſervira qu'à mettre en évi-

loit s'accommoder le mieux qu'on pouvoit aux humeurs des Rois. *Ferenda Regum ingenia, neque uſui crebras mutationes.* Ann. 12. Tous les ſujets doivent prendre les ſentimens de ce Sénateur Romain, qui diſoit, qu'il admiroit le paſſé, ſans condamner le préſent, & que bien qu'il ſouhaitât de bons Princes, il ne laiſſoit pas de ſuporter patiemment ceux qui ne l'étoient pas, ſe ſouvenant toujours de la néceſſité de vivre ſelon les tems où l'on eſt. *Se meminiſſe temporum, quibus natus ſit ; ulteriora mirari, præſentia ſequi, bonos Imperatores voto expetere, qualeſcumque tolerare.* Hiſt. 4. Paroles que Machiavel a raiſon d'appeller ſentence d'or. *Diſcorſi lib. 3. cap. 6.*

3 *Res dura, & regni novitas*

que tu as enfin pour ennemis tous ceux que tu as offenſés en te ſaiſiſſant de la Principauté; & que tu ne ſaurois conſerver l'amitié de ceux qui t'y ont aidé, faute de les pouvoir contenter en tout ce quils attendoient de toi, ni de pouvoir uſer de rigueur envers eux, à cauſe que tu leur es obligé. Car quelque puiſſante armée que l'on ait, on a toujours beſoin de la faveur des gens

évidence ſa véritable petiteſſe.

Ce n'eſt point la grandeur du pays, que le Prince gouverne, qui lui donne de la gloire; ce ne ſera pas quelques lieües de plus de terrain qui le rendront illuſtre, ſans quoi ceux *qui poſſédent le plus d'arpens de terre devroient être les plus eſtimés.*

L'erreur de Machiavel ſur la gloire des Conquerans, pouvoit être générale de ſon tems, mais ſa méchanceté ne l'étoit pas aſſurément; il n'y a rien de plus affreux que certains moyens qu'il propoſe pour conſerver des conquêtes: à les bien examiner il n'y en aura pas un qui ſoit raiſon-

vitas me talia cogunt Moliri, & latè fines cuſtode tueri: dit la Reine de Carthage, chez Virgile, Æneid. 1. *Arma*, dit Tacite, Ann. 1. *qua neque parari poſſent, neque haberi per bonas artes.* C'eſt-à-dire, que l'on ne ſauroit prendre les armes, & demeurer dans les termes de la modeſtie.

gens du pays, pour entrer dans une Province. C'eſt pour cela, que Louis XII. Roi de France ayant pris Milan tout-à-coup, le perdit auſſi de même, parce que ce peuple, qui lui avoit ouvert les portes, ſe trouvant fruſtré de ſes eſpérances, ne mit guére à ſe dégoûter du nouveau Prince. 4 *Il eſt bien vrai, qu'un pays recouvré après une revolte ne ſe perd pas ſa-*

ſonnable ou juſte. *On doit*, dit ce méchant homme, *éteindre la race des Princes qui régnoient avant votre conquête*: peut-on lire de pareils préceptes ſans fremir d'horreur & d'indignation? C'eſt fouler aux pieds tout ce qu'il y a de ſaint & de ſacré dans le monde; c'eſt ouvrir à l'interêt le chemin de tous les crimes. Quoi! ſi un ambitieux s'eſt emparé violemment des Etats d'un Prince, il aura le droit de le faire aſſaſſiner, empoiſonner? Mais ce même conquerant en agiſſant ainſi, introduit une pratique dans le monde qui ne peut tourner qu'à ſa ruine: un autre plus ambitieux

4 Tacite dit, que les Parthes reçurent Tiridate à bras ouverts, eſpérant d'en être mieux traités que d'Artabanus, & que peu de tems après ils haïrent Tiridate autant qu'ils l'avoient aimé, & rappellérent celui qu'ils avoient tant haï. *Qui Artabanum ob ſævitiam execrati come Tiridatis ingenium ſperabant..... ad Artabanum vertere, &c.* Ann. 6.

facilement une ſeconde fois, d'autant que le Prince pour ſe venger de la rebellion, héſite moins à pourvoir à ſa ſureté par la punition des coupables, & par une ſurveillance rigoureuſe ſur les actions de ceux dont il a du ſoupçon. 5

Si donc le Duc Loüis n'eut qu'à faire du bruit ſur les confins du Milanez, pour le faire perdre la premiére* tieux & plus habile que lui, le punira du Talion, envahira ſes Etats, & le fera périr avec la même cruauté qu'il fit périr ſon prédéceſſeur. Le ſiecle de Machiavel n'en fournit que trop d'exemples; ne voit-on pas le Pape Alexandre VI. prêt d'être dépoſé pour ſes crimes; ſon abominable bâtard Ceſar Borgia dépouillé de tout ce qu'il avoit envahi, & mourant miſerablement? Galeas Sforce aſſaſſiné au milieu de l'Egliſe de Milan, Loüis Sforce l'uſurpateur mort en France dans une cage de fer, les Princes d'York & de Lancaſtre, ſe détruiſant tour à tour, les Empereurs de Gréce aſſaſ-

5 Tacite dit, que Rhadamiſte aiant repris l'Arménie, d'où il avoit été chaſſé par ſes ſujets, il les traita avec une rigueur extraordinaire, les regardant comme des rebelles, qui n'attendoient que l'occaſion pour ſe révolter encore. *Vacuam rurſus Armeniam invaſit, truculentior quàm antea, tanquam adversùs defectores, & in tempore rebellaturos.* Ann. 12.

* *Loüis Sforce, ſurnommé le More.*

miére fois à la France, il falut liguer tout le monde contre elle, & chaſſer ſes armées de l'Italie, pour le lui ôter une ſeconde fois. Et cela arriva par les raiſons que j'ai dites. Il nous reſte maintenant à dire, quels remédes le Roi de France avoit, ou que pourroit avoir un Prince qui ſeroit en ſa place, pour mieux conſerver ſa conquête. Je dis donc, que les Etats, qui s'uniſſent à un Etat héréditaire de celui qui les acquiert, ſont de même Province & de même langue, ou n'en ſont pas. Quand ils en ſont, il eſt très facile de les garder, ſur-tout s'ils n'étoient pas libres auparavant: & il n'y

aſſaſſinés les uns par les autres; juſqu'à ce qu'enfin les Turcs profitérent de leurs crimes, & exterminérent leur faible puiſſance. Si aujourd'hui parmi les Chrêtiens il y a moins de révolutions, c'eſt que les principes de la ſaine morale commencent à être plus répandus; les hommes ont plus cultivé leur eſprit, ils en ſont moins féroces, & peut-être eſt-ce une obligation qu'on a aux gens de Lettres qui ont poli l'Europe.

La ſeconde maxime de Machiavel eſt, que le Conquerant doit établir ſa réſidence dans ſes nouveaux Etats: ceci n'eſt point cruel, & paraît même aſſez bon à

a qu'à exterminer la famille du Prince qui les dominoit. Car du reſte, pourvu que l'on conſerve les anciennes coûtumes, & qu'il n'y ait point d'antipathie naturelle, les hommes vivent paiſiblement enſemble; témoin la Bourgogne, la Bretagne, la Gaſcogne & la Normandie, qui ſont depuis ſi longtems unies à la France. Car, bien qu'elles aient un langage un peu différent, leurs mœurs ſont ſemblables, & par conſequent compatibles. Et quiconque les voudroit conſerver, après les avoir acquiſes, il faudroit faire deux choſes: l'une, extirper toute la race de leur ancien Prince; l'autre, ne point changer quelques égards; mais l'on doit conſidérer, que la plûpart des Etats des grands Princes ſont ſitués de maniére, qu'ils ne peuvent pas trop bien en abandonner le centre, ſans que tout l'Etat s'en reſſente; ils ſont le premier principe d'activité dans ce corps; ainſi ils n'en peuvent quitter le centre, ſans que les extrémités ne languiſſent.

La troiſiéme maxime de Politique eſt, „ qu'il faut envoyer „ des Colonies pour „ les établir dans les „ nouvelles conquê„ tes, qui ſerviront „ à en aſſurer la fidé„ lité. "

L'Autheur s'apuye ſur la pratique des Ro-

er leurs loix, ni augmenter les tailles; & par ce moyen l'Etat conquis & l'Etat héréditaire feront bientôt un même corps. Mais lors qu'on acquiert des Etats, qui ont la langue, les mœurs, & les coûtumes différentes, c'eſt là qu'il y a bien des difficultés, qu'il faut beaucoup de bonheur & d'induſtrie pour les conſerver. 6 Et l'un des meilleurs expédiens ſeroit, que celui qui les acquiert, y allât demeurer; ce qui rendroit la poſſeſſion plus aſſurée & plus durable; témoin le Turc, qui, quoi qu'il eût pû faire

6. *Ex diverſitate morum, crebra bella*, dit Tacite, Hiſt. 5.

Romains : mais il ne ſonge pas que ſi les Romains, en établiſſant des Colonies, n'avoient pas auſſi envoyé des légions, ils auroient bientôt perdu leurs conquêtes; il ne ſonge pas qu'outre ces Colonies & ces Légions, les Romains ſçavoient encore ſe faire des alliés. Les Romains dans l'heureux tems de la république étoient les plus ſages brigands qui ayent jamais déſolé la terre; ils conſervoient avec prudence ce qu'ils acquirent avec injuſtice : mais enfin il arriva à ce peuple ce qui arrive à tout uſurpateur, il fut oprimé à ſon tour.

Examinons à préſent

faire, n'eût jamais conſervé la Gréce, s'il n'y fût allé demeurer. Car quand on eſt ſur les lieux, on voit naître les déſordres, & l'on y peut remédier ſur le champ; 7 *au-lieu qu'étant abſent, on ne les ſait, que lors qu'ils ſont grands, & qu'il n'y a plus de reméde. De plus, la Province n'eſt pas pillée par les Officiers; & les ſujets ayant la commodité de recourir promptement au*

7 De legers remédes ont calmé de grands mouvemens, *modicis remediis primos motus conſediſſe.* Tac. Ann. 14. Et c'eſt en ce ſens, qu'on diſoit à Tibére, qu'il n'avoit qu'à ſe montrer aux mutins, & qu'ils rentreroient dans leur devoir, dès qu'ils le verroient. *Ire ipſum, & opponere majeſtatem Imperatoriam debuiſſe, ceſſuris ubi principem vidiſſent.* Ann. 1.

ſent ſi ces Colonies, pour l'établiſſement deſquelles Machiavel fait commettre tant d'injuſtices à ſon Prince, ſi ces Colonies ſont auſſi utiles que l'auteur le dit. Ou vous envoyez dans le Pays nouvellement conquis de puiſſantes Colonies, ou vous y en envoyez de faibles. Si ces Colonies ſont fortes, vous dépeuplez votre Etat conſiderablement, & vous chaſſez un grãd nombre de vos nouveaux ſujets, ce qui affaiblit vos forces. Si vous envoyez des Colonies faibles dans ce pays conquis, elles vous en garantiront mal la poſſeſſion; ainſi vous aurez rendu malheureux ceux que vous

au Prince, ils en ont plus de raiſon de l'aimer, s'ils ſont bons, & de le craindre, s'ils ſont méchans. D'entre les Etrangers, ceux qui voudroient aſſaillir cet Etat, en ſont retenus par la difficulté qu'il y a de l'ôter à un Prince, qui y fait ſa demeure. L'autre reméde eſt d'envoyer des colonies dans un ou deux lieux, qui ſoient comme les clefs de cet Etat; ou bien il faut y tenir beaucoup de Milice. Or les colonies coûtent peu au Prince, qui d'ailleurs n'offenſe que ceux à qui il ôte les terres & les maiſons, pour les donner aux nouveaux habitans. Outre que ceux qu'il offenſe, ne faiſant qu'une très petite

vous chaſſez, ſans y profiter beaucoup.

On fait donc bien mieux d'envoyer des troupes dans le pays que l'on vient de ſe ſoumettre, leſquelles moyennant la diſcipline & le bon ordre, ne pourront point fouler les peuples, ni être à charge aux Villes où on les met en garniſon. Cette Politique eſt meilleure, mais elle ne pouvoit être connüe du tems de Machiavel; les Souverains n'entretenoient point de grandes armées; ces troupes n'étoient pour la plûpart qu'un amas de bandis, qui pour l'ordinaire ne vivoient que de violences & de rapines; on ne connoiſſoit

tité partie de l'Etat, & reſtant pauvres & diſperſés, ils ne lui peuvent jamais nuire; & que tous les autres, qui ne ſont point offenſés, ſe tiennent en repos d'autant plus volontiers, qu'ils craignent qu'il ne leur en arrivât autant qu'à ceux qui ont été dépouillés, s'ils font quelque faute. D'où je conclus, que les colonies, outre qu'elles ne coûtent rien, ſont plus fidéles, & offenſent moins; & que les offenſés étant pauvres & diſperſés, ils ne ſauroient nuire. Où il eſt à remarquer, qu'il faut amadoüer les hommes, ou s'en défaire, 8 parce que les offenſes le-

8 *Gli huomini grandi*, dit-il

point alors ce que c'étoit que des troupes continuellement ſous le drapeau en temps de paix, des Etapes, des Caſernes, & milles autres reglements, qui aſſurent un Etat pendant la paix, & contre ſes voiſins, & même contre les ſoldats payés pour le deffendre.

„ *Un Prince doit attirer à lui, & protéger les petits Princes ſes voiſins, ſemant la diſſention parmi eux, afin d'élever ou d'abaiſſer ceux qu'il veut.* “ C'eſt la quatriéme maxime de Machiavel; & c'eſt ainſi qu'en uſa Clovis le premier Roi Barbare qui ſe fit Chrétien. Il a été imité par quelques Princes non

legéres leur laiſſent le moyen de ſe venger, ce que ne font pas les grandes. Ainſi l'offenſe doit être faite d'une maniére, que l'offenſé n'en puiſſe tirer vengeance. Mais ſi au lieu de colonies, on emploie de la Milice, la dépenſe eſt bien plus grande, & conſume tous les revenus de cet Etat en garniſons. Si bien que l'acquiſition tourne à dommage au Prince, qui, outre cela, offenſe beaucoup plus de gens, d'autant qu'il nuit à tout cet Etat, où il faut qu'il chan-

non moins cruels : mais quelle différence entre ces tirans & un honnête homme qui ſeroit le médiateur de ces petits Princes, qui termineroit leurs differends à l'amiable, qui gagneroit leur confiance par ſa probité, & par les marques d'une impartialité entiére dans leurs démêlés, & d'un deſintéreſſement parfait pour ſa perſonne. Sa prudence le rendroit le pére de ſes voiſins, au-lieu de leur oppreſſeur, & ſa grandeur les protégeroit au-lieu de les abîmer.

Il eſt vrai d'ailleurs, que des Princes qui ont voulu élever d'autres Princes avec violence, ſe

il au livre 4. de ſon Hiſtoire de Flor. *ò non s'hanno à toccare ò tocchi à ſpeguere.* C'eſt-à-dire : Il ne faut jamais irriter les Grands, ou bien il faut leur ôter la vie, après les avoir offenſés.

change de tems en tems les logemens de ſon armée; incommodité, que chacun reſſent, & qui fait, que chacun lui devient ennemi: & ce ſont là ceux qui lui peuvent nuire davantage, comme étant ennemis domeſtiques. Cette garde eſt donc auſſi inutile, qu'eſt utile celle des Colonies. Le Prince, qui acquiert une Province qui a des coûtumes differentes de celles de ſon Etat, doit encore ſe faire chef & protecteur des Voiſins moins puiſſans, & s'étudier à affoiblir les plus puiſſans; & ſur tout empêcher abſolument, qu'il n'entre dans cette Province quelque Etranger auſſi puiſſant que lui. Car il ar-

ſont abimés eux-mêmes: notre ſiécle en a fourni deux exemples; l'un eſt celui de Charles douze qui éleva Staniſlas ſur le Trône de Pologne, & l'autre eſt plus récent. Je conclus donc que l'uſurpateur ne méritera jamais de gloire, que les aſſaſſinats ſeront toujours abhorrés du genre humain, que les Princes qui commettent des injuſtices, & des violences envers leurs nouveaux ſujets, s'aliéneront tous les eſprits au-lieu de les gagner; qu'il n'eſt pas poſſible de juſtifier le crime, & que tous ceux qui en voudront faire l'apologie, raiſonneront auſſi mal que Machiavel. Tourner

arrive toujours, qu'il y en eſt attiré quelqu'un par les mécontens de la Province, ſoit par ambition, ou par peur; témoin les Romains, qui furent introduits dans la Gréce par les Etoliens, & qui, par-tout où ils mirent le pied, y furent-toujours appellés par les Provinciaux. Et ce qui arrive d'ordinaire, c'eſt qu'auſſitôt qu'un Etranger puiſſant entre dans une Province, tous ceux de la Province, qui ſont moins puiſſans, s'uniſſent volontiers avec lui, par un motif de haine contre celui qui étoit plus puiſſant qu'eux. Tout ce dont il a à ſe garder, eſt, qu'ils ne deviennent trop forts, & qu'ils ne prennent trop d'autorité: Et, pour cet effet, il doit employer ſes propres forces, & les leurs, à abaiſſer ceux qui ſont puiſſans, pour demeurer, lui-ſeul, arbitre de toute la Province. Et quiconque ne ſaura pas mettre cela en œuvre, perdra bientôt ce qu'il aura acquis, & n'aura point de repos tant qu'il le gardera. Les Romains pratiquoient admirablement ces maximes dans les Provinces conquiſes. Ils y envoyoient des Colonies, ils entretenoient les moins puiſſans,

ner l'art du raiſonnement contre le bien de l'humanité, c'eſt ſe bleſſer d'une épée qui ne nous eſt donnée que pour nous deffendre.

ſans laiſſer croître leur puiſſance; ils abaiſſoient ceux qui en avoient trop, & ne ſouffroient point, que les Etrangers puiſſans ſe miſſent en crédit. La Gréce nous en fournit un bel exemple. Ils maintinrent ceux d'Achaïe & d'Etolie; ils chaſſérent Antiochus de la Macédoine, & puis avilirent les Macédoniens. Et quelques ſervices que rendiſſent ceux d'Achaïe & d'Etolie, ils ne leur permirent jamais d'accroître leur Etat; quelque remontrance que fît Philippe, ils ne le voulurent point recevoir pour ami, ſans l'abaiſſer; & Antiochus, avec toute ſa puiſſance, ne put jamais les faire conſentir à lui laiſſer aucune part dans cette Province. En quoi les Romains firent ce que doivent faire tous les Princes ſages, qui ont à pourvoir, non ſeulement aux maux préſens, mais encore aux maux à venir. Car en les prévoyant de loin, il eſt aiſé d'y remédier; au lieu que ſi l'on attend qu'ils ſoient proches, le reméde n'eſt plus à tems, d'autant que la maladie eſt devenuë incurable. Les Médecins diſent, que la fiévre étique eſt facile à guérir, & difficile à connoître; au-lieu que dans la ſuite du tems elle devient facile à connoître, & difficile à guérir, quand elle n'a pas été connuë, ni traitée dans ſon commencement. Il en eſt

de

de même des affaires d'Etat. Si l'on connoît de loin les maux qui ſe forment, (ce qui n'appartient qu'à l'homme prudent) on les guérit bientôt. Mais, ſi faute de les avoir connus, ils viennent à croître à un point que chacun les connoiſſe, il n'y a plus de reméde. Comme les Romains prévoyoient de loin les inconvéniens, ils y remédiérent toujours ſi à propos, qu'ils n'eurent jamais beſoin d'eſquiver la guerre, ſachant que de la differer, ce n'eſt point l'éviter, mais plûtôt procurer l'avantage d'autrui. Ils la firent donc à Philippe & à Antiochus en Gréce, pour n'avoir pas à la faire contre eux en Italie. [9] *Et quoiqu'ils puſſent alors éviter l'une & l'autre guerre, ils ne le voulurent pas, n'ayant jamais approuvé ce que les ſages de nôtre tems ont toujours à la bouche, qu'il faut attendre le bienfait du tems, d'autant que le tems pouvant amener le bien comme le mal, & le mal comme le bien, ils croy-*

9 *Fuit proprium populi Rom. longè à domo bellare*, dit Ciceron. Tibére garda toujours cette maxime, *deſtinata retinens, conſiliis & aſtu res externas moliri, arma procul habere.* Tac. Ann. 6. Les Romains en uſoient ainſi, pour conſerver la liberté & les richeſſes de l'Italie, au-lieu que ſi les Etrangers y euſſent mis le pied, ils euſſent pû ſe ſervir des armes, & des richeſſes du Pays; ce qui eût affoibli les Romains. Et c'eſt pour cela qu'Hannibal diſoit à Antiochus, que les Romains ne pouvoient être vaincus qu'en Italie.

*croyoient plus ſûr de ſe prévaloir de leur prudence & de leur courage. Mais retournons à la France, & examinons, ſi elle a rien fait de tout ce que j'ai dit. Je ne parlerai point de Charles VIII, mais ſeulement de Louis XII, comme de celui, de qui l'on a mieux vû les démarches, pour avoir dominé plus long-tems en Italie. Et vous verrez comme il a fait tout le contraire de ce qui ſe doit faire pour conſerver un Etat different de mœurs & de coutumes. Louis fut introduit en Italie par l'ambition des Venitiens, qui vouloient, par ce moyen, gagner la moitié de la Lombardie. Je ne veux point blâmer la réſolution, que ce Roi prit; car voulant commencer de mettre le pied en Italie, & d'ailleurs n'y ayant point d'amis, ce lui étoit une néceſſité d'y acquerir ceux qu'il pouvoit, d'autant plus que toutes les portes lui en étoient fermées, à cauſe des déportemens de ſon prédéceſſeur: Et cette entrepriſe lui auroit réuſſi, s'il n'eût point fait de fautes. Après qu'il eut acquis la Lombardie, il regagna d'abord la réputation, que Charles avoit perdue. Génes fit joug, Florence, le Marquis de Mantoüe, le Duc de Ferrare, les Bentivoles *, la Conteſſe de For-*

* *Seigneurs de Bologne.*

Forli, les Seigneurs de Faience, de Peſaro, de Rimini, de Camérin & de Piombin, les Luquois, les Piſans, les Siennois, & tous les autres, recherchérent ſon amitié. Et ce fut alors que les Vénitiens purent s'appercevoir de la folie qu'ils avoient faite de rendre Loüis le maître des deux tiers de l'Italie, pour acquerir ſeulement deux villes en Lombardie. Voyons maintenant, combien il étoit aiſé à ce Roi de conſerver ſa réputation, s'il eût obſervé les régles que j'ai dites, & maintenu la ſûreté de tous ſes Confédérés, qui, pour être en grand nombre, & tous foibles, & ayant à craindre, les uns le Pape, & les autres Veniſe, étoient contraints de ſe tenir unis avec lui; & par leur moyen, il pouvoit facilement s'aſſurer de ceux qui étoient plus forts. Mais à peine fut-il à Milan, qu'il fit le contraire, en donnant du ſecours au Pape Alexandre, pour envahir la Romagne; ſans s'appercevoir, qu'il s'affoibliſſoit lui-même en perdant ſes amis, & ceux qui s'étoient jettés entre ſes bras; & qu'il agrandiſſoit le Pape, en lui laiſſant acquérir tant de temporel, avec le ſpirituel, qui rend déjà ſon autorité ſi grande. Et après cette premiére faute, il fut obligé de continuer, juſqu'à ce que, pour mettre fin à l'ambition d'Alexandre, & l'empêcher de venir maître

de

de la Toſcane, il falut qu'il paſſât en Italie. Or il ne ſe contenta pas d'avoir agrandi le Pape, & de s'être aliéné ſes amis, il fit encore la folie de partager le Royaume de Naples avec le Roi d'Eſpagne. De ſorte qu'au lieu qu'il étoit auparavant l'arbitre de l'Italie, il y prit un compagnon; afin que les ambitieux de cette Province, & ceux qui ſeroient mécontens de lui, euſſent à qui recourir: & pendant qu'il pouvoit laiſſer à Naples un Roi tributaire, il l'en chaſſa pour y en mettre un, qui le pût chaſſer lui-même. Véritablement le deſir d'acquérir eſt naturel & très-ordinaire, [10] *& toutes les fois qu'il arrive aux hommes de s'agrandir, ils en ſont loüés,* [11] *ou du moins ils n'en ſont pas blâmés. Mais quand ils ont le deſir d'acquerir, ſans en avoir les forces, c'eſt là qu'eſt l'erreur, & qu'ils ſont dignes de blâme. Si donc la France pouvoit attaquer Naples avec ſes for-*

10 *Vetus ac jampridem inſita mortalibus potentia cupido.* Hiſt. 2.

11. C'eſt comme l'entendoit Mucien, quand il diſoit à Veſpaſien: Je t'apelle à l'Empire, tu en es le maître, ſi tu veux, & ce ſeroit lâcheté de le laiſſer à un autre, ſous qui d'ailleurs ta vie ne ſeroit pas en ſûreté. *Ego te ad imperium voco, in tua manu poſitum eſt..... Torpere ultra, & perdendam rempub. relinquere, ſopor & ignavia videretur, etiamſi ſibi, quæm inhoneſta, tam tuta ſervitus eſſet.* Hiſt. 2.

forces, elle le devoit faire; & ſi elle ne le pouvoit pas, elle ne devoit point partager ce Royaume. Le partage qu'elle fit de la Lombardie avec les Vénitiens, étoit excuſable, parce qu'il lui ſervit à mettre le pied en Italie; mais celui de Naples eſt à blâmer, d'autant que rien ne la contraignoit à le faire. Louïs fit donc cinq fautes: il ruina les foibles; il augmenta la puiſſance d'un puiſſant en Italie; il y introduiſit un Etranger très puiſſant; il n'y vint point demeurer; il n'y envoya point de colonies. Cependant il eût encore pû réparer ces fautes, s'il n'en eût pas fait une ſixiéme, qui fut de dépouiller les Vénitiens. Il eſt bien vrai, que s'il n'eût pas agrandi le Pape, ni mis le Roi d'Eſpagne en Italie, il eût été à propos, & même néceſſaire, de les abaiſſer; mais ayant fait les démarches que j'ai dites, il ne devoit jamais conſentir à leur ruïne; car puiſſans comme ils étoient, ils euſſent toujours empêché les autres d'approcher de la Lombardie, ſi ce n'eût été pour leur aider à en devenir les maîtres. Or les autres ſe fuſſent bien gardés d'ôter cette Province à la France, pour la leur donner, ni de les attaquer tous deux. Quelqu'un me dira, que Louïs ceda la Romagne au Pape Alexandre, & Naples à l'Eſpagne, pour évi-

éviter la guerre. Mais je répons, que l'on ne doit jamais laiſſer arriver un déſordre, pour fuir une guerre; parce qu'en effet on ne la fuit point, mais on la différe à ſon dommage. Et ſi d'autres m'alléguent, que Louïs avoit donné ſa parole au Pape de faire cette entrepriſe en ſa faveur, pour obtenir une diſpenſe de mariage † pour lui, & un chapeau pour l'Archevêque de Roüen, je leur répondrai dans le Chapitre de la foi des Princes. * *Au reſte, Louïs a perdu la Lombardie, pour n'avoir rien obſervé de tout ce qu'ont fait les autres, qui ont pris des Provinces, & qui vouloient les garder, ainſi que je le fus bien dire au Cardinal de Roüen, à Nantes, lors que le Duc de Valentinois (c'eſt ainſi que l'on appelloit Ceſar Borgia, fils du Pape Alexandre) s'emparoit de la Romagne. Car ce Cardinal me diſant, que* les Italiens n'entendoient rien au métier de la Guerre, *je lui répondis*, ** qu'il paroiſſoit bien, que les François

† Avec Anne, Ducheſſe de Bretagne. Sur quoi Nardi dit agréablement, que le Pape Alexandre & le Roi Louis XII. ſe ſervoient tous deux réciproquement du Spirituel, pour acquérir du temporel; Alexandre, pour procurer la Romagne à ſon fils; & Louis, pour unir la Bretagne à ſa Couronne. Livre 4. de ſon Hiſtoire de Florence.

* *Chap.* 18.

** (ou) *que ſi les François entendoient la Raiſon d'Etat, ils ne ſouffriroient pas que le Pape devint ſi puiſſant.*

çois n'entendoient rien aux affaires d'Etat, eux, qui laiſſoient prendre un ſi grand accroiſſement au Pape. *Et l'expérience a montré, que c'eſt la France, qui a fait le Pape & le Roi d'Eſpagne ſi puiſſans en Italie, & que ce ſont eux qui l'y ont ruinée. D'où je tire une concluſion générale, preſque infaillible, que le Prince, qui en rend un autre puiſſant, ſe perd lui-même; car celui qui eſt devenu puiſſant, ſe défie toujours de l'induſtrie, ou de la force de celui qui l'a rendu tel.*

CHAPITRE QUATRIEME.

POURQUOI LE ROYAUME DE DARIUS NE SE SOULEVA POINT APRES LA MORT D'ALEXANDRE, QUI L'AVOIT CONQUIS.

VU les difficultés qu'il y a à conſerver un Etat nouvellement acquis, quelqu'un pourroit s'étonner, comment Alexandre le Grand étant devenu maître de l'Aſie en peu d'an-

POur bien juger du génie des nations, il faut les comparer les unes avec les autres. Machiavel fait en ce Chapitre un parallèle des Turcs & des Français, très dif-

d'années, & puis étant mort auſſi-tôt qu'il s'en fut mis en poſſeſſion, ſes ſucceſſeurs s'y maintinrent, ſans avoir à ſurmonter d'autres difficultés, que celles, que leur propre ambition fit naître parmi eux, au lieu que ſelon toutes les apparences ces peuples devoient ſecoüer leur joug. Je dis à cela, que tous les Etats, dont il nous reſte quelque mémoire, ſe trouvent gouvernés en deux maniéres différentes, ou par un Prince abſolu, qui, par grace, employe les Miniſtres qu'il veut pour lui aider à gouverner ſon Etat; ou par un Prince, & par les Grands du Pays, qui ont part au Gouvernement, non par la gra-

differens de coutumes, de mœurs & d'opinions; il examine les raiſons qui rendent la conquête de ce premier Empire difficile à faire, mais aiſée à conſerver; de même qu'il remarque ce qui peut contribuer à faire ſubjuguer la France ſans peine, & ce qui la rempliſſant de troubles continuels, menace ſans ceſſe le repos du Poſſeſſeur.

L'auteur n'enviſage les choſes que d'un point de vüe; il ne s'arrête qu'à la conſtitution des Gouvernemens; il parait croire que la puiſſance de l'Empire Turc & Perſan, n'étoit fondée que ſur l'eſclavage général de

ces

grace & la permission du Prince, mais à raison de leur ancienne origine. Ces Grands ont des Etats & des sujets particuliers, qui les reconnoissent pour leurs vrais Seigneurs, & ont une affection naturelle pour eux. Dans les Etats qui sont gouvernés par le Prince seul, le Prince a plus d'autorité, parce qu'il n'y a que lui dans toute l'étendue de son pays, qui soit reconnu pour maître; & si l'on obéit à quelque autre, ce n'est point par aucune affection particulière que l'on ait pour lui, mais parce que c'est le Ministre & l'Officier du Prince. Cette différence de Gouvernement se voit aujourd'hui entre la Turquie & la France.

ces nations, & sur l'élevation unique d'un seul homme qui en est le Chef; il est dans l'idée qu'un despotisme sans restriction, bien établi, est le moyen le plus sûr qu'ait un Prince pour régner sans trouble, & pour resister vigoureusement à ses Ennemis.

Du tems de Machiavel, on regardoit encore en France les Grands & les Nobles, comme des petits Souverains, qui partageoient en quelque maniére la puissance du Prince; ce qui donnoit lieu aux divisions, ce qui fortifioit les partis, & ce qui fomentoit de fréquentes revoltes. Je ne sçai cependant, si le

ce. La Turquie eſt gouvernée par un ſeul Seigneur, tous les autres ſont des eſclaves; & ce Seigneur, qui diviſe ſa Monarchie en Provinces, y envoye des Gouverneurs, qu'il change quand & comme il lui plaît. Au contraire la France a une multitude d'anciens Seigneurs, qui ont leurs propres ſujets, & en ſont aimés; & le Roi ne leur ſauroit ôter leurs prééminences ſans riſquer beaucoup. A bien conſidérer ces deux Etats, on verra, qu'il eſt très difficile d'acquerir celui du Turc; mais auſſi, qu'il ſeroit très facile de le conſerver, quand on l'auroit conquis. Les difficultés de le conquerir le Grand Seigneur n'eſt pas expoſé plûtôt à être détrôné qu'un Roi de France. La différence qu'il y a entr'eux, c'eſt qu'un Empereur Turc eſt ordinairement étranglé par les Janiſſaires, & que les Rois de France qui ont péri, ont été aſſaſſinés par des Moines, ou par des monſtres que des Moines avoient formés. Mais Machiavel parle plûtôt en ce Chapitre de révolutions générales, que de cas particuliers; il a deviné à la verité quelques reſſorts d'une machine très compoſée, mais il me ſemble qu'il n'a pas examiné les principaux.

La différence des cli-

rir conſiſtent, en ce que le Conquérant ne ſauroit être appellé par les Grands de l'Etat, ni eſpérer, que la révolte de ceux, qui ſont dans le Miniſtére, lui en facilite jamais la conquête; car étant tous eſclaves, & créatures du Prince, ils en ſont plus difficiles à corrompre: & quand même ils ſe laiſſeroient corrompre, cela ſerviroit peu; d'autant que, pour les raiſons que j'ai dites, ils ne pourroient attirer les peuples à eux. Ainſi, quiconque veut attaquer les Turcs, doit s'attendre à les trouver unis, & plus eſpérer de ſes propres forces, que de leurs déſordres. Mais ſi une fois ils étoient ſi bien dé-

climats, des alimens, & de l'éducation des hommes, établiſſent une différence totale, entre leur façon de vivre, & de penſer; de-là vient la différence d'un Moine Italien, & d'un Chinois lettré. Le temperament d'un Anglais profond, mais hipocondre, eſt tout-à-fait différent du courage orgueilleux d'un Eſpagnol; & un Français ſe trouve avoir auſſi peu de reſſemblance avec un Hollandais, que la vivacité d'un ſinge en a avec le flegme d'une tortüe.

On a remarqué de tout tems, que le génie des peuples orientaux, étoit un eſprit de conſtance pour

défaits dans une bataille, qu'ils ne puſſent remettre une armée ſur pied, il n'y auroit plus rien à craindre que du côté de la famille du Prince, qu'il faudroit exterminer; après quoi il ne reſteroit perſonne, de qui l'on dût avoir peur, les autres n'ayant point de crédit parmi le peuple. Et comme avant la victoire, le vainqueur ne pouvoit rien eſpérer d'eux, auſſi n'en a-t il rien à craindre après. Il en eſt tout autrement des Etats gouvernés comme la France: il eſt aiſé d'y entrer, en gagnant quelque Grand du Royaume, parce qu'il ſe trouve toujours des mécontens, & des brouillons. Ceux-là, diſ-

leurs pratiques, & leurs anciennes coutumes, dont ils ne ſe départent preſque jamais. Leur religion differente de celle des Européans, les oblige encore en quelque façon, à ne point favoriſer l'entrepriſe de ceux qu'ils apellent *les infidéles*, au préjudice de leurs maîtres; & d'éviter avec ſoin tout ce qui pourroit porter atteinte à leur religion, & bouleverſer leurs Gouvernemens. Voilà ce qui chez eux fait la ſûreté du Trône, plûtôt que celle du Monarque; car ce Monarque eſt ſouvent détrôné, mais l'Empire n'eſt jamais détruit.

Le génie de la nation

dis-je, pour les raiſons alléguées, te peuvent bien frayer le chemin à cet Etat, & t'en faciliter la conquête, mais tu trouves mille difficultés à le conſerver, ſoit de la part de ceux qui t'ont aidé, ou de ceux que tu as opprimés. Et ce n'eſt pas aſſez que tu extermines la race du Prince, parce que les Grands, qui reſtent, ſe font chefs de parti; & faute de les pouvoir contenter, ou exterminer tous, tu perds cet Etat à la premiére occaſion. Or ſi l'on conſidére, quel étoit l'Etat de Darius, on le trouvera tout ſemblable à celui du Turc. C'eſt pourquoi Alexandre eut beſoin de l'aſſaillir tout en-

tion Françaiſe, tout different des Muſulmans, fut tout-à-fait, ou du moins en partie, cauſe des frequentes révolutions de ce Royaume: la légéreté & l'inconſtance a fait le caractére de cette aimable nation; les Français ſont inquiets, libertins, & très enclins à s'ennuyer de tout; leur amour pour le changement s'eſt manifeſté juſques dans les choſes les plus graves. Il paraît que ces Cardinaux haïs & eſtimés des Français, qui ſucceſſivement ont gouverné cet Empire, ont profité des maximes de Machiavel pour rabaiſſer les Grands, & de la connoiſſance du génie de la nation

entier, & d'ôter la Campagne à Darius, après la défaite & à la mort duquel il demeura paiſible poſſeſſeur de cet Etat, par les raiſons marquées ci-deſſus. Et ſi ſes ſucceſſeurs euſſent été bien unis, ils l'euſſent pû garder ſans peine, d'autant qu'il n'y arriva point d'autres tumultes, que ceux qu'ils ſuſcitérent eux-mêmes. Mais pour les Etats gouvernés comme la France, il eſt impoſſible de les poſſeder ſi paiſiblement, témoin les frequentes revoltes des Eſpagnes, des Gaules, & de la Gréce contre les Romains, qui venoient toutes de ce qu'il y avoit quantité de Principautés dans ces Etats; car

pour détourner ces orages fréquens, dont la légéreté des ſujets menaçoit ſans ceſſe les Souverains.

La Politique du Cardinal de Richelieu n'avoit pour but que d'abaiſſer les Grands, pour élever la puiſſance du Roi, & pour la faire ſervir de baſe à toutes les parties de l'Etat; il y réuſſit ſi bien, qu'aujourd'hui il ne reſte plus de veſtiges en France de la puiſſance des Seigneurs & des Nobles, & de ce pouvoir dont les Rois prétendoient que les Grands abuſoient.

Le Cardinal Mazarin marcha ſur les traces de Richelieu : il eſſuya beaucoup d'opoſitions, mais il y réuſ-

car tant que cette multitude de Seigneurs ſubſiſta, la domination des Romains fut toujours chancelante, au lieu qu'ils devinrent paiſibles poſſeſſeurs, après que, par une puiſſance de longue durée, ils eurent détruit ces Seigneurs. Et depuis venant à ſe battre entre eux, chacun trouva moyen de s'approprier quelque partie de ces Provinces, ſelon l'autorité qu'il y avoit acquiſe; & ce d'autant plus, que ne reſtant plus perſonne du ſang de l'ancien Seigneur, on ne reconnoiſſoit plus que les Romains. Tout cela bien conſideré, l'on ne s'étonnera point de la facilité qu'Alexandre eut à conſerver l'Aſie; ni

réuſſit; il dépouilla de plus le Parlement de ſes prérogatives, de ſorte que cette Compagnie n'eſt aujourd'hui qu'un fantôme, à qui il arrive encore quelquefois de s'imaginer qu'il pourroit bien être un Corps, mais qu'on fait ordinairement repentir de cette erreur.

La même Politique qui porta les Miniſtres à l'établiſſement d'un deſpotiſme abſolu en France, leur enſeigna l'adreſſe d'amuſer la légéreté & l'inconſtance de la nation pour la rendre moins dangereuſe: mille occupations frivoles, la bagatelle & le plaiſir, donnérent le change au génie des Français; de ſorte que ces

*ni des difficultés, que Pyrrhus & divers autres eurent à garder leurs conquêtes; ce qui ne vint ni du peu, ni du beaucoup de valeur du Vainqueur *, mais de la diverſité de l'Etat conquis.* [1]

mêmes hommes qui avoient ſi longtemps combattu le grand Ceſar, qui ſecoüérent ſi ſouvent le joug ſous les Empereurs, qui appellérent les étrangers à leur ſecours du tems des Valois, qui ſe liguérent contre Henry quatre, qui cabalérent ſous les minorités; ces Français, dis-je, ne ſont occupés de nos jours qu'à ſuivre le torrent de la mode, à changer très ſoigneuſement de goûts, à mépriſer aujourd'hui ce qu'ils ont admi-

*[Ou] *ce qu'il ne faut attribuer ni à la bonne, ni à la mauvaiſe conduite du vainqueur, mais à &c.*

1. Machiavel en donne un bel exemple dans le Chapitre 12. du Livre 3. de ſes Diſcours. *Si*, dit-il, *on conſidére, quels étoient les voiſins de la Ville de Florence; & ceux de la Ville de Veniſe, l'on ne s'étonnera pas de voir, que Florence, bien qu'elle ait plus dépenſé dans ſes guerres que Veniſe, a toutefois moins acquis; car cela ne vient que de la diverſité de leurs Voiſins. Florence n'étoit environnée que de Villes libres, & par conſéquent obſtinées à défendre leur liberté; au contraire, celles qui confinoient avec Veniſe, avoient coûtume de vivre ſous un Prince, & conſéquemment ſans liberté. Or les peuples, accoûtumés à la ſervitude, n'ont pas grande répugnance à changer de Maître, car l'envie leur en prendra ſouvent. Ainſi, il a été plus aiſé à la République de Veniſe de vaincre ſes Voiſins, quoiqu'ils fuſſent plus puiſſans, que ceux de Florence.*

admiré hier, à mettre l'inconſtance & la legéreté en tout ce qui dépend d'eux, à changer de maîtreſſe, de lieux, d'amuſemens & de folie. Ceci n'eſt pas tout; car de puiſſantes armées, & un très grand nombre de fortereſſes, aſſurent à jamais la poſſeſſion de ce Royaume à ſes Souverains, & ils n'ont à préſent rien à redouter des guerres inteſtines, non plus que des entrepriſes de leurs voiſins.

CHAPITRE CINQUIEME.

COMMENT IL FAUT GOUVERNER LES VILLES, OU LES PRINCIPAUTE'S, QUI SE GOUVERNOIENT PAR LEURS PROPRES LOIX, AVANT QUE D'ETRE CONQUISES.

*SI l'Etat conquis eſt accoutumé à la Liberté, & à ſes Loix, il y a trois moyens de le conſerver. Le premier eſt de le ruiner, * le ſecond, d'y aller de-*

„ IL n'eſt point, ſelon Machiavel, „ de moyen bien aſſuré pour conſerver un Etat libre, „ qu'on aura conquis, „ que de le détruire.“ C'eſt le moyen le plus ſûr, pour ne point crain-

* *C'eſt la maxime des Turcs.*

demeurer ; le troiſiéme, de lui laiſſer ſes propres loix, à condition de payer un tribut, & d'obéir à un petit nombre de perſonnes, que tu y établiras pour te le conſerver ; [1] *à quoi ces gens-là mettront toute leur induſtrie, comme ne pouvant ſe maintenir, que par ta puiſſance & ta protection. Et ſans doute un Prince gardera mieux une ville accoutumée à vivre en liberté, en la gouvernant par* craindre de révolte. Un Anglais eut la démence de ſe tüer il y a quelques années à Londres ; on trouva un billet ſur ſa table, où il juſtifioit ſon action, & où il marquoit qu'il s'étoit ôté la vie pour ne jamais devenir malade. Voilà le cas d'un Prince qui ruine un Etat pour ne le point perdre. Je ne parle point d'humanité avec Machiavel, ce ſeroit profaner la vertu ; on peut confondre Machiavel par lui-même, par cet Intérêt, l'ame de ſon Livre, ce Dieu de la Politique & du Crime.

Vous dites, Machiavel, qu'un Prince doit détruire un pays libre nouvellement con-

1 C'eſt ce qu'Artabanus, Roi des Parthes, fit à Seleucie, dont il changea le gouvernement populaire en Oligarchie, comme approchant davantage de la Royauté. *Qui plebem primoribus tradidit, ex ſuo uſu* (comme il étoit de ſon intérêt, dit Tacite.) - *Nam populi imperium juxta libertatem, paucorum dominatio regia libidini propior eſt.* Ann. 6.

par ſes propres citoyens, qu'en faiſant autrement; témoin les Lacédémoniens & les Romains. Les premiers établirent un Conſeil Oligarchique à Athénes & à Thebes, & néanmoins ils perdirent ces deux villes. Les autres conſervérent Capoüe, Carthage & Numance, parce qu'ils ruinérent ces villes. Au-contraire, ayant voulu tenir la Gréce, comme Sparte l'avoit tenüe, c'eſt-à-dire, en lui laiſſant ſes loix & ſa liberté, cela ne leur réuſſit pas; & ils furent contraints de détruire pluſieurs villes de cette Province, pour la garder. D'où je conclus, que le meilleur moyen de conſerver celles qu'on

conquis, pour le poſſéder plus ſûrement; mais répondez-moi, à quelle fin a-t-il entrepris cette conquête? Vous me direz que c'eſt pour augmenter ſa puiſſance, & pour ſe rendre plus formidable. C'eſt ce que je voulois entendre, pour vous prouver qu'en ſuivant vos maximes, il fait tout le contraire; car il lui en coute beaucoup pour cette conquête, & il ruine enſuite l'unique pays qui pouvoit le dédomager de ſes pertes. Vous m'avoüerez qu'un pays ſaccagé, dépourvu d'habitans, ne ſauroit rendre un Prince puiſſant par ſa poſſeſſion. Je crois qu'un Monarque, qui poſſéderoit

qu'on a conquiſes, eſt de les ruiner, & que celui, qui devient maître d'une ville, auparavant libre, & ne la détruit pas, ne doit s'attendre qu'à en être ruiné lui-même, d'autant qu'elle a toujours pour prétexte de ſe révolter le nom de ſa liberté, & ſes anciennes coutumes, que ni le tems, ni les bienfaits ne lui font jamais oublier. Et ſi l'on ne déſunit, ou extermine les habitans, [2] *elle re-*

deroit les vaſtes déſerts de la Libie & du Barca, ne ſeroit guères redoutable, & qu'un million de Panthéres, de Lions, & de Crocodiles, ne vaut pas un million de Sujets, des Villes riches, des Ports navigables remplis de vaiſſeaux, des Citoyens induſtrieux, des troupes, & tout ce que produit un pays bien peuplé. Tout le monde convient, que la force d'un Etat ne conſiſte point dans l'étendüe de ſes bornes, mais dans le nombre de ſes habitans. Comparez la Hollande avec la Ruſſie; vous ne voyez qu'Iles maréca-geuſes & ſtériles, qui s'élévent du ſein de l'Océan, une petite

Ré-

2 *Quoties concordes agunt*, dit Tacite au même endroit, *ſpernitur Parthus; ubi diſſenſere, dum ſibi quiſque contra æmulos ſubſidium vocant, accitus in partem, adverſum omnes valeſcit.* Et dans l'onziéme de ſes Annales, *deditur Seleucia, ſeptimo poſt defectionem anno, non ſine dedecore Parthorum, quos una civitas tamdiu eluſerat.* Une ville

clame ſa liberté dans toutes les occaſions, comme a fait Piſe, qui étoit depuis tant d'années ſous le joug des Florentins. Mais quand ce ſont des Villes, ou des Provinces accoutumées à vivre ſous un Prince, & qu'il ne reſte plus perſonne de ſon ſang; comme d'un côté elles ſont faites à obéir, & que de l'autre la Maiſon de leur ancien Prince eſt éteinte, elles ne s'accordent pas entre elles à en faire un autre. D'ailleurs, faute de ſavoir ſe rendre libres, elles ſont plus len-

ville avoit tenu ſept ans contre toute la puiſſance des Parthes, ſeulement parce que ſes habitans étoient bien unis; cela montre la néceſſité de les défunir.

République qui n'a que 48. lieües de long ſur 40. de large; mais ce petit Corps eſt tout nerf: un peuple immenſe l'habite, & ce peuple induſtrieux eſt très puiſſant & très riche; il a ſecoüé le joug de la domination Eſpagnole, qui étoit alors la Monarchie la plus formidable de l'Europe. Le commerce de cette République s'étend juſqu'aux extrémités du monde; elle figure immédiatement après les Rois; elle peut entretenir en tems de guerre une armée de cinquante mille combattans, ſans compter une flotte nombreuſe & bien entretenue.

Jettez d'un autre côté les yeux ſur la Ruſ-

lentes à prendre les armes, & par conſéquent il eſt plus aiſé à un Prince de s'en emparer. Mais les Républiques ont plus de vie, plus de haine, plus de reſſentiment, & de vengeance, & le ſouvenir de l'ancienne liberté n'y ſauroit mourir. Ainſi le meilleur eſt de les détruire, ou d'y demeurer.

Ruſſie; c'eſt un Pays immenſe qui ſe préſente à votre vüe, c'eſt un monde ſemblable à l'Univers, lorſqu'il fut tiré du Cahos. Ce pays eſt limitrophe d'un côté de la grande Tartarie & des Indes, d'un autre de la Mer noire & de la Hongrie; ſes frontiéres s'étendent juſqu'à la Pologne, la Lithuanie, & la Courlande; la Suede la borne du côté du Nord-Oüeſt. La Ruſſie peut avoir trois cent milles d'Allemagne de large ſur plus de cinq cent milles de longueur; le pays eſt fertile en bleds, & fournit toutes les denrées néceſſaires à la vie, principalement aux environs de Moſcou, & vers la petite Tartarie; cependant avec tous ces avantages il ne contient tout au plus que quinze millions d'habitans.

Cette nation, qui commence à préſent à figurer en Europe, n'eſt guéres plus puiſſante que la Hollande en troupes de Mer & de

& de Terre, & lui eſt beaucoup inférieure en richeſſes & en reſſources.

La force d'un Etat ne conſiſte point dans l'étendüe d'un Pays, ni dans la poſſeſſion d'une vaſte ſolitude, ou d'un immenſe déſert, mais dans la richeſſe des habitans, & dans leur nombre. L'intérêt d'un Prince eſt donc de peupler un pays, de le rendre floriſſant, & non de le dévaſter & de le détruire. Si la méchanceté de Machiavel fait horreur, ſon raiſonnement fait pitié, & il auroit mieux fait d'apprendre à bien raiſonner, que d'enſeigner ſa Politique monſtrueuſe.

Un Prince doit établir ſa réſidence dans une République nouvellement conquiſe. C'eſt la troiſiéme maxime de l'Auteur; elle eſt plus modérée que les autres; mais j'ai fait voir dans le troiſiéme Chapitre les difficultés qui peuvent s'y oppoſer.

Il me ſemble qu'un Prince qui auroit conquis une République, après avoir eu des raiſons juſtes de lui faire la guerre, pourroit ſe contenter de l'avoir punie, & lui rendre enſuite ſa liberté; peu de perſonnes penſeroient ainſi. Pour ceux qui auroient d'autres ſentimens, ils pourroient s'en conſerver la poſſeſſion, en établiſſant

de fortes garniſons dans les principales Places de leur nouvelle conquête, & en laiſſant d'ailleurs joüir le peuple de toute ſa liberté.

Inſenſés que nous ſommes, nous voulons tout conquerir, comme ſi nous avions le tems de tout poſſeder, & comme ſi le terme de notre durée n'avoit aucune fin; notre tems paſſe trop vîte, & ſouvent lorſqu'on ne croit travailler que pour ſoi-même, on ne travaille que pour des ſucceſſeurs indignes ou ingrats.

CHAPITRE SIXIEME.

DES NOUVEAUX ETATS, QUE LE PRINCE ACQUIERT PAR SA VALEUR, ET PAR SES PROPRES ARMES.

QUe perſonne ne trouve étrange, ſi, dans ce que je vai dire & du nouveau Prince, & de la Principauté nouvelle, j'alléguerai de très grands exemples; car comme c'eſt l'ordinai-

SI les hommes étoient ſans paſſions, Machiavel ſeroit pardonnable de leur en vouloir donner; ce ſeroit un nouveau Promethée qui raviroit le feu celeſte pour

maire des hommes de ſuivre le chemin battu, & d'imiter les actions d'autrui, bien que l'on ne puiſſe pas tenir entiérement la même route, ni même arriver toujours à la perfection de ceux que l'on imite, l'homme prudent doit toujours ſuivre les traces des plus excellens perſonnages, afin que s'il ne les égale pas, il leur reſſemble au moins en quelque choſe, de même que les bons tireurs d'arc, qui ſe trouvent trop éloignés du but, viſent beaucoup au-deſſus, non pas pour envoyer leur fléche ſi haut, mais pour aller plus près du but, en le mirant ainſi. Je dis donc, que les Principautés nouvel-

pour animer des Automates. Les choſes n'en ſont point là effectivement, car aucun homme n'eſt ſans paſſions. Lorſqu'elles ſont modérées, elles ſont l'ame de la ſociété; mais lorſqu'on leur lâche le frein, elles en font la deſtruction.

De tous les ſentimens qui tiranniſent notre ame, il n'en eſt aucun de plus funeſte pour ceux qui en ſentent l'impulſion, de plus contraire à l'humanité, & de plus fatal au repos du monde, qu'une ambition déréglée, qu'un déſir exceſſif de fauſſe gloire.

Un particulier qui a le malheur d'être né avec des diſpoſitions ſemblables, eſt

velles, & qui ont un nouveau Prince, ſont plus ou moins difficiles à conſerver, ſelon que ce Prince eſt plus ou moins habile. Or comme de Particulier être devenu Prince, c'eſt une marque de valeur, ou de bonheur, il ſemble, que l'un ou l'autre aide à ſurmonter beaucoup de difficultés. Néanmoins celui qui s'eſt le moins fié à la fortune, s'eſt toujours maintenu plus longtems; & cela eſt encore plus facile à celui qui, faute d'avoir d'autres Etats, eſt contraint d'aller demeurer dans ſa nouvelle Principauté. Quant à ceux qui ſont devenus Princes par leur propre valeur, les plus excellens ſont Moïſe, Cyrus, Romulus, Thé-

plus miſerable encore que fou. Il eſt inſenſible pour le préſent, & il n'exiſte que dans les tems futurs; rien dans le monde ne peut le ſatisfaire, & l'abſinthe de l'ambition mêle toujours ſon amertume à la douceur de ſes plaiſirs.

Un Prince ambitieux eſt plus malheureux qu'un particulier; car ſa folie étant proportionnée à ſa grandeur, n'en eſt que plus vague, plus indocile, & plus inſatiable. Si les honneurs, ſi la grandeur ſervent d'aliments à la paſſion des particuliers, des Provinces & des Royaumes nourriſſent l'ambition des Monarques; & comme il eſt plus facile d'obtenir des char-

Théſée, &c. Et bien que Moïſe n'ait fait qu'exécuter les choſes que Dieu lui avoit ordonnées, il mérite néanmoins d'être admiré, pour cette ſeule grace, qui le rendoit digne de parler avec Dieu. Mais pour Cyrus, & les autres, qui ont acquis ou fondé des royaumes, tout en eſt admirable; & ſi l'on conſidére leurs actions, & leurs inſtitutions particuliéres, elles ſe trouveront peu différentes de celles de Moïſe, qui avoit eu un ſi grand Précepteur. Car à bien examiner leur vie, il ſe verra, que la fortune ne leur avoit fourni que l'occaſion qui leur donna lieu d'établir la forme de Gouvernement qu'ils jugérent à propos; faute d'oc-

charges & des emplois que de conquerir des Royaumes, les particuliers peuvent encore plûtôt ſe ſatisfaire que les Princes.

Machiavel leur propoſe les exemples de Moïſe, de Cyrus, de Romulus, de Théſée, & d'Hiéron; on pourroit groſſir facilement ce catalogue par ceux de quelques Autheurs de ſectes, comme de Mahomet en Aſie, de Mango Kapac en Amerique, d'Odin dans le Nord, de tant de Sectaires dans tout l'univers: & que les Jéſuites du Paragai me permettent de leur offrir ici une petite place, qui ne peut que leur être glorieuſe, les mettant au nombre des Législateurs.

d'occaſion leur valeur eût été ſans fruit, & faute de valeur l'occaſion ſe fût perdüe. Il falloit donc, que Moïſe trouvât les Iſraëlites eſclaves en Egypte, afin qu'ils fuſſent d'humeur à le ſuivre, pour ſortir de ſervitude. Il falloit, que Romulus fût enlevé d Albe, & expoſé dès ſa naiſſance, pour qu'il devint Fondateur & Roi de Rome. Il falloit, que Cyrus trouvât les Perſes mécontens de la domination des Médes, & les Médes abâtardis par une longue paix. Théſée ne pouvoit pas montrer ſon induſtrie, ſi les Athéniens n'euſſent été diſperſés. 1

Ces

* *C'eſt qu'il les aſſembla dans l'enceinte d'une ville.*

1 La diſcipline militaire s'é-

La mauvaiſe foi avec laquelle l'Auteur uſe de ces exemples, merite d'être relevée; il eſt bon de découvrir toutes les fineſſes & toutes les ruſes de ce ſéducteur.

Machiavel ne fait voir l'ambition que dans ſon beau jour, (ſi elle en a un); il ne parle que des ambitieux qui ont été ſecondés de la fortune; mais il garde un profond ſilence ſur ceux qui ont été les victimes de leurs paſſions. Cela s'appelle en impoſer au monde, & l'on ne ſauroit diſconvenir, que Machiavel joüe en ce Chapitre le rôle de Charlatan du Crime.

Pourquoi en parlant du Légiſlateur

des

Ces occaſions rendirent donc ces hommes heureux, & leur ſageſſe a fait qu'ils ont connu l'occaſion; par où leur patrie eſt devenüe ſi heureuſe, & ſi conſidérable. Ceux qui deviennent Princes par la même voye que ces anciens, rencontrent de la difficulté à le devenir, mais auſſi ſe maintiennent facilement. Les difficultés, qu'ils ont à eſſuyer, viennent en partie des nouveaux uſages qu'ils ſont contraints d'établir, pour fonder leur Etat, & mettre leur perſonne en ſûreté; car il n'y a point d'en-

des Juifs, du premier Monarque d'Athénes, du Conquerant des Médes, du Fondateur de Rome, de qui les ſuccès répondirent à leurs deſſeins, Machiavel n'ajoute-t-il point l'exemple de quelques Chefs du parti malheureux, pour montrer que ſi l'ambition fait parvenir quelques hommes, elle en perd le plus grand nombre? N'y a-t-il pas eu un Jean de Leyde Chef des Anabatiſtes tenaillé, brulé & pendu dans une cage de fer à Munſter? Si Cromvel a été heureux, ſon fils n'a-t-il pas été détrôné? n'a-t-il pas vû porter au gibet le corps exhumé de ſon pére? Trois ou quatre

s'étoit corrompüe, dit le Jeune Pline à Trajan, afin que tu euſſes la gloire de la rétablir. *Corrupta eſt diſciplina caſtrorum, ut ty corrector emendatorque contingeres.* Dans ſon Panegyrique.

d'entrepriſe plus difficile, plus douteuſe, ni plus dangereuſe, que celle de vouloir introduire de nouvelles loix: Parce que l'auteur a pour ennemis tous ceux qui ſe trouvent bien des anciennes, & pour tiédes défenſeurs ceux mêmes à qui les nouvelles tourneroient à profit. Et cette tiédeur vient en partie de la peur qu'ils ont de leurs adverſaires, c'eſt à dire, de ceux qui ſont contens des anciennes, en partie de l'incrédulité des hommes, qui n'ont jamais bonne opinion des nouveaux établiſſemens, qu'après en avoir fait une longue expérience. D'où il arrive, que toutes les fois que ceux qui ſont ennemis ont occaſion de re-

Juifs qui ſe ſont dits Meſſies, n'ont-ils pas péri par le dernier ſupplice? & le dernier n'a-t-il pas fini par être valet de cuiſine chez le Grand Seigneur, après s'être fait Muſulman? Si Pepin détrôna ſon Roi avec l'approbation du Pape, Guiſe le balafré qui vouloit détrôner le ſien avec la même approbation, n'a-t-il pas été aſſaſſiné? Ne compte-t-on pas plus de trente Chefs de ſecte, & plus de mille autres ambitieux, qui ont fini par des morts violentes?

Il me ſemble d'ailleurs que Machiavel place aſſez inconſidérément Moïſe avec Romulus, Cyrus & Théſée. Ou Moïſe étoit

remuer, ils le font chaudement; & que les autres ne réſiſtent qu'avec tiédeur; de ſorte que le Prince eſt de part & d'autre en danger. C'eſt pourquoi il eſt beſoin, pour bien entendre ce point, de voir ſi ces légiſlateurs ſe ſoutiennent d'eux-mêmes, ou s'ils dépendent d'autrui; c'eſt-à-dire, ſi pour conduire leur entrepriſe, il faut qu'ils prient, & en ce cas ils échoüent toujours; ou, s'ils peuvent ſe faire obéir par force, & pour lors ils ne manquent preſque jamais de réüſſir. De là vient, que tous les Princes, que j'ai nommés, ont vaincu ayant les armes à la main, & ont péri étant déſarmés; car, outre les raiſons déduites,

étoit inſpiré, ou il ne l'étoit point. S'il ne l'étoit point, (ce qu'on n'a garde de ſuppoſer) on ne pourroit le regarder, alors que comme un impoſteur, qui ſe ſervoit de Dieu à peu près comme les Poëtes employent leurs Dieux pour machine quand il leur manque un dénoüement. Moïſe étoit d'ailleurs ſi peu habile, (à raiſonner humainement,) qu'il conduiſit le peuple Juif pendant 40. années par un chemin qu'ils auroient très commodément fait en ſix ſemaines; il avoit très peu profité des lumiéres des Egyptiens, & il étoit en ce ſens-là beaucoup inférieur à Romulus,

tes, l'eſprit des peuples eſt changeant. Il eſt aiſé de leur perſuader une choſe, mais il eſt difficile de les entretenir dans cette perſuaſion. Il faut donc mettre ſi bon ordre, que lors qu'ils ne croyent plus, on leur puiſſe faire croire par force. Moïſe, [2] *Cyrus, Théſée, & Romulus, n'euſſent*

& à Theſée, & à ces Heros. Si Moïſe étoit inſpiré de Dieu, comme il ſe voit ſans doute, on ne peut le regarder que comme l'organe aveugle de la toute-puiſſance divine; & le conducteur des Juifs étoit en ce ſens bien inférieur comme homme, au fondateur de l'Empire Romain, au Monarque Perſan, & aux Heros qui faiſoient par leur propre valeur & par leurs propres forces de plus grandes actions, que l'autre n'en faiſoit avec l'aſſiſtance immédiate de Dieu.

J'avoüe en général & ſans prévention, qu'il faut beaucoup de génie, de courage, d'adreſſe & de conduи-

2 Quiconque lira la Bible de ſens raſſis, (dit Machiavel, au 30 Chapitre du livre 3. de ſes Diſcours) verra, que Moïſe, pour rendre ſes loix inviolables, fut forcé de faire mourir une infinité d'hommes, qui par envie s'oppoſoient à ſes deſſeins. Moïſe, ayant aſſemblé les Iſraëlites, leur dit ces paroles: *Hæc dicit Dominus, Deus Iſraël. Ponat vir gladium ſuper femur ſuum: Ite, & redite de porta uſque ad portam per medium caſtrorum, & occidat unuſquiſque fratrem & amicum, & proximum*

ſent jamais pû faire obſerver longtems leurs loix, s'ils euſſent été déſarmés, ainſi qu'il eſt arrivé de nôtre tems au Jacobin Jérome Savonarole, qui ſe perdit, faute d'avoir la force de faire perſevérer dans leur créance ceux qui avoient cru ſes paroles, & de les faire croire aux incrédules. 3 *Ces ſor-*

duite pour égaler les hommes dont nous venons de parler; mais je ne ſçai point ſi l'épithéte de vertueux leur convient. La valeur & l'adreſſe ſe trouvent également chez les voleurs de grands chemins, & chez les Heros; la différence qui eſt entr'eux, c'eſt que le conquerant eſt un voleur illuſtre, & que le voleur ordinaire eſt un faquin obſcur; l'un reçoit des lauriers pour prix de ſes violences, & l'autre la corde.

Il eſt vrai, que toutes les fois que l'on voudra introduire des nouveautés dans le monde, il ſe préſentera mille obſtacles pour les empêcher, &

ximum ſuum. Fecerunteque filii Levi juxta ſermonem Moyſi, cecideruntque in die illa quaſi viginti tria millia hominum. (Exod. 23.)

3 Machiavel dit, qu'il avoit perſuadé au peuple de Florence, qu'il parloit avec Dieu. (Diſc. Lib. 1. cap. XI.) *Nardi* dit, que ceux du parti de Savonarole étoient appellés à Florence, *Piagnoni*, c'eſt-à-dire, les Pleureux, ou les Hypocrites; & ſes ennemis, *Arrabiati*, c'eſt-à-dire, les enragés, ou les indiſciplinables. Livre 2. de ſon Hiſtoire de Florence.

ſortes de gens rencontrent d'abord de grands obſtacles, & même de grands dangers ſur leur route, & il leur faut un grand courage pour les ſurmonter. Mais auſſi quand ils l'ont fait, & qu'ils commencent d'être en vénération par la mort de leurs envieux, ils deviennent puiſſants, heureux, & reſpectés.

A ces grands exemples j'en veux ajouter un moindre, mais qui aura quelque rapport aux précédens, & tiendra lieu de divers autres. C'eſt celui d'Hiéron, qui de particulier devint Prince de Syracuſe, ſans en devoir autre choſe à la Fortune que l'occaſion, en ce que ceux de Syracuſe étant opprimés, ils le

& qu'un prophête à la tête d'une armée, fera plus de Proſelites, que s'il ne combattoit qu'avec des arguments.

Il eſt vrai que la Religion Chrêtienne ne ſe ſoutenant que par les diſputes, fut faible & opprimée, & qu'elle ne s'étendit en Europe qu'après avoir répandu beaucoup de ſang; il n'en eſt pas moins vrai, que l'on a pu donner cours à des opinions & à des nouveautés avec peu de peine. Que de Religions, que de ſectes ont été introduites avec une facilité infinie! Il n'y a rien de plus propre que le fanatiſme pour accréditer des nouveau-

le firent leur Capitaine, par où il ſe rendit depuis digne de devenir leur Prince. Et les Ecrivains qui ont parlé de lui, diſent, que dans ſa fortune privée il ne lui manquoit rien pour régner qu'un Royaume. Il caſſa l'ancienne milice, il en créa une nouvelle; il quitta ſes anciens amis, & en fit de nouveaux; & après qu'il ſe fut fait des amis & des ſoldats entiérement dévoués à lui, il lui fut aiſé de bâtir ſur ces fondemens. Si bien qu'il eut beaucoup de peine à acquérir, mais peu à conſerver.

veautés, & il me ſemble que Machiavel a parlé d'un ton trop déciſif ſur cette matiére.

Il me reſte à faire quelques réflexions ſur l'exemple de Hiéron de Syracuſe, que Machiavel propoſe à ceux qui s'éléveront par le ſecours de leurs amis & de leurs troupes.

Hiéron ſe défit de ſes Amis & de ſes Soldats, qui l'avoient aidé à l'exécution de ſes deſſeins; il lia de nouvelles amitiés, & il leva d'autres troupes; je ſoutiens, en dépit de Machiavel & des ingrats, que la Politique d'Hiéron étoit très mauvaiſe, & qu'il y a beaucoup plus de prudence à ſe fier à des troupes dont on a expérimenté la valeur, & à des amis dont on a éprouvé la fidé-

fidélité, qu'à des inconnus, desquels l'on n'eſt point aſſuré. Je laiſſe au Lecteur à pouſſer ce raiſonnement plus loin ; tous ceux qui abhorrent l'ingratitude, & qui ſont aſſez heureux pour connaitre l'amitié, ne reſteront point à ſec ſur cette matiére.

Je dois cependant avertir le Lecteur, de faire attention aux ſens differents que Machiavel aſſigne aux mots : qu'on ne s'y trompe pas lorsqu'il dit, *ſans l'occaſion la vertu s'anéantit ;* cela ſignifie chez lui, que ſans des circonſtances favorables, les fourbes & les téméraires ne ſçauroient faire uſage de leurs talens ; c'eſt le chiffre du crime qui peut uniquement expliquer les obſcurités de cet auteur.

Il me ſemble en général, pour conclure ce Chapitre, que la ſeule occaſion, où un particulier peut ſans crime s'élever à la Royauté, eſt, lorsqu'il eſt né dans un Royaume Electif, ou lorsqu'il délivre ſa patrie.

Sobieski en Pologne, Guſtave Vaza en Suede, les Antonins à Rome, voilà les Héros de ces deux eſpèces ; que Ceſar Borgia ſoit le modéle des Machiaveliſtes, le mien eſt Marc-Aurele.

CHA-

CHAPITRE SEPTIEME.

DES PRINCIPAUTÉS NOUVELLES, QUE L'ON ACQUIERT PAR LES FORCES D'AUTRUI, OU PAR BONHEUR.

COmme ceux, qui de Particuliers deviennent Princes ſeulement par bonheur, ont peut de peine à le devenir, ils en ont beaucoup à ſe maintenir. Ils ne trouvent point d'achoppement en chemin, parce qu'ils volent au trône plûtôt qu'ils n'y vont; mais quand ils y ſont aſſis, c'eſt alors qu'ils voyent éclorre toutes les difficultés.

Or ces Princes ſont ceux, à qui un Etat eſt donné, ou pour de l'ar-

COmparez le Prince de Mr. de Fenelon, avec celui de Machiavel, vous verrez dans l'un le caractère d'un honnête homme, de la bonté, de la juſtice, de l'équité, toutes les vertus, en un mot, pouſſées à un degré éminent; il ſemble que ce ſoit de ces intelligences pures, dont on dit que la ſageſſe eſt propoſée pour veiller au Gouvernement du Monde; vous verrez dans l'autre la ſcélera-

l'argent, ou en pure grace, tels qu'étoient ceux que fit Darius pour ſa ſûreté, & pour ſa gloire, en divers endroits de la Gréce, & de l'Helleſpont. Ces Empereurs, qui de Particuliers parvenoient à l'Empire par la faveur des ſoldats corrompus: ceux-ci, dis-je, ne ſe maintiennent que par la volonté & la fortune de ceux qui les ont agrandis. Or ce ſont deux choſes très ſujettes à changement: mais d'ailleurs, ils ne ſavent, ni ne peuvent conſerver ce rang; car ſi ce n'eſt pas un homme de grand eſprit, comment ſaura-t-il commander ayant toujours vécu dans une fortune privée? Et quand il ſauroit commander, com-

rateſſe, la fourberie, la perfidie, la trahiſon, & tous les crimes: c'eſt un monſtre en un mot, que l'enfer même auroit peine à produire. Mais s'il ſemble que notre nature ſe raproche de celle des Anges en liſant le Télémaque, il parait qu'elle s'aproche des Démons de l'Enfer lorſqu'on lit le Prince de Machiavel. Céſar Borgia Duc de Valentinois, eſt le modéle ſur lequel l'Auteur forme ſon Prince, & qu'il a l'impudence de propoſer pour exemple à ceux qui s'élévent dans le monde par le ſecours de leurs amis ou de leurs armes. Il eſt donc très néceſſaire de connaître

comment le pourroit-il, n'ayant point de Milice qui lui doive être amie, ni fidéle? De plus, il en eſt des Etats qui naiſſent tout à coup, comme de toutes les autres choſes, qui naiſſent & qui croiſſent ſubitement. Ils ne peuvent avoir de ſi fortes racines, ni de ſi bonnes correſpondances, que la premiére adverſité ne les ruine, ſi ceux qui ſont devenus ſubitement Princes, de la manière que j'ai dit, ne ſont aſſez habiles, pour trouver d'abord les moyens de conſerver ce que la fortune leur a mis entre les mains, & pour faire, dès qu'ils ſont devenus Princes, les fondemens que les autres ont faits avant que de l'être quel étoit César Borgia, afin de ſe former une idée du Héros, & de l'Auteur qui le célebre.

Il n'y a aucun crime que César Borgia n'ait commis; il fit aſſaſſiner ſon frére, ſon rival de gloire & d'amour, preſqu'aux yeux de ſa propre ſœur; il fit maſſacrer les Suiſſes du Pape, par vengeance contre quelques Suiſſes qui avoient offenſé ſa mére; il dépouilla des Cardinaux & des hommes riches pour aſſouvir ſa cupidité; il enleva la Romagne au Duc d'Urbin ſon poſſeſſeur; & fit mettre à mort le cruel Dorco ſon ſous-Tiran; il fit aſſaſſiner, par une affreuſe tra-

l'être. Je veux rapporter deux exemples de mon tems, ſur les deux manières de devenir Prince, par mérite, ou par bonheur.

L'un eſt de François Sforce, qui d'homme privé devint Duc de Milan, par ſa grande habileté, & conſerva ſans peine ce qui lui en avoit tant coûté à acquérir. L'autre eſt de Céſar Borgia, appellé communément le Duc de Valentinois, qui acquit un Etat par la fortune de ſon pére, & le perdit auſſi-tôt que ſon pére fut mort, quoiqu'il eût fait tout ce qu'un homme habile & prudent devoit faire, pour s'enraciner dans un Etat, qu'il tenoit de la fortune d'autrui. Car celui, qui n'a pas jetté

hiſon à Sinigalia, quelques Princes dont il croyoit la vie contraire à ſes intérêts; il fit noyer une Dame Venitienne dont il avoit abuſé; mais que de cruautés ne ſe commirent point par ſes ordres! & qui pourroit compter tout le nombre de ſes crimes? Tel étoit l'homme que Machiavel préfére à tous les grands génies de ſon tems, & aux héros de l'antiquité, & dont il trouve la vie & les actions dignes de ſervir d'exemple à ceux qu'élève la fortune.

Mais je dois combattre Machiavel dans un plus grand détail, afin que ceux qui penſent comme lui,

jetté les fondemens, avant que d'être Prince, y peut suppléer par une grande adresse, après l'être devenu, comme je l'ai dit; mais l'architecte & l'édifice courent toujours grand risque.

Si l'on considére tous les progrès du Valentinois, on verra, qu'il avoit préparé de grands fondemens à sa future puissance: Et je crois, qu'il n'est pas superflu d'en parler, ne trouvant point de meilleur exemple à un Prince nouveau, que le sien; car si les mesures, qu'il avoit prises, ne lui réussirent pas, ce ne fut point par sa faute, mais par une extraordinaire malignité de la Fortune. Son pére rencontra force diffi-

lui, ne trouvent plus de subterfuges, & qu'il ne reste aucun retranchement à leur méchanceté.

Cesar Borgia fonda le dessein de sa grandeur sur la dissention des Princes d'Italie: Pour usurper tous les biens de mes voisins, il faut les affaiblir, & pour les affaiblir, il faut les brouiller: telle est la Logique des scélérats.

Borgia vouloit s'assurer d'un appui: il fallut donc qu'Alexandre VI. accordât dispense de mariage à Loüis XII., pour qu'il lui prêtât son secours. C'est ainsi que tant de politiques se sont joués du monde, & qu'ils ne

difficultés à le faire grand.

1. *Il voyoit, qu'il ne lui pouvoit donner aucun Etat, qui ne fût à l'Egliſe, & que s'il en démembroit quelques villes, le Duc de Milan, & les Vénitiens, qui tenoient déja Faience & Rimini ſous leur protection, ne le ſouffriroient pas.* 2. *Que les armes d'Italie, dont il eût pû ſe ſervir, étoient entre les mains de ceux, qui devoient craindre l'aggrandiſſement du Pape, ſavoir les Urſins & les Colonnes, avec leurs adhérans; & qu'ainſi il ne s'y pouvoit pas fier. Il falloit donc rompre ces obſtacles, & déconcerter les Etats d'Italie, pour en pouvoir ſûre-*

penſoient qu'à leurs intérêts, lorſqu'ils paraiſſoient le plus attachés à celui du Ciel. Si le mariage de Loüis douze étoit de nature à être rompu, le Pape l'auroit dû rompre, ſuppoſé qu'il en eût eu le pouvoir; ſi ce mariage n'étoit pas de nature à être rompu, rien n'auroit dû y déterminer le Chef de l'Egliſe Romaine.

Il faloit que Borgia ſe fît des Créatures. Auſſi corrompit-il la faction des Urbains, par des préſents. Mais ne cherchons point des crimes à Borgia, & paſſons-lui ſes corruptions. Ne fût-ce que parce qu'elles ont du moins quelque fauſſe ref-

sérement usurper une partie. Cela lui fut aisé à cause des Vénitiens, qui pour d'autres raisons invitoient les François à repasser en Italie; ce qu'il facilita lui-même, en cassant le premier mariage du Roi Loüis. Ce Roi étant donc venu en Italie à la priére des Vénitiens, & du consentement d'Alexandre VI., il fut à peine à Milan, que pour sa réputation il entra dans les desseins du Pape, & lui donna du monde pour envahir la Romagne, dont le Valentinois s'empara en effet, malgré les Colonnes.

Mais à la conserver & à passer plus avant, il trouvoit deux obstacles; l'un de la part

ressemblance avec les bienfaits; Borgia vouloit se défaire de quelques Princes de la Maison d'Urbain, de Vitelotzo, d'Oliveto di Fermo &c., & Machiavel dit, qu'il eut la prudence de les faire venir à Sinigalia, où il les fit périr par trahison.

Abuser de la bonne foi des hommes, user de ruses infames, trahir, se parjurer, assassiner, voilà ce que le Docteur de la scélératesse apelle prudence. Mais je demande s'il y a de la prudence aux hommes, de montrer comme on peut manquer de foi, & comme on peut se parjurer? Si vous renversez la bonne foi & le serment,

part des Urſins, de qui il s'étoit ſervi, craignant qu'ils ne lui manquaſſent au beſoin, & que non ſeulement ils ne l'empêchaſſent d'acquerir, mais encore qu'ils ne lui ôtaſſent ce qu'il avoit acquis: l'autre, de la part de la France, de qui il appréhendoit auſſi d'être abandonné. Car quant aux Urſins, il avoit reconnu, qu'après la priſe de Faience, ils s'étoient comportés mollement au ſiége de Bologne. Et comme après s'être emparé du Duché d'Urbin, le Roi le fit déſiſter de l'invaſion de la Toſcane, il jugea ſi bien des intentions de la France, qu'il réſolut de ne plus dépendre de la Fortune, ni des armes d'autrui.

La

quels ſeront les garants que vous aurez de la fidélité des hommes? Donnez-vous des exemples de trahiſon? craignez d'être trahi; en donnez vous d'aſſaſſinat? craignez la main de vos diſciples.

Borgia établit le cruel Dorco Gouverneur de la Romagne, pour réprimer quelques déſordres; Borgia punit avec barbarie en d'autres de moindres vices que les ſiens: le plus violent des uſurpateurs, le plus faux des parjures, le plus cruel des aſſaſſins & des empoiſonneurs, condamne aux plus affreux ſupplices quelques filoux, quelques eſprits remuants qui copioient

La première chose qu'il fit, fut d'affoiblir les Urſins & les Colonnes, en attirant à ſon ſervice ceux de leurs adhérans, qui étoient gentilshommes, auxquels il donna de gros apointemens, des emplois, & des Gouvernemens ſelon leur qualité. De ſorte qu'en peu de mois ils tournérent vers lui toute l'affection qu'ils portoient au parti contraire. Après cela, ayant diſperſé les Colonnes, il attendit l'occaſion de perdre les Urſins, laquelle lui vint tout à point, & fut par lui heureuſement ménagée. C'eſt que les Urſins s'étant apperçus trop tard, que la grandeur du Duc, & du Pontificat, faiſoit leur ruine, oient le caractère de leur nouveau maître en mignature & ſelon leur petite capacité. Ce Roi de Pologne dont la mort vient de cauſer tant de troubles en Europe, agiſſoit bien plus conſéquemment, & plus noblement envers ſes Sujets Saxons.

Les loix de Saxe condamnoient tout Adultère à avoir la tête tranchée: je n'aprofondis point l'origine de cette Loi barbare, qui parait plus convenable à la jalouſie Italienne, qu'à la patience Allemande.

Un malheureux tranſgreſſeur de cette Loi eſt condamné; Auguſte devoit ſigner l'arrêt de mort: mais Auguſte étoit ſenſible

ne, ils tinrent une Diéte à la Magione *dans le territoire de Pérouſe.*

Cette Diéte produiſit la révolte d'Urbin, & les troubles de la Romagne, & expoſa le Duc à mille dangers; d'où il ſortit heureuſement avec l'aide des François. Mais après qu'il eut rétabli ſes affaires, bien loin de ſe fier, ni à eux, ni aux autres étrangers, à la diſcrétion de qui il ne vouloit plus être, il mit tout ſon eſprit à les tromper; ce qui lui réüſſit ſi bien auprès des Urſins, qu'ils ſe réconcilièrent avec lui, par l'entremiſe du Seigneur Paul, qu'il gagna à force de préſens: & ils furent ſi fous que de ſe mettre entre ſes mains à l'amour & à l'humanité, il donna ſa grace au criminel, & il abrogea une Loi qui le condamnoit tacitement lui-même.

La conduite de ce Roi étoit d'un homme ſenſible & humain; Céſar Borgia ne puniſſoit qu'en tiran feroce. Borgia fait mettre enſuite en piéces le cruel Dorco, qui avoit ſi parfaitement rempli ſes intentions, afin de ſe rendre agréable au peuple en puniſſant l'organe de ſa barbarie. Le poids de ſa tirannie ne s'appeſantit jamais davantage que lorſque le Tiran veut revêtir les dehors de l'innocence, & que l'oppreſſion ſe fait à l'ombre des Loix.

Bor-

à Sinigaille. Ayant donc exterminé ces chefs, & fait leurs adhérans ſes amis, ſa puiſſance avoit des fondemens d'autant meilleurs, qu'il tenoit toute la Romagne & le Duché d'Urbin, & que ces peuples ſe trouvoient bien de lui. Or comme il mérite d'être imité en ce point, j'en veux dire quelque choſe.

Quand il eut pris la Romagne, conſidérant qu'elle avoit eu des Seigneurs avares, qui avoient plûtôt dépouillé que policé leurs ſujets, & que le vol, les factions, les meurtres régnoient dans la Province, il jugea, que pour la pacifier, & la rendre obéiſſante au Bras-Royal, il y faloit établir un bon Gouvernement. Il choiſit pour cela

Borgia pouſſant la prévoyance juſqu'au-delà de la mort du Pape ſon Pére, commençoit par exterminer tous ceux qu'il avoit dépouillé de leurs biens, afin que le nouveau Pape ne s'en pût ſervir contre lui. Voyez la caſcade du crime ; pour fournir aux dépenſes, il faut avoir des biens ; pour en avoir, il faut en dépouiller les poſſeſſeurs ; & pour en joüir avec ſûreté, il faut les exterminer : raiſonnement des voleurs de grand chemin.

Borgia pour empoiſonner quelques Cardinaux, les prie à ſouper chez ſon Pére : le Pape & lui prennent par mégarde d'un breuvage empoi-

cela un Remiro d'Orco *homme cruel, & actif, à qui il donna tout pouvoir. En peu de tems, ce Gouverneur remit tout en bon état, & s'acquit une très-grande réputation. Mais depuis, le Duc craignant qu'une autorité ſi exceſſive ne devint odieuſe,* [1] *il érigea, au milieu de la Province, une Chambre Civile, où chaque ville avoit ſon Avocat; & comme il voyoit, que les rigueurs du paſſé lui avoient attiré de la haine, il s'aviſa, un matin, de faire pourfendre* Remiro, *& de faire expoſer ſur la Place de Ceſene les piéces de ſon corps, plantées ſur un pieu,*

1 *Nec unquam ſatis fida potentia, ubi nimia eſt*, dit Tacite, Hiſt. 2.

ſonné; Alexandre ſix en meurt; Borgia en réchape, pour traîner une vie malheureuſe, digne ſalaire d'empoiſonneurs & d'aſſaſſins.

Voilà la prudence, l'habileté & les vertus que Machiavel ne ſçauroit ſe laſſer de loüer: le fameux Evêque de Meaux, le célebre Evêque de Nimes, l'éloquent Panégyriſte de Trajan n'en euſſent dit pas plus pour leur héros, que Machiavel pour Céſar Borgia. Si l'éloge qu'il en fait n'étoit qu'une Ode, ou une figure de Rhétorique, on pourroit loüer ſa ſubtilité en déteſtant ſon choix; mais c'eſt tout le contraire: c'eſt un traité de politique qui doit paſſer à la poſ-

pieu, avec un couteau enſanglanté à côté pour montrer au peuple, que les cruautés commiſes ne venoient point de lui, mais du naturel violent de ſon Miniſtre; 2 ce qui en effet ſurprit & contenta tout enſemble les eſprits.

Mais retournons à notre ſujet. Le Duc ſe voyant très-puiſſant, & preſque à couvert de tous les dangers préſens, pour s'être armé à ſa mode, & s'être défait de la plûpart de ceux qui lui pouvoient nuire de près, n'avoit plus à craindre que du côté de la France, ſachant bien que ce Roi, qui s'étoit apperçu trop tard de ſa faute, ne ſouffriroit pas qu'il s'aggrandit davantage. C'eſt pourquoi il commença de chercher de nouveaux amis, & de biaiſer avec les François, lorſqu'ils entrérent dans le Royaume de Naples, pour chaſſer les

poſterité, c'eſt un ouvrage très ſérieux, dans lequel Machiavel eſt ſi impudent que d'accorder des louanges au monſtre le plus abominable que l'enfer ait vomi ſur la terre; c'eſt s'expoſer de ſang froid à la haine du genre humain.

2 C'eſt l'ordinaire des Princes, de ſacrifier tôt ou tard les inſtrumens de leur cruauté. *Scelerum miniſtros*, dit Tacite de Tibére, *ut perverti ab aliis nolebat, ita plerumque ſatiatus, veteres & pragraves adflixit.* Ann. 4. *Levi poſt admiſſum ſcelus gratia, dein graviore odio.* Ann. 14.

les Eſpagnols qui aſſiégeoient Gajéte. Et la réſolution qu'il avoit priſe de s'aſſurer d'eux, lui eût bientôt réuſſi, ſi ſon pére eût vécu encore quelque tems.

Telle fut ſa conduite à l'égard des affaires préſentes. Mais quant à celles de l'avenir, comme il avoit à craindre, qu'un nouveau Pape ne voulût lui ôter ce qu'Alexandre lui avoit donné, il tâcha d'y obvier par quatre moyens; I. en exterminant toute la race des Seigneurs qu'il avoit dépouillés, 3 pour ôter au Pape toute occaſion de les rétablir; II. en ſe conciliant tous les Gentilshommes Romains, pour pouvoir tenir le Pape en bride par leur moyen; III. en ſe faiſant le plus de créatures qu'il pouvoit, dans le Sacré College; IV. en ſe rendant ſi grand Seigneur avant que le Pape mourût, qu'il pût de lui-même réſiſter à un premier aſſaut.

De ces quatre choſes il en avoit exécuté trois avant la mort d'Alexandre, & la quatriéme étoit preſque faite. Car des Seigneurs dépouillés,

3 Mucien, Premier-Miniſtre de Veſpaſien, fit mourir le fils de Vitellius, pour étouffer, diſoit-il, toutes les ſemences de guerre. *Mucianus Vitellii filium interfici jubet, manſuram diſcordiam obtendens, ni ſemina belli reſtinxiſſet.* Hiſt. 4. Il y a du danger à laiſſer la vie à ceux que l'on a dépouillés. *Periculum ex miſericordia .... Ubi Veſpaſianus Imperium invaſerit, non ipſi, non amicis ejus, non exercitibus ſecuritatem, niſi exſtincto æmulatu reddituram.* Hiſt. 3.

lés, il lui en échapa très peu; toute la Nobleſſe Romaine étoit dans ſes intérêts, & la plûpart des Cardinaux dans ſa dépendance. Quant à l'accrioſſement de ſon Etat, il penſoit à ſe rendre maître de la Toſcane, où il poſſédoit déja Pérouſe & Piombin, outre Piſe, qui s'étoit miſe ſous ſa protection, & qu'il ne tenoit plus qu'à lui d'envahir, comme n'ayant plus à ménager les François, chaſſés du Royaume de Naples par les Eſpagnols; & d'ailleurs les autres ayant beſoin de ſon amitié. Après quoi Luques & Sienne faiſoient joug, ſoit en haine des Florentins, ou par crainte; & les Florentins n'y pouvoient remédier. Et ſi cela eût réüſſi, comme il fût arrivé ſans doute l'année même qu'Alexandre mourut, il devenoit ſi puiſſant & ſi accrédité, qu'il eût pû ſe ſoutenir lui-même, ſans dépendre nullement d'autrui. Mais cinq ans après qu'il avoit commencé de tirer l'épée, Alexandre le laiſſa malade à mourir, environné des armées de deux grands Rois ennemis, & n'ayant point d'autre Etat effectif, que la Romagne, & tout le reſte en l'air. Or il étoit ſi brave, & ſi habile à connoître, quand il faloit gagner, ou ruiner les hommes; & les fondemens, qu'il avoit jettés en ſi peu de tems, étoient ſi bons, que, s'il eût été en ſanté, ou qu'il n'eût

pas

pas eu deux puiſſantes armées à dos, il eût ſurmonté toûtes les difficultés.

Ce qui montre que les fondemens étoient bons, c'eſt que la Romagne l'attendit plus d'un mois; & bien que les Baglioni, *les* Vitelli, *& les* Urſins *fuſſent venus à Rome, ils n'y purent rien faire contre lui, tout moribond qu'il étoit. Et s'il ne put pas faire élire Pape celui qu'il vouloit, du moins il fit exclure ceux qu'il ne vouloit pas. Mais tout lui étoit aiſé, s'il n'eût pas été malade, quand Alexandre mourut. Dans le tems que Jules II. fut élu, il me dit*, qu'il avoit penſé à tout ce qui pouvoit arriver après la mort d'Alexandre, & mis reméde à tout; mais qu'il n'avoit pas deviné, qu'il dût être en danger de mort aux tems même que mouroit ſon pére. *Tout cela bien conſidéré, je ne ſai que reprendre dans la conduite du Duc; au contraire, il me ſemble le devoir propoſer à imiter à tous ceux qui monteront au trône par la fortune, & par les armes d'autrui, d'autant qu'ayant un grand courage & de grands deſſeins, il ne pouvoit pas gouverner autrement. Car ſes projets n'ont échoüé que par ſa maladie, & par la brieveté du Pontificat d'Alexandre. C'eſt pourquoi le Prince nouveau qui veut s'aſſurer de ſes ennemis, doit ſe faire des amis, vaincre par la force ou par la ruſe, être aimé & craint*

des

des peuples, reſpecté & obéï des ſoldats; ſe défaire de ceux qui peuvent ou qui doivent lui nuire; introduire de nouveaux uſages; être grave & ſevére, magnanime & libéral; détruire une milice infidéle, & en faire une à ſa mode; entretenir l'amitié & l'eſtime des Princes, afin qu'ils lui faſſent du bien, ou du moins qu'ils craignent de lui faire du mal; celui-là, dis-je, ne ſauroit trouver des exemples plus récens, que les actions du Valentinois.

Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'eſt le mauvais choix qu'il fit en la perſonne de Jules II; car s'il ne pouvoit pas faire un Pape à ſa mode, il étoit maître de l'excluſion de tous ceux qu'il ne vouloit point. Or il ne devoit jamais conſentir à l'exaltation des Cardinaux qu'il avoit offenſés, ou qui, devenant Papes, avoient lieu de le craindre; car les hommes nous offenſent, ou par crainte 4, *ou par haine.*

Il avoit offenſé les Cardinaux Saint-Pierre-aux-

4 Néron dépoſa quatre Tribuns, ſeulement parce qu'il les craignoit. *Exuti tribunatu, quaſi Principem non quidem odiſſent, ſed tamen extimorentur.* Ann. 15. Il fit mourir Oſtorius, parce qu'il avoit peur de ſa force de corps, & de ſa réputation. *Cauſa feſtinandi (eadem) ex eo oriebatur, quod Oſtorius ingenti corporis robore, armorumque ſcientia, metum Neroni fecerat, ne invaderet pavidum ſemper.* Ann. 16. Car, *ſatis clarus eſt apud timentem, quiſquis timetur.* Hiſt. 2.

aux-liens 5, *Colonne* a, *Saint-George* b, *& Aſcagne* c. *Tous les autres, excepté le Cardinal de Roüen, & les ſujets Eſpagnols, qui étoient liés d'intérêt ou de parenté avec lui, venant à être Papes, le devoient appréhender. Ainſi, la prudence vouloit, qu'il eſſayât premiérement de faire élire un Eſpagnol, & ne le pouvant pas, qu'il acceptât le Cardinal de Roüen, & non Saint-Pierre-aux-liens, qui fut cauſe de ſa ruine. Tant ſe trompent ceux, qui croyent, que les bienfaits nouveaux font oublier aux Grands les anciennes offenſes* 6.

5 *Alexandro Pontifice, qui cum veteres & privatas ſimultates habebat, perpetuis decem annis urbe abfuit.* Onuphr. in Vita Julii II.

a Jean Colonne.

b Rafaël Riari, Camerlingue.

c Aſcagne Sforce, fils de Galéas, Duc de Milan.

6 *Quarum apud prapotentes in longum memoria eſt.* Tac. Ann. 5. Joint que les bienfaits ne pénétrent jamais ſi avant que les injures, parce que la reconnoiſſance ſe fait à nos dépens, & la vengeance aux dépens de ceux que nous haiſſons. *Tanto proclivius eſt injuria, quam beneficio vicem exſolvere, quia gratia oneri, ultio in quæſtu habetur.* Hiſt. 4.

CHA-

CHAPITRE HUITIEME.

DE CEUX QUI SONT DEVENUS PRINCES PAR DES CRIMES.

COmme un Particulier peut encore devenir Prince en deux manières, ſans que cela ſe puiſſe attribuer entiérement à la fortune, ni à la valeur, il me ſemble à propos d'en traiter. L'une eſt, quand on monte au Trône par quelque ſcélérateſſe ; l'autre, quand un citoyen particulier devient Prince de ſa patrie par la faveur de ſes concitoyens.

Quant à la premiére, ſans entrer au-

JE ne me ſers que des propres paroles de Machiavel, pour le confondre. Que pourrais-je dire de lui de plus atroce, ſinon qu'il donne ici des regles pour ceux que leurs crimes élévent à la grandeur ſuprême? C'eſt le titre de ce Chapitre.

Si Machiavel enſeignoit le crime, s'il dogmatiſoit la perfidie dans une univerſité de traîtres, il ne ſeroit pas étonnant qu'il traitât des matiè-

autrement dans le mérite de la Cauſe, j'alleguerai deux exemples, l'un ancien, & l'autre moderne, qui, à mon avis, ſuffiront à ceux qui auroient beſoin de les imiter. Agatocle, Sicilien, de fils d'un miſérable potier de terre devint Roi de Syracuſe. Il fut ſcélérat dans tous les divers états de ſa fortune, mais toujours homme de cœur & d'eſprit. Etant parvenu par les degrés de la milice à la dignité de Préteur de Syracuſe, il forma le deſſein de s'en rendre Prince, & de tenir indépendamment d'autrui ce qu'on lui avoit accordé de plein gré.

Après en avoir conferé

res de cette nature, mais il parle à tous les hommes; car un auteur qui ſe fait imprimer, ſe communique à l'univers: il s'addreſſe principalement à ceux d'entre les hommes qui doivent être les plus vertueux, puiſqu'ils ſont deſtinés à gouverner les autres. Qu'y-a-t-il de plus infame, de plus inſolent, que de leur enſeigner la trahiſon, la perfidie & le meurtre? Il ſeroit plûtôt à ſouhaiter pour le bien des hommes, que des exemples pareils à ceux d'Agatocles, & d'Oliveto di Fermo, que Machiavel ſe fait un plaiſir de citer, fuſſent à jamais ignorés.

La

feré avec Hamilcar, qui commandoit l'armée des Cartaginois en Sicile, un matin il aſſembla le peuple & le Sénat de Syracuſe, comme pour délibérer des affaires publiques, & donnant un ſignal à ſes ſoldats, il fit tuer tous les Sénateurs, & puis s'empara ſans peine de la Principauté de la ville. Quoique les Cartaginois l'euſſent défait deux fois, & puis l'euſſent aſſiégé, non ſeulement il put defendre ſa ville, mais y ayant laiſſé une partie de ſes gens pour la garder, il aſſaillit l'Afrique avec l'autre, & en peu de tems fit lever le ſiége de Syracuſe, & mit les Cartaginois ſi bas, qu'ils furent contraints de

La vie d'un Agatocles ou celle d'un Oliveto di Fermo, ſont capables de développer en un homme que ſon inſtinct porte à la ſcélérateſſe, ce germe dangereux qu'il renferme en ſoi ſans le bien connaître. Combien de jeunes gens qui ſe ſont gâté l'eſprit par la lecture des Romans, qui ne voyoient & ne penſoient plus que comme Gandalin ou Medor? Il y a quelque choſe d'épidémique dans la façon de penſer, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, qui ſe communique d'un eſprit à l'autre. Cet homme extraordinaire, ce Roi avanturier, digne de l'ancien-

de s'accorder avec lui, en lui laiſſant la Sicile.

Quiconque conſidérera tout cela, n'y verra rien, ou du moins peu de choſe, qui ſe puiſſe attribuer à la fortune, puis qu'il parvint à la Principauté, non par la faveur d'autrui, mais par ſa valeur militaire, & qu'il ſe maintint depuis par des conſeils également généreux & périlleux. Véritablement, on ne peut pas dire, que ce ſoit vertu de tuer ſes citoyens, de trahir ſes amis, d'être ſans foi, ſans religion, ſans humanité; moyens qui peuvent bien faire acquérir un Empire, mais non une vraie gloire.

Mais ne Chevalerie, ce héros vagabond, dont toutes les vertus pouſſées à un certain excès, dégénérent en vices, Charles douze en un mot, portoit depuis ſa plus tendre enfance la Vie d'Alexandre le Grand ſur ſoi; & bien des perſonnes qui ont connu particuliérement cet Alexandre du Nord, aſſurent que c'étoit Quinte-Curce qui ravagea la Pologne, que Stanislas devint Roi d'après Abdalonyme, & que la bataille d'Arbelles occaſionna la défaite de Pultava.

Me ſeroit-il permis de deſcendre d'un auſſi grand exemple à de moindres?

Il

Mais ſi je conſidére l'intrépidité d'Agatocle dans les dangers, & ſa conſtance invincible dans les adverſités, je ne vois pas qu'il doive être eſtimé inférieur à pas un des plus grands Capitaines, quoique d'ailleurs il ne mérite pas de tenir rang parmi les grands hommes, vû ſes cruautés horribles, & mille autres crimes. On ne peut donc pas attribuer à la Fortune, ni à la Vertu, des choſes qu'il a faites ſans l'une & ſans l'autre.

De nôtre tems, Oliverotto da Fermo *étant demeuré orphelin dès ſon enfance*, *Jean* Fogliani,

Il me ſemble que lorsqu'il s'agit de l'hiſtoire de l'eſprit humain, que la difference des Conditions & des Etats diſparaiſſant, les Rois ne ſont que des hommes, & tous les hommes ſont égaux, il ne s'agit que des impreſſions ou des modifications en général, qu'ont produit de certaines cauſes extérieures ſur l'eſprit humain.

Toute l'Angleterre ſait ce qui arriva à Londres il y a quelques années; on y repréſenta une aſſez médiocre Comédie ſous le titre des voleurs & des tours de gueux; le ſujet de cette piéce étoit l'imitation de quel-

ni, * *ſon oncle maternel, l'éleva, puis le donna tout jeune à Paul* Vitelli, *pour apprendre le metier de la Guerre. Paul étant mort depuis, il ſervit ſous* Vitellozzo †, *ſon frére; & comme il étoit ſpirituel, adroit, & alerte, il ne mit guéres à devenir un des premiers hommes de guerre. Mais d'autant qu'il lui ſembloit lâche de reſter comme les autres, il réſolut, avec l'appui des* Vitelli, *de ſe ſaiſir de* Fermo, *par le moyen de quelques citoyens, qui aimoient mieux voir leur pa-*

* *Guichardin l'appelle Frangiani.*

† (Ou) vigoureux de corps & d'eſprit.

ques tours de ſouplesſe & de filouteries de voleurs. Il ſe trouva que beaucoup de perſonnes s'apperçurent au ſortir de ces repréſentations, de la perte de leurs bagues, de leurs tabatiéres & de leurs montres; & l'Auteur ſe fit ſi promptement des diſciples, qu'ils pratiquoient ſes leçons dans le Parterre même. Ceci prouve aſſez, ce me ſemble, combien il eſt pernicieux de citer de mauvais exemples.

La premiére réflexion de Machiavel ſur Agatocles & ſur Fermo, roule ſur les raiſons qui les ſoutinrent dans leurs petits Etats malgré leurs

patrie en ſervitude, qu'en liberté.

Il écrivit donc à ſon oncle, qu'après avoir été pluſieurs années hors de la maiſon, il deſiroit de revoir ſa patrie, & de reconnoître un peu ſon patrimoine, ne s'étant encore mêlé d'autre choſe, que d'acquérir de la réputation; & que pour montrer à ſes compatriotes, qu'il n'avoit pas perdu ſon tems, il vouloit entrer avec pompe, accompagné de cent de ſes amis, ou ſerviteurs à cheval. Qu'à cet effet, il le prioit de diſpoſer les habitans à le recevoir honorablement; honneur, qui rejailliroit ſur lui-même, qui avoit pris ſoin de ſon éducation.

L'on-

leurs cruautés. L'Auteur l'attribue à ce qu'ils avoient commis ces cruautés à propos: or être prudemment barbare, & exercer la tirannie conſéquemment, ſignifie, ſelon ce Politique, exécuter tout d'un coup & à la fois toutes les violences & tous les crimes que l'on juge utiles à ſes intérêts.

Faites aſſaſſiner ceux qui vous ſont ſuſpects & dont vous vous méfiez, & ceux qui ſe déclarent vos ennemis; mais ne faites point traîner votre vengeance. Machiavel approuve des actions ſemblables aux Vêpres Siciliennes, à l'affreux Maſſacre de la St. Barthele-

L'oncle fit tout ce que l'autre deſiroit. Oliverotto *fut reçu en cérémonie dans la Ville, où il fut quelques jours à concerter ce qui étoit néceſſaire pour la réüſſite de ſon méchant deſſein. Il fit un feſtin ſolemnel, où il invita* Fogliani, *& tous les premiers de la Ville; & puis à la fin du repas, & des réjoüiſſances ordinaires en ces rencontres, il ouvrit à deſſein un entretien ſérieux de la grandeur du Pape Alexandre, & des exploits de ſon fils.*

Quand il vit ſon oncle, & les autres conviés, entrer en raiſonnement, il ſe leva en ſurſaut, diſant, qu'il faloit un lieu plus

mi, où des cruautés ſe commirent qui font fremir l'humanité. Ce monſtre ne compte pour rien l'horreur de ces crimes, pourvû qu'on les commette d'une maniére qui en impoſe aux peuples, qui effraye au moment où ils ſont récents; & il en donne pour raiſon, que les idées s'en évanoüiſſent plus facilement dans le public, que celles des cruautés ſucceſſives & continuës des Princes: comme s'il n'étoit pas également mauvais, de faire périr mille perſonnes en un jour, ou de les faire aſſaſſiner par intervalles.

Ce n'eſt pas tout, que

plus ſecret, pour parler de telles affaires, & entra, avec eux, dans une chambre, où étoient cachés des ſoldats, qui les égorgèrent tous dès qu'ils furent aſſis. Après quoi Oliverotto *monta à cheval, & alla aſſiéger le palais du Magiſtrat, qui fut enfin contraint de le reconnoître pour Prince : dignité, où il ſçut ſi bien ſe maintenir, ſoit en ôtant la vie à tous ceux qui étant mécontens, lui pouvoient nuire, ſoit en faiſant de nouvelles loix civiles & militaires ; qu'il étoit non ſeulement en ſûreté dans ſa ville, mais même redoutable à tous ſes voiſins ;* &

que de confondre l'affreuſe morale de Machiavel, il faut encore le convaincre de fauſſeté & de mauvaiſe foi.

Il eſt premiérement faux, comme le rapporte Machiavel, qu'Agatocles ait joui en paix du fruit de ſes crimes ; il a été preſque toujours en guerre contre les Carthaginois ; il fut même obligé d'abandonner ſon armée en Afrique, qui maſſacra ſes enfans après ſon départ ; & il mourut lui-même d'un breuvage empoiſonné que ſon petit-fils lui fit prendre. Oliverotto di Fermo périt par la perfidie de Borgia, di-

& qu'il eût été auſſi difficile de le détrôner qu'Agatocle, ſi au bout d'un an il ne ſe fût pas laiſſé tromper par le Valentinois, qui le prit avec les Urſins à Sinigaille, où il fut étranglé avec Vitellozzo, *ſon Maître de guerre & de ſcélérateſſe.*

On pourroit s'étonner, comment Agatocle, & d'autres de même trempe, après mille trahiſons & cruautés, ont vécu ſi longtems dans leur patrie, ſans voir jamais aucune conſpiration contre eux, & ont pu ſe défendre des ennemis du dehors; attendu que pluſieurs autres, à cauſe de leur cruauté, n'ont pû gne ſalaire de ſes crimes; & comme ce fut une année après ſon uſurpation, ſa chûte parait ſi accelérée, qu'elle ſemble avoir prévenu par ſa punition, ce que lui préparoit la haine publique.

L'exemple d'Oliveto di Fermo ne devoit donc point être cité par l'auteur, puiſqu'il ne prouve rien. Machiavel voudroit que le crime fût heureux, & il ſe flatte par-là d'avoir quelque bonne raiſon de l'accréditer, ou du moins un argument paſſable à produire.

Mais ſuppoſons que le crime puiſſe ſe commettre avec ſécurité, & qu'un tiran puiſ-

pû conſerver leur Etat, même en tems de paix, bien loin de tenir bon en tems de guerre.

Je crois que cela vient du bon ou mauvais uſage, que l'on fait de la cruauté. On la peut appeller bien employée, s'il eſt jamais permis de dire qu'un mal eſt un bien, quand elle ne ſe fait qu'une fois, & encore par neceſſité de ſe mettre en ſûreté, & qu'elle tourne enfin au bien des ſujets. Elle eſt mal exercée, quand on l'augmente dans la ſuite du tems, au lieu de la faire entiérement ceſſer.

Ceux qui feront le premier uſage, peuvent avec l'aide de Dieu, & des hommes, puiſſe exercer impunément la ſcélérateſſe; quand même il ne craindroit point une mort tragique, il ſera également malheureux de ſe voir l'opprobre du genre humain; il ne pourra point étouffer ce témoignage intérieur de ſa conſcience qui dépoſe contre lui; il ne pourra point impoſer ſilence à cette voix puiſſante qui ſe fait entendre ſur les trônes des Rois; il ne pourra point éviter cette funeſte mélancolie qui frapera ſon imagination, qui ſera ſon bourreau en ce monde.

Qu'on liſe la Vie d'un Denis, d'un Tibére, d'un Néron, d'un

mes, trouver quelque reméde à leurs affaires, comme fit Agatocle. Pour les autres, il eſt impoſſible qu'ils ſe maintiennent. D'où je conclus, que l'Uſurpateur d'un Etat doit faire toutes ſes cruautés à la fois, pour n'avoir pas à les recommencer tous les jours, & pouvoir raſſurer & gagner les eſprits par des bienfaits. 1 Le Prince qui fait autrement, par timidité ou par mauvais conſeil, eſt forcé de tenir toujours le couteau en main,

d'un Loüis onze, d'un tyran Baſilewits &c.; l'on verra que ces monſtres, également inſenſés & furieux, finirent de la maniére du monde la plus malheureuſe. L'homme cruel eſt d'un temperament miſantrope & atrabilaire; ſi dès ſon jeune âge il ne combat pas cette malheureuſe diſpoſition de ſon corps, il ne ſauroit manquer de devenir auſſi furieux qu'inſenſé. Quand même donc il n'y auroit point de Juſtice ſur la terre, & point de Divinité au Ciel, il faudroit d'autant plus que les hommes fuſſent vertueux, puiſque la vertu les unit, & leur

1 Comme fit Auguſte, qui *poſito triumviri nomine, militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit.* Ann. 1. & *qua triumviratu geſſerat, abolevit.* Ann. 3.

main, & ne ſauroit jamais ſe fier à ſes ſujets, d'autant que les offenſes continuelles, qu'il leur fait, les empêchent de ſe fier à lui.

leur eſt abſolument néceſſaire pour leur conſervation, & que le crime ne peut que les rendre infortunés & les détruire.

Ainſi le mal ſe doit faire tout à la fois, afin que ceux à qui on le fait, n'ayent pas le tems de le ſavourer; au contraire, les bienfaits ſe doivent faire peu à peu, afin qu'on les ſavoure mieux. Enfin le Prince doit vivre de telle ſorte avec ſes ſujets, que nul accident, bon ou mauvais, ne le puiſſe faire varier. Car quand la néceſſité te preſſe, tu n'es plus à tems de te venger; & le bien que tu fais, ne te ſert de rien, parce que l'on ne t'en ſait point de gré, perſuadé que l'on eſt, que tu y es forcé [2].

CHA-

2 C'eſt pour cela qu'Oton diſoit à ſon neveu, que Vitellius ne ſeroit pas aſſez méchant, pour ôter la vie, ni les biens au neveu d'un Empereur, qui lui avoit conſervé toute ſa famille, & qui lui quittoit l'Empire, quoiqu'il le pût garder long-tems, & que toute ſon Armée brûlât d'envie de donner bataille à celle de Vitellius. *An Vitellium tam immitis animi fore, ut pro incolumi tota domo, ne hanc quidem ſibi gratiam redderet? Non enim ultima deſperatione, ſed poſcente prælium exercitu remiſiſſe Reip. noviſſimum caſum.* Après avoir dit

CHAPITRE NEUVIEME.

DE LA PRINCIPAUTE' CIVILE.

MAis lors qu'un citoyen devient Prince de ſa patrie, non par un crime ni par aucune violence, mais par la faveur de ſes concitoyens, ce qui ſe peut appeller Principauté Civile : pour y parvenir, il ne lui faut ni un mérite, ni un bonheur extraordinaire, mais ſeulement une fineſſe heureuſe. Or il y parvient ou par la bienveillance du peuple, ou par la faveur des Grands ; car toutes les villes ſont partagées en ces

IL n'y a point de ſentiment plus inſéparable de nôtre être, que celui de la liberté ; depuis l'homme le plus policé juſqu'au plus barbare, tous en ſont pénétrés également ; car comme nous naiſſons ſans chaînes, nous prétendons vivre ſans contrainte. C'eſt cet eſprit d'indépendance & de fierté, qui a produit tant de grands hommes dans le monde, & qui a donné lieu aux Gouver-

dit aux ſoldats, *quanto plus ſpei oſtenditis, ſi vivere placeret, tanto pulchrior mors erit* : plus vous montrez de zéle à me ſervir, & à mourir tous pour moi, plus il m'eſt glorieux de mourir, pour ne pas expoſer tant de braves gens à de nouveaux dangers. Tacite Hiſt. I.

ces deux factions, qui naiſſent de ce que le peuple craint d'être opprimé par les Grands, & que ceux-ci le veulent opprimer : [1] *Contrarieté, qui fait toujours éclorre, ou la Principauté, ou la Liberté, ou la licence.*

[2] *La Principauté eſt introduite par le peu-*

vernemens Républicains, leſquels établiſſent une eſpèce d'égalité entre les hommes, & les raprochent d'un état naturel.

Machiavel donne en ce chapitre de bonnes maximes de Politique, à ceux qui s'élévent à la puiſſance ſuprême par le conſentement des Chefs d'une République; voilà preſque le ſeul cas où il permette d'être honnête homme; mais malheureuſement ce cas n'arrive preſque jamais. L'eſprit républicain, jaloux à l'excès de ſa liberté, prend ombrage de tout ce qui peut lui donner des entraves, & ſe revolte contre la ſeule idée d'un maître.

On

1 Car l'avarice & l'inſolence, ſont les vices ordinaires des Grands. *Avaritiam & arrogantiam præcipua validiorum vitia.* Tac. Hiſt. 1. *Naturalem nobilitatis ſuperbiam.* Paterc. hiſt. 2.

2 *Poſtquam exuit æqualitas, & pro modeſtia ac pudore ambitio & vis incedebat, provenere dominationes.* Voilà la Principauté. *Poſtquam Regum pertæſum, leges maluerunt.* Ann. 3. Voilà la Liberté. *Tribunis reddita licentia, quoquò vellent populum agitandi.... Exin continua per viginti annos diſcordia, non mos, non jus, deterrima quæque impunè.* Voilà la licence, qui entraine toujours après

peuple, ou par les Grands, ſelon que l'un ou l'autre parti en trouve l'occaſion; car lorſque les Grands ſe voyent hors d'état de réſiſter au peuple, ils commencent à jetter les yeux ſur un d'entre eux, & le font Prince, pour pouvoir mieux exercer leurs animoſités ſous ſon nom.

3 *De même, quand le peuple voit, qu'il ne ſauroit reſiſter aux Grands,*

On connait dans l'Europe des peuples qui ont ſecoüé le joug de leurs Tirans, pour joüir de l'indépendance; mais on n'en connait point, qui de libres qu'ils étoient, ſe ſoient aſſujettis à un eſclavage volontaire.

Pluſieurs Républiques ſont retombées par la ſuite des tems ſous le deſpotiſme; il parait même que ce ſoit un malheur inévitable, qui les attend toutes.

Car comment une République réſiſteroit-elle éternellement à toutes les cauſes qui minent ſa liberté? Comment pourroit-elle contenir toujours l'ambition des Grands qu'elle

après ſoi la confuſion. *Inter Patres plebemque certamina exarſere, modò turbulenti Tribuni, modò Conſules prævalidi.* Hiſt. 2.

3 Comme firent ceux d'Héraclée, qui pour ſe venger du peuple, qui étoit le plus fort, rappellérent Cléarque de ſon exil, & le firent leur Prince, malgré le peuple. Machiavel au chap. 16. du livre 1. de ſes Diſcours.

Grands, il céde ſon autorité à un ſeul, & le fait Prince, pour en être défendu.

Celui qui monte à la Principauté par la faveur des Grands, a plus de peine à ſe maintenir, que celui qui eſt fait Prince par le peuple, d'autant qu'il a à ſes côtés beaucoup de gens, qui croyent être autant que lui, & à qui par conſéquent il ne ſauroit commander à ſa mode; 4 *au lieu que celui que le peuple éléve à la Prin-*

le nourrit dans ſon ſein? Comment pourroit-elle à la longue veiller ſur les ſéductions & les ſourdes pratiques de ſes voiſins, & ſur la corruption de ſes membres, tant que l'intérêt ſera tout-puiſſant chez les hommes? Comment peut-elle eſpérer de ſortir toujours heureuſement des guerres qu'elle aura à ſoutenir? Comment pourra-t-elle prévenir ces conjonctures fâcheuſes pour ſa liberté, ces moments critiques & déciſifs, & ces hazards qui favoriſent les corrompus & les audacieux? Si les troupes ſont commandées par des Chefs lâches & timi-

4 Ce qui força Cléarque de les exterminer tous, pour ſe délivrer de leur inſolence, & contenter en partie le peuple d'Héraclée, en le vengeant de ceux qui lui avoient ôté ſa liberté. *Machiavel au même endroit*, où il conclut, que de quelque manière qu'on ſoit

Principauté, commande ſeul, & ne trouve perſonne, qui ne ſoit prêt de lui obéir, ς ou du moins très-peu de gens.

De plus on ne peut pas honnêtement, ni ſans faire tort à autrui, contenter les Grands, mais bien le

ſoit devenu Prince, tôt ou tard il faut toujours gagner l'affection du peuple, ſans laquelle on ne ſauroit être en ſureté : Joint que plus le Prince eſt cruel envers la multitude, & plus il devient foible.

ς Coſme de Medicis l'emportoit ſur le parti des Nobles de Florence, parce que, (dit Nardi, au livre 1. de ſon Hiſtoire) ces Nobles étant tous égaux, ils ne s'accordoient pas ſi bien enſemble, que les partiſans de Coſme, qui, ébloüis de la ſplendeur, & de la réputation de ſa Maiſon, ne tenoient point à déshonneur de dépendre de lui, ni de lui obéir.

des, elle deviendra la proye de ſes ennemis; & ſi elles ont à leur tête des hommes vaillans & hardis, ils ſeront dangereux dans la paix, après avoir ſervi dans la guerre.

Les Républiques ſe ſont preſque toutes élevées de l'abîme de la Tirannie au comble de la Liberté, & elles ſont preſque toutes retombées de cette liberté dans l'eſclavage. Ces mêmes Athéniens, qui du tems de Demoſthéne outrageoient Philippe de Macédoine, rampérent devant Alexandre. Ces mêmes Romains, qui abhorroient la Royauté, après l'expulſion des

le peuple, qui est plus raisonnable que les Grands, ceux-ci le voulant opprimer, & lui ne le voulant pas souffrir. Ajoutez encore à cela, que le Prince ne se saurait jamais assurer d'un peuple ennemi, ayant affaire à trop de têtes, au lieu qu'y ayant peu de Grands, il est facile d'en venir à bout.

Tout le pis qu'un Prince puisse attendre d'un peuple ennemi, est d'en être abandonné; mais il n'a pas seulement cela à craindre des Grands, les ayant pour ennemis, mais encore, qu'ils ne viennent fondre sur lui, d'autant qu'ayant plus de pénétration d'esprit, ils anticipent toujours, pour

des Rois souffrirent patiemment, après la révolution de quelques Siécles, toutes les cruautés de leurs Empereurs; & ces mêmes Anglais, qui mirent à mort Charles I., parce qu'il empiétoit sur leurs droits, pliérent la roideur de leur courage sous la puissance altiére de leur Protecteur. Ce ne sont donc point ces Républiques qui se sont donné des maîtres par leur choix; mais des hommes entreprenans, qui aidés de quelques conjonctures favorables, les ont soumises contre leur volonté.

De même que les hommes naissent, vi-

pour ſe mettre en ſûreté, & cherchent à gagner l'affection de celui qu'ils eſpérent qui vaincra.

Enfin, c'eſt une néceſſité, que le Prince vive toujours avec le même peuple, mais non pas avec les mêmes Grands, leſquels il peut accréditer, ou décréditer, conſerver ou détruire, quand il lui plaît. Pour mieux débrouiller cette matiére, il faut conſidérer la conduite que tiennent les Grands.

Ceux qui s'attachent entiérement à la fortune du Prince, doivent être honorés & aimés, pourvu qu'ils ne ſoient point gens de rapine. Ceux qui ne s'obligent pas au Prince, le font manque

vent un tems, & meurent par maladies ou par l'âge, de même les Républiques ſe forment, fleuriſſent quelques Siécles, & périſſent enfin par l'audace d'un citoyen, ou par les armes de leurs ennemis. Tout a ſon période, tous les Empires, & les plus grandes Monarchies mêmes n'ont qu'un tems; les Républiques ſentent toutes que ce tems arrivera, & elles regardent toute famille trop puiſſante comme le germe de la maladie qui doit leur donner le coup de la mort.

On ne perſuadera jamais à des républicains vrayement libres, de ſe donner un maître,

que de courage, ou par fineſſe. Si c'eſt par crainte, c'eſt alors que tu te dois ſervir d'eux, & ſur-tout de ceux qui ſont de bon conſeil, parce que tu t'en fais honneur dans la proſpérité, & que tu n'as rien à craindre d'eux dans l'adverſité. Mais ſi c'eſt par ménagement, & par ambition, c'eſt ſigne qu'ils penſent plus à eux qu'à toi, & par conſéquent tu t'en dois autant garder, que s'ils étoient tes ennemis déclarés, [6] attendu que ſi tu tombes dans l'adverſité, ils aideront toujours à te ruiner.

maître, je dis le meilleur maître; car ils vous diront toujours, il vaut mieux dépendre des Loix que du caprice d'un ſeul homme.

Celui donc, qui devient Prince par la faveur du peuple, ſe le doit conſerver ami; & cela eſt facile, le peuple ne demandant rien, ſinon de n'être pas opprimé. Mais celui qui malgré le peuple eſt fait Prince par les Grands, doit, avant toutes choſes, eſſayer de le gagner, ce qui lui ſera aiſé, s'il le prend en ſa protection.

6 Un Valerius Feſtus, qui parloit en faveur de Vitellius dans ſes lettres, & donnoit à Veſpaſien des avis ſecrets de l'un & de l'autre, & avoit toujours pour ami celui qui reſteroit Empereur, devint juſtement ſuſpect à tous les deux. Tacite Hiſt. 2.

Comme les hommes, quand ils reçoivent un bien de celui de qui ils n'attendoient que du mal, en deviennent plus obligés à leur bienfaiteur, le Prince devient plus agréable à son peuple, que s'il tenoit de lui sa Principauté. Or la bienveillance du peuple se peut gagner par divers moyens, dont je ne parlerai point, comme n'en voulant pas donner de règle certaine, à cause de la nécessité d'en changer selon les tems.

Je dirai seulement, qu'un Prince a besoin de l'affection du peuple, faute de quoi il n'a point de ressource dans l'adversité. Quand Nabis, Prince de Sparte, fut attaqué de toute la Grèce & de l'Armée victorieuse des Romains, il n'eut qu'à s'assurer de quelques Nobles, pour se tirer de danger; ce qui ne lui eût pas suffi, s'il eût été haï du peuple.

Que l'on ne m'objecte point le commun proverbe, qui dit, que de faire fonds sur le peuple, c'est bâtir sur la boüe; *car cela n'est vrai qu'à l'égard du citoyen particulier qui s'attend que le peuple le tirera des mains de ses ennemis *, ou des Magistrats: en quoi il pourroit souvent se trouver déçu, comme il*

* (Ou) *le protégera contre l'oppression de ses &c.*

arrivé aux Gracques [7] *à Rome, & à Georges Scali* [8] *à Florence. Mais lors que c'eſt un Prince qui ſait commander, & qui ne manque point de cœur dans l'adverſité, ni de ce qu'il faut pour entretenir l'eſprit du peuple, il ne ſe trouvera jamais mal d'avoir fait fonds ſur ſon affection.*

D'ordinaire, les Principautés Civiles périclitent, quand il s'agit d'établir une domination abſoluë; car ces Princes commandent par eux-mêmes, ou par des Magiſtrats: ſi c'eſt par autrui, le danger eſt plus grand, d'autant qu'ils dépendent de la volonté des citoyens qui ſont en charge, leſquels, au premier remuëment qui arrive, leur peuvent très facilement ôter leur Etat, ſoit en ne voulant pas leur obéir, ou en ſe ſoulevant contre eux; & alors le Prince n'eſt plus à tems de ſe rendre maître abſolu, parce qu'il

7 Tiberius Gracchus fut aſſailli & tué par le peuple, ſur ce ſeul mot de Scipion Naſica, *Qui ſalvam vellent Remp. ſe ſequerentur.* C'eſt-à-dire: Que tous ceux qui vouloient maintenir la Liberté publique, euſſent à le ſuivre. Paterc. Hiſt. 2. Et Cajus, ſon frére, fut tué enſuite.

8 Décapité, (dit Machiavel au 3. livre de ſon Hiſt.) devant un peuple, qui peu auparavant l'adoroit. D'où eſt venu ce proverbe Florentin, qui dit, *fondarſi come Meſſer Giorgio Scali.* L'affection du peuple, ajoute-t-il, ſe perd auſſi aiſément, qu'elle ſe gagne.

ne ſait à qui ſe fier, & que les ſujets qui ont accoutumé d'obéir aux Magiſtrats, ne lui veulent point obéir. Joint qu'il ne ſauroit ſe régler ſur ce qu'il voit, lors qu'il eſt en paix, & que les citoyens ont beſoin de l'Etat; car alors chacun court, chacun promet, chacun veut mourir pour lui, parce que la mort eſt éloignée. Mais lors que l'Etat a beſoin des citoyens, il s'en trouve peu qui ſervent; [9] *& l'expérience eſt d'autant plus dangereuſe, qu'on ne la peut faire qu'une fois.*

Ainſi, un Prince ſage doit faire en ſorte, que ſes ſujets ayent beſoin de lui en tout tems, moyennant quoi ils lui ſeront toujours fidéles.

9 *Proſperis Vitellii rebus certaturi ad obſequium, adverſam ejus fortunam ex æquo detrectabant*, dit Tacite Hiſt. 2. *languentibus omnium ſtudiis, qui primo alacres fidem atque animum oſtentaverant.* Hiſt. 1.

CHA-

CHAPITRE DIXIEME.

COMMENT IL FAUT MESURER LES FORCES DE TOUTES LES PRINCIPAUTE'S.

MAintenant il eſt bon d'examiner la qualité du Prince, c'eſt-à-dire, s'il a un ſi grand Etat, qu'il puiſſe de lui même ſe ſoutenir dans le beſoin; ou bien, s'il ne ſauroit ſe paſſer de l'aſſiſtance d'autrui. Pour débrouiller ce point, je dis, que comme, à mon avis, ceux-là peuvent ſe ſoutenir d'eux-mêmes, qui ont aſſez d'hommes ou d'argent pour mettre une bonne Armée ſur pied, & donner bataille à qui que ce ſoit qui les vien-

DEpuis le tems où Machiavel écrivoit ſon Prince Politique, le Monde eſt ſi fort changé, qu'il n'eſt preſque plus reconnoiſſable. Si quelque habile Capitaine de Louis douze reparoiſſoit de nos jours, il ſeroit entiérement deſorienté; il verroit qu'on fait la guerre avec des armées innombrables, que l'on peut à peine faire ſubſiſter en Campagne, entretenues pendant la paix comme dans la guer-

vienne assaillir : au contraire ceux-là ont toujours besoin d'autrui, qui sont contraints de se tenir enfermés dans leurs villes, faute de pouvoir paroître en campagne. Nous avons discouru du premier cas, & nous en dirons encore dans la suite ce qui viendra à point.

Quant au second, il suffit d'avertir les Princes, de munir & fortifier la ville de leur résidence, sans se mettre nullement en peine du reste; car quand le Prince aura bien fortifié sa ville, & qu'il se sera ménagé envers ses autres sujets, comme je l'ai dit ci-dessus, & le dirai ci-après, il ne sera jamais attaqué de gaie-

re, au lieu que de son tems, pour frapper les grands coups, & pour exécuter les grandes entreprises, une poignée de monde suffisoit, & les troupes étoient congédiées après la Guerre finie : au lieu de ces vêtemens de fer, de ces lances, de ces arquebuses à roüet, il trouveroit des habits d'ordonnance, des fusils & des bayonnettes, des méthodes nouvelles pour camper, pour assiéger, pour donner bataille, & l'art de faire subsister des troupes, tout aussi nécessaire à present que le pouvoit être autrefois celui de battre l'ennemi.

Mais que ne diroit pas

pas Machiavel lui-même, s'il pouvoit voir la nouvelle forme du Corps politique de l'Europe, & tant de grands Princes qui figurent à préſent dans le monde, qui n'y étoient pour rien alors? la puiſſance des Rois ſolidement établie, la maniére de négocier des Souverains, & cette balance qu'établit en Europe l'Alliance de quelques Princes conſiderables, pour s'oppoſer aux ambitieux, & qui n'a pour but que le repos du monde?

Toutes ces choſes ont produit un changement ſi général & ſi univerſel, qu'elles rendent la plûpart des maximes de Machiavel

[1] C'eſt pour cela, que Tacite reprend Bardanés d'avoir embarraſſé au ſiége d'une ville forte, & pourvue de toutes ſortes de munitions: Où il entra, dit-il, plus de paſſion de ſe venger, que de prudence: *Solis Seleucenſibus dominationem ejus abnuentibus, ut quis ut patris ſui quoque defectos; ira magis, quàm ex uſu præſenti, accenſus, implicuit obſidione urbis validæ, armisque & commeatibus fortè instructæ.* Ann. 11.

[2] *Omnes, qui magnarum rerum conſilia ſuſcipiunt, æſtimare debent, an quod inchoatur promptum effectu, aut certe non arduum ſit.* Hiſt. 2. Ceux qui font une grande entrepriſe, dit Tacite, doivent bien examiner, ſi l'exécution en ſera aiſée, ou difficile.

vel

fondre, & qui n'eſt point haï du peuple.

Les Villes d'Allemagne ſont très libres, ont peu de territoire, & n'obéiſſent qu'à leur mode. A l'Empereur, qu'elles ne craignent point, ni pas un autre voiſin puiſſant. Car comme elles ont toutes de fortes murailles, de grands foſſés, & autant d'artillerie qu'il leur en faut; & qu'il y a toujours dans leurs magazins des proviſions de vivres & de bois pour un an, chacun voit, que le ſiége de ces villes ſeroit long & pénible. Joint que pour nourrir le menu-peuple, ſans

vel inapplicables à nôtre Politique moderne. C'eſt ce que fait voir principalement ce Chapitre. Je dois en rapporter quelques exemples.

Machiavel ſuppoſe „ qu'un Prince „ dont le Pays eſt „ étendu, qui avec „ cela a beaucoup „ d'argent & de trou„ pes, peut ſe ſou„ tenir par ſes pro„ pres forces, ſans „ l'aſſiſtance d'aucun „ Allié, contre les „ attaques de ſes en„ nemis. "

C'eſt ce que j'oſe contredire; je dis même plus, & j'avance, qu'un Prince, quelque redouté qu'il ſoit, ne ſauroit lui ſeul reſiſter à des ennemis puiſ-

ſans qu'il ſoit à charge au Public, elles ont toujours de quoi lui donner à travailler pour un an, à ces ſortes d'ouvrages, qui ſont les nerfs & le ſoutien de la ville. Outre cela, elles tiennent la Diſcipline & les exercices militaires en vigueur.

Ainſi donc un Prince, qui a une ville forte, & qui n'y eſt pas haï, ne peut pas être aſſailli; & ceux qui l'attaqueroient, en ſortiroient à leurs deshonneur, parce que les choſes du Monde ſont ſi ſujettes au changement, qu'il eſt preſque impoſſible de tenir, un an durant, le ſiége devant une Place.

Mais, me dira quel-

puiſſans, & qu'il lui faut néceſſairement le ſecours de quelques Alliés. Si le plus formidable, le plus puiſſant Prince de l'Europe, ſi Louis XIV. fut ſur le point de ſuccomber dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, & que faute d'Alliances il ne put preſque plus réſiſter à la Ligue de tant de Rois & de Princes qui penſa l'accabler, à plus forte raiſon tout Souverain qui lui eſt inférieur, ne peut-il, ſans hazarder beaucoup, demeurer iſolé, & privé de fortes Alliances.

On dit, & cela ſe répéte ſans beaucoup de réflexion, que les Traités ſont inutiles, puiſqu'on n'en rem-

plit

quelqu'un, si le peuple a ſes biens au dehors, & voit ſaccager ſes terres, il perdra patience; & l'amour propre, outre les incommodités d'un long ſiége, lui fera abandonner le Prince.

Je répons, qu'un Prince puiſſant & courageux ſurmontera toujours ces difficultés, ſoit en faiſant eſpérer au peuple, que le mal ne durera pas; ſoit en lui faiſant peur de la cruauté de l'ennemi, ou en s'aſſurant finement de ceux qui lui paroîtront trop remuans. Ajoutez à cela, que comme d'ordinaire l'ennemi fait le dégât d'abord qu'il entre, parce que c'eſt le tems, que les eſprits

plit preſque jamais tous les points, & qu'on n'eſt pas plus ſcrupuleux là-deſſus dans notre Siécle qu'en tout autre. Je réponds à ceux qui penſent ainſi, que je ne doute nullement qu'ils ne trouvent des exemples anciens, & même très récens, de Princes qui n'ont point rempli exactement leurs engagemens, mais cependant qu'il eſt toujours très avantageux de faire des Traités. Les Alliés que vous vous faites, ſeront autant d'Ennemis que vous aurez de moins; & s'ils ne vous ſont d'aucun ſecours, vous les réduirez toujours certainement à obſerver une exacte neutralité. Ma-

prits ſont bouillans, & mieux réſolus à la défenſe de leur Prince en deviennent plus ferme: car après que la premiere chaleur eſt paſſée, les ſujets conſidérant, que tout le mal eſt déja fait, & qu'il n'y a plus de remède, ils s'unifſent d'autant plus étroitement avec lui qu'ils ſe le croyent plus obligé, étant pour l'amour de lui, que leurs terres ont été ſaccagées. Outre que c'eſt la coutume des hommes d'aimer autant pour le bien qu'ils font, que pour celui qu'ils reçoivent.

Tout cela bien conſideré, il ne ſera pas difficile à un Prince prudent de faire réſoudre la Bourgeoiſie à

Machiavel parle enſuite des *Principini*, de ces Souverains en mignature, qui n'ayant que de petits Etats, ne peuvent point mettre d'Armée en Campagne. L'Auteur appuye beaucoup, ſur ce qu'ils doivent fortifier leur Capitale, afin de s'y renfermer avec leurs troupes en tems de guerre.

Les Princes Italiens dont parle Machiavel, ne ſont proprement que des Hermaphrodites de Souverains, & des Particuliers; ils ne joüent le rôle de grands Seigneurs qu'avec leurs domeſtiques: ce qu'on pourroit leur conſeiller de meilleur, ſeroit, ce me ſemble, de

à ſoutenir un long ſiége, pourvu que la Ville ait de quoi vivre & de quoi ſe défendre. 3

de diminuer en quelque choſe l'opinion infinie qu'ils ont de leur grandeur, de la vénération extrême qu'ils ont pour leur ancienne & illuſtre Race, & du zèle inviolable qu'ils ont pour leurs Armoiries. Les perſonnes ſenſées diſent, qu'ils feroient mieux de ne figurer dans le monde que comme des Seigneurs qui ſont bien à leur aiſe, de quitter une bonne fois les échaſſes ſur leſquelles leur orgueil les monte, de n'entretenir tout au plus qu'une garde ſuffiſante pour chaſſer les voleurs de leur Château, en cas qu'il y en eût d'aſſez affamés pour y chercher ſubſiſtance, & de raſer les remparts, les murailles, & tout ce qui peut donner l'air d'une place forte à leur réſidence.

En voici les raiſons : la plûpart des petits Princes, & nommément ceux d'Allemagne, ſe ruinent par la dépenſe exceſſive, à proportion de leurs revenus, que leur fait

3 Conforme à ce que Tacite dit, qu'Agricola renouvelloit tous les ans les garniſons & les munitions des Places, afin qu'elles puſſent ſoutenir un long ſiége. Dans ſa Vie.

faire naître l'oisiveté de leur vaine grandeur; ils s'abîment pour soutenir l'honneur de leur Maison, & ils promènent par varieté le chemin de la misère & de l'Hôpital; il n'y a pas jusqu'au Cadet du Cadet d'une Ligne appanagée, qui ne s'imagine d'être quelque chose de semblable à Louis XIV; il bâtit son Versailles; il a ses maîtresses; il entretient ses armées.

Il y a actuellement un certain Prince, appanagé d'une grande Maison, qui par un raffinement de Grandeur, entretient exactement à son service tous les Corps de troupes qui composent la Maison d'un grand Roi, & cela si fort en diminutif, qu'il faut un microscope pour apercevoir chacun de ces corps en particulier; son armée seroit peut-être assez forte pour représenter une bataille sur le Théatre de Verone.

J'ai dit en second lieu que les petits Princes faisoient mal de fortifier leur residence, & la raison en est toute simple; ils ne sont pas dans le cas de pouvoir être assiégés par leurs semblables, puisque des voisins plus puissans qu'eux se mêlent d'abord de leur démêlé, & leur offrent une médiation qu'il ne dépend pas d'eux de refuser: ainsi au lieu de sang répandu,

deux coups de plume terminent leurs petites querelles.

A quoi leur ſerviroient donc leurs forteresſes ? quand même elles ſeroient en état de ſoutenir un ſiége de la longueur de celui de Troye contre leurs petits Ennemis, elles n'en ſoutiendroient pas un comme celui de Jerico devant les armées d'un Monarque puiſſant. Si d'ailleurs de grandes guerres ſe font dans leur voiſinage, il ne dépend pas d'eux de reſter neutres, ou ils ſont totalement ruinés ; & s'ils embraſſent le parti d'une des Puiſſances belligerantes, leur Capitale devient la place de guerre de ce Prince.

L'idée que Machiavel nous donne des Villes Impériales d'Allemagne eſt toute differente de ce qu'elles ſont à preſent ; un petard ſuffiroit, & même un mandement de l'Empereur, pour le rendre maître de ces Villes. Elles ſont toutes mal fortifiées, la plûpart avec des anciennes murailles flanquées en quelques endroits par de groſſes Tours, & entourées par des foſſés, que des terres écroulées ont preſqu'entiérement comblés. Elles ont peu de troupes, & celles qu'elles entretiennent ſont mal diſciplinées ; leurs Officiers ſont,

ou

le rebut de l'Allemagne pour la plûpart, de vieilles gens qui ne ſont plus en état de ſervir. Quelques-unes des Villes Imperiales ont une aſſez bonne artillerie; mais cela ne ſuffiroit point pour s'oppoſer à l'Empereur, qui a coutume de leur faire ſentir aſſez ſouvent leur foibleſſe. En un mot, faire la guerre, livrer des batailles, attaquer ou défendre des fortereſſes, eſt uniquement l'affaire des grands Souverains; & ceux qui veulent les imiter ſans en avoir la puiſſance, reſſemblent à celui qui contrefaiſoit le bruit du tonnerre & ſe croyoit Jupiter.

CHAPITRE ONZIEME.

DES PRINCIPAUTE'S ECCLESIASTIQUES.

IL ne me reſte plus à parler que des Principautés Eccleſiaſtiques, qui ſont difficiles à acquérir, mais

JE ne vois guéres dans l'antiquité de Prêtres devenus Souverains. Il me ſemble que de tous les

mais faciles à conſerver ; parce qu'elles ſont appuiées ſur de vieilles coutumes de religion ; qui ſont toutes ſi puiſſantes, que de quelque maniére qu'on ſe gouverne, l'on s'y maintient toujours.

Il n'y a que ces Princes, qui ont un Etat, & qui ne le défendent point, qui ont des ſujets, & qui ne les gouvernent point, il n'y a qu'eux, qui ne ſont point dépouillés de leurs Etats, quoiqu'ils les laiſſent ſans défenſe, & qui ont des ſujets qui n'ont ni la penſée, ni le pouvoir de s'aliéner d'eux. Ce ſont donc là les ſeules Principautés aſſurées & heureuſes. Mais comme elles ſont régies & ſoutenües

peuples dont il nous eſt reſté quelque faible connaiſſance, il n'y a que les Juifs qui ayent eu une ſuite de Pontifes deſpotiques. Il n'eſt pas étonnant que dans la plus ſuperſtitieuſe & la plus ignorante de toutes les nations barbares, ceux qui étoient à la tête de la Religion ayent enfin uſurpé le maniment des affaires; mais partout ailleurs il me ſemble que les Prêtres ne ſe mêloient que de leurs fonctions. Ils ſacrifioient, ils recevoient un ſalaire, ils avoient quelques prérogatives : mais ils n'inſtruiſoient ni ne gouvernoient ; & c'eſt, je croi, parce qu'ils

mées par des causes supérieures, où l'esprit humain ne sauroit atteindre, ce seroit présomption & témérité à moi d'en discourir.

Néanmoins, si quelqu'un me demande, d'où vient que l'Eglise est devenue si puissante dans le temporel, qu'un Roi de France en tremble aujourd'hui, & qu'elle l'a pû chasser de l'Italie & ruiner les Vénitiens; au lieu qu'avant le Pontificat d'Alexandre, non seulement les Potentats d'Italie, mais même les moindres Barons & Seigneurs Italiens, la craignoient peu à l'égard du temporel; il ne me paroît pas inutile de les remémorer en partie, bien que cela soit assez connu.

Avant qu'ils n'avoient ni dogmes pour diviser les peuples, ni puissance pour en abuser, qu'il n'y eut jamais chez eux aucune guerre de Religion.

Lorsque l'Europe dans la décadence de l'Empire Romain fut une Anarchie de barbares, tout fut divisé en mille petites Souverainetés; beaucoup d'Evêques se firent Princes, & ce fut l'Evêque de Rome qui donna l'exemple. Il semble que sous ces gouvernemens Ecclésiastiques les peuples dussent vivre assez heureux; car des Princes électifs, des Princes élevés à la Souveraineté dans un âge avancé, des Princes enfin dont

Avant que Charles, Roi de France, passât en Italie, cette Province étoit sous l'empire du Pape, des Vénitiens, du Roi de Naples, du Duc de Milan, & des Florentins. Ces Potentats avoient deux principaux soucis, l'un d'empêcher que les armes étrangéres n'entrassent en Italie; l'autre, que pas un d'eux ne s'agrandit davantage.

Ceux de qui l'on prenoit le plus d'ombrage, étoient le Pape & les Vénitiens. Pour contenir ceux-ci, il faloit une ligue de tous les autres, comme l'on avoit fait pour la défense de Ferrare. Pour humilier le Pape, l'on se servoit des Barons Romains, qui étant

les Etats sont trop bornés, tels que ceux des Ecclésiastiques, doivent ménager leurs sujets, sinon par Religion, du moins par Politique.

Il est certain cependant qu'aucun pays ne fourmille plus de mendiants que ceux des Prêtres; c'est-là qu'on peut voir un tableau touchant de toutes les miseres humaines, non pas de ces pauvres que la libéralité & les aumônes des Souverains y attirent, de ces insectes qui s'attachent aux riches & qui rampent à la suite de l'opulence; mais de ces gueux fameliques, que la charité de leur Souverain prive du nécessaire,

étant partagés en deux factions, les Urſins & les Colonnes, avoient toujours les armes à la main, pour venger leurs querelles, juſques ſous les yeux du Pape; ce qui énervoit le Pontificat.

Quoiqu'il y ait eu quelquefois un Pape courageux, tel que fut Sixte IV, il ne pouvoit jamais ſe tirer d'embarras, à cauſe de la courte durée du Pontificat; car une dizaine d'années, que vivoit un Pape, ſuffiſoit à peine, pour abaiſſer l'une des factions.

Si, par exemple, celle des Colonnes étoit preſque éteinte ſous un Pape, elle reſuſcitoit ſous un autre, qui en vouloit aux Urſins: ceſſaire, pour prévenir la corruption, & les abus, que le peuple a coutume de faire de la ſuperfluité.

Ce ſont ſans doute les Loix de Sparte, où l'argent étoit défendu, ſur leſquelles ſe fondent les principes de la plûpart de ces gouvernemens Eccléſiaſtiques; à la différence près, que les Prélats ſe reſervent l'uſage des biens dont les ſujets ſont privés. Heureux, diſent-ils, ſont les pauvres, car ils hériteront le Royaume des Cieux; & comme ils veulent que tout le monde ſe ſauve, ils ont ſoin de rendre tout le monde indigent.

Urſins : cela faiſoit que les forces temporelles du Pape étoient mépriſées en Italie.

Il vint enfin un Alexandre VI, qui montra mieux que tous ſes prédéceſſeurs, ce qu'un Pape eſt capable de faire avec de l'argent & des armes ; témoin tout ce que j'ai dit qu'il fit par le moyen du Duc de Valentinois, & des François. Quoique ſon intention ne fût pas d'agrandir l'Egliſe, mais ſon fils, néanmoins après ſa mort, & celle de ce Duc, elle profita de toutes leurs acquiſitions.

Jules ſucceſſeur d'Alexandre, trouvant l'Etat Eccléſiaſtique accru de toute la Romagne, les factions des Barons

Rien ne devroit être plus édifiant que l'hiſtoire des Chefs de l'Egliſe & des Vicaires de Jeſus-Chriſt ; on ſe perſuade d'y trouver des exemples de mœurs irréprochables & ſaintes ; cependant c'eſt tout le contraire, ce ne ſont que des obſcénités, des abominations, & des ſources de ſcandale ; & l'on ne ſauroit lire la Vie des Papes ſans déteſter plus d'une fois leurs cruautés & leurs perfidies.

On y voit en gros leur ambition appliquée à augmenter leur puiſſance temporelle & ſpirituelle, leur avarice occupée à faire paſſer la ſubſtance des peuples dans leurs

Barons Romains éteintes par les rigueurs de ſon prédéceſſeur, &, avec cela, un chemin ouvert aux moyens de théſauriſer, (de quoi nul Pape ne s'étoit encore aviſé avant Alexandre.) non ſeulement il ſuivit ces traces, mais enchériſſant même par-deſſus, il ſe mit en tête d'acquérir Bologne, de ruiner les Vénitiens, & de chaſſer les François de l'Italie; ce qui lui réüſſit avec d'autant plus de gloire, qu'il fit tout cela, pour agrandir l'Egliſe, & non point pour avancer les ſiens.

Il laiſſa les Urſins & les Colonnes au même état qu'il les trouva, & bien qu'il y eût quelque ſujet d'al-

leurs familles, pour enrichir leurs neveux, leurs maîtreſſes ou leurs bâtards.

Ceux qui réfléchiſſent peu, trouvent ſingulier, que les peuples ſouffrent avec tant de docilité & de patience l'oppreſſion de cette eſpéce de Souverains, qu'ils n'ouvrent point les yeux ſur les vices & ſur les excès des Eccléſiaſtiques, & qu'ils endurent d'un front tondu ce qu'ils ne ſouffriroient point d'un front couronné de lauriers. Ce Phénomène parait moins étrange à ceux qui connoiſſent le pouvoir de la ſuperſtition ſur les idiots, & du fanatiſme ſur l'eſprit humain; ils ſavent

*d'alteration entre eux, néanmoins deux choſes les retinrent dans le devoir, l'une la grandeur de l'Egliſe, qui les abaiſſoit, l'autre de n'avoir point de Cardinaux de leur Maiſon; * d'où ſont venües toutes leurs diſſenſions & querelles: qui ne ceſſeront jamais, tant qu'elles auront des Cardinaux, d'autant que ces ſujets fomentent au dedans & au déhors des querelles, que les Seigneurs de l'une & de l'autre faction ſont con-*

que la Religion eſt une ancienne machine, qui ne s'uſera jamais, dont on s'eſt ſervi de tout tems pour s'aſſurer de la fidélité des peuples, & pour mettre un frein à l'indocilité de la raiſon humaine; ils ſavent que l'erreur peut aveugler les hommes les plus pénétrans, & qu'il n'y a rien de plus triomphant que la Politique de ceux qui mettent le Ciel & l'Enfer, Dieu & les Damnés en œuvre pour parvenir à leurs deſſeins. Tant il eſt vrai que la Religion même, cette ſource la plus pure de tous nos biens, devient ſouvent, par un trop déplorable abus, l'origine

* *Les Urſins & les Colonnes furent encore abaiſſés par la création que Sixte V. fit de pluſieurs Ducs & Princes, qui étant devenus leurs égaux, par ce nouveau titre, devinrent auſſi leurs ennemis, par la prétention de la préſéance.*

contraints d'épouſer. En ſorte que la diſcorde, qui eſt entre les Barons, vient de l'ambition des Prélats.

Ainſi, Léon X. a trouvé le Pontificat à un très-haut degré de puiſſance; & il y a lieu d'eſperer, que comme Alexandre & Jules l'ont agrandi par les armes, il le rendra encore plus grand, & plus vénérable par ſa bonté & par mille autres bonnes qualités, dont il eſt doüé.

ne & le principe de nos maux.

L'Auteur remarque très judicieuſement ce qui contribua le plus à l'élévation du St. Siége. Il en attribue la raiſon principale à l'habile conduite d'Alexandre Six, de ce Pontife qui pouſſoit ſa cruauté & ſon ambition à un excès énorme, & qui ne connoiſſoit de juſtice que ſon intérêt. Or, s'il eſt vrai qu'un des plus méchants hommes qui ait jamais porté la thiare, ſoit celui qui ait le plus affermi la puiſſance Papale, que doit-on penſer des Héros de Machiavel?

L'éloge de Léon dix fait la concluſion de ce chapitre, dont l'ambition, les débauches & l'irréligion ſont aſſez connues. Machiavel ne le loüe pas préciſement par ces qualités-

lités-là, mais il lui fait ſa Cour : de tels Princes méritoient de tels Courtiſans. S'il ne loüoit Léon dix que comme un Prince magnifique & reſtaurateur des Arts, il auroit raiſon ; mais il le loüe comme Politique.

CHAPITRE DOUZIEME.

COMBIEN IL Y A DE SORTES DE MILICE, ET CE QUE VAUT LA SOLDATESQUE MERCENAIRE.

AYant traité en détail de toutes les ſortes de Principautés, & montré les moyens, par où pluſieurs les ont acquiſes & conſervées, & à peu près, les difficultés qu'il y a à les acquérir, ou à s'y maintenir, il ne me reſte plus, qu'à diſcourir en général de ce qui concerne l'offenſive, ou la défenſive.

TOut eſt varié dans l'univers : les tempéraments des hommes ſont differens ; & la nature établit la même varieté, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans le tempérament des Etats. J'entends en général par le tempérament d'un Etat, ſa ſituation, ſon étendue, le nombre, le génie

Nous de

Nous avons dit, que le Prince a beſoin de jetter de bons fondemens; faute de quoi il faut qu'il périſſe. Les principaux fondemens, qu'ayent les Etats nouveaux, anciens, ou mixtes, ſont les bonnes loix & les bonnes armes. 1 *Or, comme les bonnes loix ne peuvent rien où il n'y a pas de bonnes armes, & qu'où il y a de bonnes armes, il faut qu'il y ait de bonnes loix, je ne parlerai que des armes.*

Je dis donc, que les armes, avec leſquelles un Prince defend ſon Etat, de ſes peuples, ſon Commerce, ſes Coutumes, ſes Loix, ſon fort, ſon faible, ſes richeſſes & ſes reſſources.

Cette difference de gouvernement eſt très ſenſible, & elle eſt infinie, lorſque l'on veut deſcendre juſques dans les détails: & de même que les Medecins ne poſſédent aucun ſecret qui convienne à toutes les maladies & à toutes les complexions, de même les Politiques ne ſauroient-ils préſcrire des régles générales, dont l'application ſoit à l'uſage de toutes les formes de Gouvernement.

Cette reflexion me conduit à examiner le ſentiment de Machiavel,

1 *Imperatoriam majeſtatem*, dit Juſtinien dans la Préface de ſes Inſtitutes, *non ſolùm armis decoratam, ſed etiam legibus oportet eſſe armatam, ut utrumque tempus, & bellorum & pacis recte poſſit gubernari.*

Etat, ſont propres ou mercenaires, auxiliaires ou mixtes. Les mercenaires & les auxiliaires ſont inutiles & dangereuſes, & le Prince qui fera fond ſur les ſoldats mercenaires, ne ſera jamais en ſureté, d'autant qu'ils ſont déſunis, ambitieux, & ſans diſcipline, infidéles, braves parmi les amis, lâches parmi les ennemis, & qu'ils n'ont ni crainte de Dieu, ni bonne-foi envers les hommes; ſi bien que la ruine ne ſe différe, qu'autant que ſe différe l'aſſaut. Ils te dépouillent durant la paix, au-lieu que les ennemis ne le font que durant la guerre; car ils n'ont point d'autre amour, ni d'autre motif, qui les chiavel, ſur les troupes étrangéres & mercenaires. L'Auteur en rejette entiérement l'uſage, s'appuyant ſur des exemples, par leſquels il pretend que ces troupes ont été plus préjudiciables aux Etats qui s'en ſont ſervis, qu'elles ne leur ont été de quelque ſecours.

Il eſt ſûr, & l'expérience a fait voir en général, que les meilleures troupes d'un Etat ſont les nationales. On pourroit appuyer ce ſentiment, par les exemples de la valeureuſe réſiſtance de Léonidas aux Thermopiles, & ſurtout par les progrès étonnans de l'Empire Romain & des Arabes.

Cet-

les lie à ton ſervice, que leur paye, qui d'ailleurs n'eſt pas ſuffiſante, pour leur donner envie de mourir pour toi. Ils veulent bien être tes ſoldats, tant que tu ne fais point la guerre; mais auſſi-tôt qu'elle vient, ils s'enfuyent, ou veulent s'en aller *.

Je n'aurois pas de peine à prouver cela, puiſque la ruine de l'Italie ne vient aujourd'hui, que de s'être repoſée

* *Il dit la même choſe dans le Chap.* 43. *du Livre* 1. *de ſes Diſcours: & puis il ajoute: La Milice, qui n'a point d'affection pour celui qui l'employe, n'aura jamais aſſez de courage, pour pouvoir reſiſter à des ennemis, qui en auront tant ſoit peu. Or puis qu'il ne ſauroit y avoir d'affection, ni d'émulation, que dans tes propres ſujets, il eſt donc néceſſaire, que tu ne te ſerves que d'eux, ſi tu veux conſerver ton Etat.*

Cette maxime de Machiavel peut donc convenir à tous les peuples, aſſez riches d'habitans pour qu'ils puiſſent fournir un nombre ſuffiſant de Soldats pour leur deffenſe. Je ſuis perſuadé, comme l'Auteur, que l'Etat eſt mal ſervi par des mercenaires, & que la fidélité & le courage des Soldats poſſeſſionés dans le pays, les ſurpaſſe de beaucoup. Il eſt principalement dangereux de laiſſer languir dans l'inaction, & de laiſſer efféminer ſes ſujets par la molleſſe, dans le tems que les fatigues de la Guerre, & les Combats, aguerriſſent ſes voiſins.

On a remarqué plus d'une

poſée ſi longtems ſur les ſoldats mercenaires, qui d'abord firent quelque progrès, & ſembloient être de braves gens entr'eux, mais montrérent ce qu'ils étoient quand les Etrangers parurent; en ſorte que Charles, Roi de France, prit l'Italie avec de la craye. [a] *Et ceux qui diſoient, que nos péchés en étoient la cauſe, diſoient vrai, bien que ce ne fuſſent pas les péchés qu'ils croyoient, mais ceux que j'ai racontés,* [b] *c'eſt-à-dire, l'ambition & la cupidité des Princes, qui auſſi en ont porté la peine.*

[a] *Mais, (pour rentrer*

a *Mot d'Alexandre VI, qui comparoit Charles à un Maréchal des logis, qui paſſe partout, & ne reſte nulle-part.*

b *Au Chapitre 3.*

d'une fois, que les Etats qui ſortoient des guerres civiles, ont été infiniment ſupérieurs à leurs ennemis, parce que tout eſt ſoldat dans une guerre civile, que le merite s'y diſtingue indépendamment de la faveur, que tous les talens s'y développent, & que les hommes y prennent l'habitude de déployer ce qu'ils ont d'art & de courage.

Cependant il y a des cas qui ſemblent demander exemption de cette regle. Si des Royaumes ou des Empires ne produiſent pas une auſſi grande multitude d'hommes, qu'il en faut pour les Armées, & qu'en conſume la guer-

[a] Guichardin au Livre 1. de ſon Hiſtoire d'Italie dit,

trer dans mon ſujet) *les Capitaines mercenaires ſont d'excellens hommes*,

dit, que Pierre de Medicis diſant à Louis Sforce, Duc de Milan, qu'il avoit été au-devant de lui, mais en vain, parce que Louis avoit manqué le droit chemin; le Duc lui répondit en ces termes: *Il eſt vrai qu'un de nous deux a manqué le chemin, mais c'eſt peut-être vous*: pour lui reprocher obliquement de s'être engagé ſi mal à propos avec la France. Mais la ſuite a bien montré, (ajoute Guichardin) qu'ils avoient tous deux manqué leur chemin, & principalement le Duc, qui ſe piquoit d'être le guide de tous les autres, par ſon habileté & par ſa prudence; à raiſon de quoi ſes flateurs n'avoient pas honte de dire, ni lui de leur entendre dire, *qu'il n'y avoit que Jeſus-Chriſt au Ciel, & Louis-le-More au Monde, qui fuſſent où ſe termineroit la guerre de France*. Nardi au Liv. 3. de ſon Hiſtoire de Florence, où il ajoute, que ce Duc raillant un jour avec un Gentilhomme Florentin, & lui montrant un grand

guerre, la néceſſité oblige de recourir aux mercenaires, comme l'unique moyen de ſuppléer aux défauts de l'Etat.

On trouve alors des expédiens qui lévent la plûpart des difficultés, &, ce que Machiavel trouve de vicieux dans cette eſpèce de milice, on mêle ſoigneuſement les étrangers avec les nationaux, pour les empêcher de faire bande à part, & pour les façonner à la même diſcipline & à la même fidélité; & l'on porte ſa principale attention ſur ce que le nombre d'étrangers n'excéde point le nombre des nationaux.

Il y a un Roi du

mes, ou non; ſi ce ſont de braves-gens, tu ne ſaurois t'y fier, car ils tendent toujours à leur propre grandeur, ſoit en t'opprimant, toi, qui es leur maître; ou en opprimant les autres contre ton intention: s'ils ne le ſont pas, d'ordinaire ils perdent tes affaires.

Si l'on me répond, que tout autre Capitaine, qui aura les armes à la main, fera de mê-

Nord, dont l'armée eſt compoſée de cette ſorte de mixtes, & qui n'en eſt pas moins puiſſant & formidable. La plûpart des troupes Européennes ſont compoſées de nationaux & de mercenaires; ceux qui cultivent les terres, ceux qui habitent les villes, moyennant une certaine taxe qu'ils payent pour l'entretien des troupes qui doivent les deffendre, ne vont plus à la guerre. Les ſoldats ne ſont compoſés que de la plus vile partie des peuples; de fainéans qui aiment mieux l'oiſiveté que le travail, de débauchés qui cherchent la licence & l'im-

grand tableau de l'Italie, où étoit repréſenté un More, qui ſembloit en chaſſer, avec un balai à la main, beaucoup de coqs, & des petits pouſſins de toutes les ſortes, il lui demanda: *Que dites-vous de ce deſſein? Que vôtre More*, répondit le Florentin, *voulant balaier & nétoyer l'Italie, ſe remplit lui-même de pouſſiére & d'ordure*; par où il lui prédiſoit ce qui lui arriva bientôt après.

même, je répliquerai, que c'eſt un Prince, ou une République, qui a à prendre les armes. Le Prince doit faire lui-même la charge de Capitaine; la République la doit donner à quelqu'un de ſes citoyens; & s'il arrive, que celui-là n'y ſoit pas propre, elle le doit changer; & s'il eſt bon pour cet emploi, le tenir ſi dépendant, qu'il ne puiſſe contrevenir aux loix.

L'expérience montre, que les Princes tout ſeuls, & les Républiques armées font de grands progrès, & que la Milice mercenaire ne fait jamais que du dommage. Joint qu'une République, armée de ſes propres armes, ſe garantit mieux de

l'impunité dans les troupes, de jeunes écervelés indociles à leurs parents, qui s'enrolent par légéreté: tous ceux-là ont auſſi peu d'inclination & d'attachement pour leur maître que les Etrangers. Que ces troupes ſont differentes de ces Romains qui conquirent le monde! Ces Deſertions, ſi fréquentes de nos jours dans toutes les Armées, étoient quelque choſe d'inconnu chez les Romains, ces hommes, qui combattoient pour leur famille, pour leurs Penates, pour la Bourgeoiſie Romaine, & pour tout ce qu'ils avoient de plus cher dans cette vie, ne penſoient pas à tra-

de l'oppreſſion de ſon citoyen, que ne fait une, qui ſe ſert d'armes étrangéres. Rome & Sparte ſe ſont maintenües libres, pluſieurs ſiécles, avec leurs armes; & les Suiſſes, avec les leurs, ſont aujourd'hui très-libres.

Pour exemples de l'ancienne Milice mercenaire nous avons les Carthaginois, qui quoiqu'ils euſſent leurs propres citoyens pour Capitaines, faillirent à être opprimés des armes mercenaires, au ſortir de la premiére guerre qu'ils eurent contre les Romains. Philippe de Macédoine, devenu Capitaine des Thebains, après la mort d'Epaminondas, leur ôta la liberté, après hir tant d'intérêts à la fois par une lâche déſertion.

Ce qui fait la ſureté des grands Princes de l'Europe, c'eſt que leurs troupes ſont à peu près ſemblables, & qu'ils n'ont de ce côté-là aucuns avantages les uns ſur les autres. Il n'y a que les troupes Suédoiſes, qui ſoient bourgeois, payſans, & ſoldats en même tems; mais auſſi lorſqu'ils ſont à la guerre, preſque perſonne ne reſte dans l'intérieur du pays pour labourer la terre. Ainſi leur puiſſance n'eſt aucunement formidable, puiſqu'ils ne peuvent rien à la longue ſans ſe ruiner eux-mêmes plus que leurs ennemis.

Voi-

près qu'il eut vaincu leurs ennemis.

Sforce abandonna tout à coup Jeanne II. Reine de Naples, qu'il ſervoit; ce qui la contraignit de ſe jetter entre les bras du Roi d'Arragon, pour ſauver ſon Etat. François Sforce, ſon fils, ayant battu les Vénitiens à Caravas, s'unit avec eux, pour opprimer les Milanois, qui l'avoient fait leur Capitaine après la mort de leur Duc Philippe.*

Si l'on me dit, que les Vénitiens, & les Florentins, n'ont accru leur Empire que par cette milice, & que leurs Capitaines ne ſont

* *Alfonſe, qu'elle adopta, & puis rejetta, pour adopter Louis Duc d'Anjou.*

Voila pour les mercenaires. Quant à la manière dont un grand Prince doit faire la guerre, je me range entiérement du ſentiment de Machiavel. Effectivement un grand Prince doit prendre ſur lui la conduite de ſes troupes, reſter dans ſon Armée comme dans ſa reſidence; ſon intérêt, ſon devoir, ſa gloire, tout l'y engage; comme il eſt le chef de la Juſtice diſtributive, il eſt également le protecteur & le défenſeur de ſes peuples; il doit regarder la défenſe de ſes ſujets, comme un des objets les plus importans de ſon miniſtère, qu'il doit par cette raiſon

*ſont pourtant jamais devenus leurs Princes, mais au contraire les ont bien défendus : Je répons, que les Florentins ont eu beaucoup de bonheur, d'autant que de divers Capitaines, qu'ils avoient à craindre, les uns n'ont point vaincu, les autres ont rencontré des obſtacles, ou ont porté leur ambition ailleurs. Jean d'Acut * fut celui, qui ne vainquit point, & de qui par conſéquent on ne put pas reconnoître la fidélité; mais chacun m'avoüera, que, s'il eût vaincu, les Florentins reſtoient à ſa diſcrétion.*

Sfor-

* *Capitaine Anglois qui commandoit quatre mille Anglois au ſecours des Gibelins de la Toſcane.* Mach. liv. 1. de ſon Hiſtoire.

ne confier qu'à lui-même.

Son intérêt ſemble requerir néceſſairement qu'il ſe trouve en perſonne à ſon Armée, puiſque tous les ordres émanent de ſa perſonne, & qu'alors le conſeil & l'exécution ſe ſuivent avec une rapidité extrême. Sa préſence met fin d'ailleurs à la méſintelligence des Généraux, ſi funeſte aux Armées, & ſi préjudiciable aux intérêts du Maître; elle met plus d'ordre pour ce qui regarde les magazins, les munitions & les proviſions de guerre, ſans leſquelles un Céſar à la tête de cent-mille combattans ne fera jamais rien.

Com-

Sforce eut toujours les Braces à dos, & ils ſe ſervoient réciproquement de ſurveillans. Son fils tourna ſon ambition contre la Lombardie, [a] *Brace contre l'Etat Eccléſiaſtique* [b]*, & le Royaume de Naples.* [c] *Mais venons à ce que nous avons vu de nos jours.*

Les Florentins prirent pour Capitaine Paul Vitelli, perſonnage très-prudent, & qui, d'une fortune privée, étoit parvenu à une très haute réputation. S'il eût pris Piſe, les Florentins euſſent été contraints de

a *Et devint Duc de Milan.*

b *Où il s'empara de Perouſe & de Mantoue.*

c *Contre la Reine Jeanne II.*

Comme c'eſt le Prince qui fait livrer les batailles, il ſemble que ce ſeroit auſſi à lui d'en diriger l'exécution, & de communiquer par ſa préſence l'eſprit de valeur & d'aſſurance à ſes troupes; il n'eſt à leur tête que pour donner l'exemple.

Mais, dira-t-on; tout le monde n'eſt pas né ſoldat, & beaucoup de Princes n'ont ni le talent, ni l'expérience, ni le courage néceſſaire pour commander une Armée. Cela eſt vrai, je l'avoüe; cependant cette objection ne doit pas m'embarraſſer beaucoup; car il ſe trouve toujours des Généraux aſſez entendus dans une Armée;

de lui obéir, car ils étoient perdus, s'il fût passé au service de leurs ennemis.

Si l'on considére les progrès des Vénitiens, on verra, qu'ils ont fait des merveilles, lors qu'ils ont fait eux-mêmes la guerre, je veux dire, lors qu'ils se sont contentés de combattre en Mer; & qu'ils n'ont perdu leur valeur, que depuis qu'ils ont commencé à combattre par Terre, & à prendre les coutumes & les mœurs Italiennes.

Dans les commencemens de leur établissement en Terre-Ferme, ils n'avoient pas lieu de craindre beaucoup leurs Capitaines, parce qu'ils n'y possédoient pas un grand & le Prince n'a qu'à suivre leurs conseils; la Guerre s'en fera toujours mieux, que lorsque le Général est sous la tutelle du ministère, qui n'étant point à l'Armée, est hors d'état de juger des choses, & qui met souvent le plus habile Général hors d'état de donner des marques de sa capacité.

Je finirai ce Chapitre, après avoir relevé une phrase de Machiavel, qui m'a paru très singuliére. „ Les „ Vénitiens, dit-il, se „ défiant du Duc de „ Carmagnole, qui „ commandoit leurs „ troupes, furent „ obligés de le faire „ sortir de ce mon„ de.“

Je n'entens point, je

grand Etat, & que d'ailleurs ils étoient encore dans une haute réputation; mais ils s'apperçurent de leur faute, quand ils se furent étendus, & qu'ils eurent battu le Duc de Milan, ſous la conduite de Carmignole: Car voyant d'un côté, que c'étoit un très brave homme, & de l'autre, qu'il commençoit d'aller lentement, pour faire durer la guerre, ils jugérent bien, qu'ils ne devoient plus s'attendre à vaincre, puis que ce Général ne le vouloit pas, comme auſſi, qu'ils ne le pouvoient pas licentier, ſans perdre ce qu'il leur avoit acquis; ainſi, pour s'en aſſurer ils furent contraints de le faire ſor-

je l'avoue, ce que c'eſt que d'être obligé de faire ſortir quelqu'un de ce monde, à moins que ce ne ſoit le trahir, l'empoiſonner, l'aſſaſſiner. C'eſt ainſi que le Docteur du Crime croit rendre les actions les plus noires & les plus coupables, innocentes, en adouciſſant les termes.

Les Grecs avoient coûtume de ſe ſervir de Périphraſes lorſqu'ils parloient de la mort, parce qu'ils ne pouvoient pas ſoutenir ſans une ſecrette horreur tout ce que le trépas a d'épouvantable. Machiavel périphraſe les crimes, parce que ſon cœur révolté contre ſon eſprit, ne ſauroit di-

TAYLOR INST. OXF

ſortir de ce monde.

Ils eurent depuis pour Capitaine Barthelemi Coléoné *, *Robert de Saint Severin*, *le Comte de Pitillan* †, *& d'autres, de qui ils n'avoient pas à craindre les victoires, mais les pertes, ainſi qu'il leur arriva depuis à* Vaïla, *où ils perdirent dans une bataille tout ce qu'ils avoient acquis avec tant de peine en* 800. *ans; parce que ces ſortes de gens ne font que de foibles & lentes acquiſitions, mais de promptes & prodigieuſes pertes.*

Puiſque ces exemples m'ont mis en train de parler de l'Italie, qui ſe ſert depuis longtems d'armes mercenaires, il eſt bon de remonter juſqu'à l'origine de ces armes, & d'en voir les progrès. Il faut ſavoir, qu'auſſi-tôt que l'Empire eut commencé de n'avoir plus de pouvoir en Italie, & le Pontificat d'y être en plus grande réputation, l'Italie ſe diviſa en pluſieurs Etats.

gerer toute crûe l'exécrable morale qu'il enſeigne.

Quelle triſte ſituation lorſqu'on rougit de ſe montrer à d'autres tel que l'on eſt, & lorſque l'on fuit le moment de s'examiner ſoi-même!

La

* Bergamaſque.
† *De la Maiſon des Urſins.*

La plûpart des grandes Villes prirent les armes contre la Nobleſſe, qui, appuyée de la faveur de l'Empereur, les tenoit dans la ſervitude; & le Pape les ſeconda, pour devenir puiſſant dans le temporel.

Quelques autres tombérent ſous la domination de leurs citoyens : par où l'Italie devint preſque toute ſujette de l'Egliſe, & de quelques Républiques.

Si bien que les uns étant Eccléſiaſtiques, & les autres des Bourgeois, qui ne ſavoient pas manier les armes, ils commencérent à ſe ſervir des Etrangers. Le premier, qui mit cette Milice en crédit, fut un Albéric da Conio, *Gentilhomme de la Romagne* *, *de qui furent élèves Brace & Sforce, qui, en leur tems, furent les arbitres de l'Italie. A ceux-ci ont ſuccédé tous les autres, qui ont commandé les armes en Italie juſqu'à nos jours.*

Tout ce qu'ils y ont fait s'eſt terminé à la voir envahir par Charles VIII, ravager par Louis XII, opprimer par Ferdinand, & inſulter par les Suiſſes. L'ordre qu'ils tinrent fut pre-

* *Un autre* da Conio, *que Machiavel appelle Louis, remis la Milice Italienne en crédit, en inſtituant une Compagnie de ſoldats Italiens, appellée* la Ligue de St. George. *Hiſt. liv.* 1.

premiérement, d'ôter la réputation à l'Infanterie, pour ſe mettre eux-mêmes en crédit; car n'ayant point d'Etats, & ne ſubſiſtant que de leur induſtrie, ils ne pouvoient pas acquérir de l'autorité avec un petit nombre de fantaſſins, ni auſſi en nourrir beaucoup : de ſorte qu'ils trouvoient mieux leur compte à la Cavalerie, dont un nombre médiocre les faiſoit vivre avec honneur.

Les choſes étoient réduites à ce point, que, dans une Armée de 20000. hommes, il y avoit à peine 2000. fantaſſins. Outre cela, ils avoient trouvé le ſecret de s'exempter de toute fatigue, eux & leurs ſoldats, & de les guérir de toute peur, en introduiſant l'uſage de ne point tuer dans les eſcarmouches, mais ſeulement de faire des priſonniers, & de les renvoyer ſans rançon.

*Ils ne tiroient point la nuit ſur les terres, ni pareillement les habitans de ces terres ſur leurs tentes; ils ne faiſoient point de retranchemens dans leur Camp *; ils ne campoient jamais l'hiver; diſcipline inventée, pour éviter, comme j'ai dit, & le travail & les dangers, & qui rendit l'Italie eſclave & mépriſable.*

CHA-

* (Ou) *Ils ne ſavoient ce que c'étoit de cloture de Camp, ni de fortification.*

CHAPITRE TREIZIEME.

DES TROUPES AUXILIAIRES, MIXTES, ET PROPRES.

LEs autres armes inutiles ſont les auxiliaires, c'eſt-à-dire, celles que tu appelles pour te ſecourir & te défendre, comme fit, il y a quelques années, le Pape Jules II, qui ayant fait une malheureuſe expérience des armes mercenaires dans l'entrepriſe de Ferrare, en employa d'auxiliaires, que Ferdinand Roi d'Eſpagne lui envoya.

Cette Milice peut être utile à celui qui l'envoye, mais elle eſt toujours pernicieuſe à celui

MAchiavel pouſſe l'hiperbole à un point extrême, en ſoutenant qu'un Prince prudent aimeroit mieux périr avec ſes propres troupes, que de vaincre avec des ſecours étrangers.

Je penſe qu'un homme en danger de ſe noyer ne prêteroit pas l'oreille aux diſcours de ceux qui lui diroient, qu'il ſeroit indigne de lui de devoir la vie à d'autres qu'à lui-même, & qu'ainſi il devroit plûtôt périr, que d'em-

celui qui s'en ſert [1]; *car ſi elle a du pire, tu reſtes défait, & ſi elle a l'avantage, tu deviens ſon priſonnier.* [2] *Les anciennes Hiſtoires ſont pleines de ces exemples; mais je veux m'arrêter à celui de Jules II, qui, voulant avoir Ferrare, ne pouvoit faire pis, que de ſe mettre entre les mains d'un Etranger.*

Mais ſa bonne fortune fit naître un accident, qui fut cauſe, qu'il ne porta pas la peine de ſon mauvais choix.

d'embraſſer la corde ou le bâton que d'autres lui tendent pour le ſauver. L'expérience nous fait voir que le premier ſoin des hommes eſt celui de leur conſervation, & le ſecond celui de leur bien-être; ce qui détruit entiérement le paralogiſme emphatique de l'Auteur.

En approfondiſſant cette maxime de Machiavel, on trouvera peut-être que ce n'eſt qu'une jalouſie extrême, qu'il ſuffira d'inſpirer aux Princes: c'eſt cependant la jalouſie de ces mêmes Princes envers leurs Généraux, ou envers des auxiliaires, qu'ils ne vouloient pas attendre, crain-

1 *Ambiguus auxiliorum animus*, dit Tacite Hiſt. 4. & enſuite il l'appelle, *militia ſine affectu.*

2 *Et acciti auxilio Germani*, dit Tacite *ibid. ſociis pariter atque hoſtibus ſervitutem impoſuerunt.* Les Allemans appellés au ſecours opprimérent également les amis & les ennemis.

choix. C'eſt que ſes troupes auxiliaires ayant été défaites à Ravenne, vinrent les Suiſſes, qui, par un bonheur, auquel ni lui, ni les ſiens, ne s'attendoient pas, mirent en fuite les vainqueurs; de ſorte qu'il ne reſta priſonnier, ni de ſes ennemis, parce qu'ils s'étoient enfuis, ni de ſes ſoldats auxiliaires, d'autant qu'ils n'avoient vaincu que par les armes d'autrui.

Les Florentins étant entiérement ſans armes, appellérent dix mille François à leur ſervice, pour réduire la ville de Piſe; faute, qui leur attira plus de maux, qu'il ne leur en étoit jamais arrivé. L'Empereur de Conſtantinople, pour s'oppo-

crainte de partager leur gloire, qui de tout tems fut très préjudiciable à leurs intérêts. Une infinité de batailles ont été perduës par cette raiſon, & des petites jalouſies ont ſouvent plus fait de tort aux Princes, que le nombre ſupérieur, & les avantages de leurs ennemis.

Un Prince ne doit pas, ſans-doute, faire la guerre uniquement avec des troupes auxiliaires; mais il doit être auxiliaire lui-même, & ſe mettre en état de donner autant de ſecours qu'il en reçoit. Voila ce que dicte la prudence; mets toi en état de ne craindre pas tes enne-

mis

s'oppoſer à ſes voiſins, fit entrer en Gréce dix-mille Turcs, qui n'en voulurent pas ſortir la guerre finie *; *par où commença la ſervitude de la Gréce ſous les Infidéles.*

Celui donc, qui a réſolu de ne jamais vaincre, n'a qu'à ſe ſervir de ces armes, qui ſont bien plus dangereuſes, que les mercenaires, comme étant toutes unies, & toutes ſous l'obéiſſance d'un autre que toi; au lieu qu'il faut plus de tems, &

mis ni tes amis, mais quand tu as fait un traité, il faut y être fidéle. Tant que l'Empire, l'Angleterre & la Hollande ont été de concert contre Louis quatorze, tant que le Prince Eugène & Marlborough ont été bien unis, ils ont été Vainqueurs; mais dès que l'Angleterre a abandonné ſes Alliés, Louis XIV. s'eſt relevé dans l'inſtant.

Les Puiſſances qui peuvent ſe paſſer de troupes mixtes ou d'auxiliaires, font bien de les exclure de leurs Armées; mais comme peu de Princes de l'Europe ſont dans une pareille ſituation, je croi qu'ils ne riſquent rien avec les auxiliaires, tant que

* *Andronic Paléologue fut contraint de laiſſer Trebiſonde aux Turcs, qu'il avoit appellés à la défenſe de Conſtantinople.*

Et Jean Paleologue I. perdit toute la Thrace, qu'Amurat I. voulut avoir pour recompenſe du ſecours qu'il lui avoit fourni contre les Serviens.

& plus de précaution aux troupes mercenaires, pour t'offenſer, après qu'elles ont vaincu, parce qu'elles ne ſont pas un Corps, & que c'eſt toi, qui les as levées, & qui les payes; de ſorte qu'un troiſiéme, que tu en fais chef, ne peut ſe rendre tout-à-coup ſi puiſſant, qu'il lui ſoit aiſé de t'offenſer. Enfin tu as à craindre également la lâcheté des mercenaires, & la valeur des auxiliaires.*

C'eſt pourquoi, un Prince ſage ſe paſſera toujours des uns & des autres: aimant mieux être vaincu en combattant avec ſes propres que le nombre des Nationaux leur eſt ſuperieur.

Machiavel n'écrivoit que pour des petits Princes, & j'avoüe, que je ne vois guères que des petites idées dans lui; il n'a rien de grand ni de vrai, parce qu'il n'eſt pas honnête homme.

Qui ne fait la guerre que pour autrui n'eſt que foible; qui la fait conjointement avec autrui eſt très fort.

Sans parler de la guerre de 1701. des Alliés contre la France, l'entrepriſe par laquelle trois Rois du Nord dépouillérent Charles douze d'une partie de ſes Etats d'Allemagne, fut exécutée

* (Ou) *tu as à te défier des mercenaires à cauſe de leur lâcheté, & des auxiliaires à cauſe de leur bravoure.*

pres armes, que de vaincre par celles d'autrui; & d'autant plus, que ce n'eſt pas une vraye victoire, que celle qu'on gagne par d'autres armes que les ſiennes.

Je ne me laſſerai jamais de propoſer l'exemple de Céſar Borgia. Il prit Imola & Forli avec des troupes auxiliaires, toutes Françoiſes; mais depuis n'y trouvant pas de ſureté, il en employa de mercenaires, qu'il jugeoit être moins dangereuſes, ſavoir, celles des Urſins & des Vitelli; & puis y ayant reconnu de l'infidélité, il s'en défit, & ne ſe ſervit plus que de ſes propres ſoldats.

Or pour connoître la

cutée pareillement avec des troupes de différens Maîtres, réünis par des alliances; & la guerre de l'année 1734, que la France commença ſous prétexte de ſoutenir les Droits de ce Roi de Pologne toujours élu & toujours détrôné, fut faite par les François & les Eſpagnols joints aux Savoyards.

Que reſte-t-il à Machiavel après tant d'exemples, & à quoi ſe réduit l'allégorie des armes de Saül, que David refuſa à cauſe de leur peſanteur, lorſqu'il devoit combattre Goliath? Ce n'eſt que de la crême fouettée; j'avoüe que les auxiliaires incommodent quelquefois les

la différence qu'il y a entre l'une & l'autre Milice, il n'y a qu'à voir, combien la réputation du Duc, pendant qu'il fut entre les mains des François, ou celles des Urſins & des Vitelli, fut différente de celle qu'il acquit, quand il combattit indépendamment d'autrui. Car on ne connut jamais ce qu'il valoit, que lors qu'il fut le maître abſolu de ſes armes.

Je voulois m'en tenir aux exemples modernes d'Italie, mais je ne dois pas omettre celui d'Hiéron de Syracuſe, de qui j'ai déja parlé. Auſſi tôt que ſa ville lui eut donné le commandement de ſon Armée, il reconnut

les Princes ; mais je demande ſi l'on ne s'incommode pas volontiers, lorſqu'on y gagne des Villes & des Provinces ?

Au ſujet de ces auxiliaires, il cherche à jetter ſon venin ſur les Suiſſes qui ſont au ſervice de France ; je dois dire un petit mot ſur le ſujet de ces braves troupes ; car il eſt indubitable que les François ont gagné plus d'une bataille par leur ſecours, qu'ils ont rendu des ſervices ſignalés à cet Empire, & que ſi la France congédioit les Suiſſes & les Allemands qui ſervent dans ſon Infanterie, ſes Armées ſeroient beaucoup moins redoutables qu'elles ne

nut l'inutilité de la Milice mercenaire, dont les chefs ſe gouvernoient dès-lors, comme font aujourd'hui nos Italiens. Mais voyant qu'il ne la pouvoit ni garder, ni laiſſer, il la fit toute tailler en piéces, & puis il fit la guerre avec ſes propres armes toutes ſeules.

Je veux encore rappeller en mémoire une figure du Vieux Teſtament qui fait à mon ſujet. David, offrant à Saül d'aller combattre Goliath, ce redoutable Philiſtin, Saül, pour l'encourager, l'arma de ſa cuiraſſe, de ſon caſque, & de ſon épée : mais David lui dit, qu'il ne ſe pouvoit manier avec ces armes, & qu'il ne vouloit

le ſont à préſent.

Voici pour les erreurs de jugement : voyons à préſent celles de morale. Les mauvais exemples que Machiavel propoſe aux Princes, ſont des méchancetés qu'on ne ſauroit lui paſſer ; il allégue en ce chapitre Hiéron de Siracuſe, qui conſidérant que ſes troupes auxiliaires étoient également dangereuſes à garder, ou à congédier, les fit toutes tailler en piéces. Des faits pareils révoltent, lorſqu'on les trouve dans l'hiſtoire ; mais on ſe ſent indigné de les voir rapportés dans un Livre qui doit être fait pour l'inſtruction des Princes.

La

loit combattre ſon ennemi qu'avec ſa fronde & ſon 3 *bâton.* [a]

Enfin il arrive toujours, que les armes d'autrui ou te péſent, ou te ſerrent, ou te manquent au beſoin [b]. *Charles VII., Roi de France, après avoir chaſſé les Anglois, connoiſſant la neceſſité de s'armer de ſes propres armes, établit par tout le Royaume des Compagnies d'ordonnance de Cavalerie & d'Infanterie.*

Louis XI., ſon Fils, caſſa depuis les Compagnies.

Là cruauté & la barbarie ſont ſouvent fatales aux particuliers, ainſi ils en ont horreur pour la plûpart; mais les Princes, que la Providence a placés ſi loin des deſtinées vulgaires, en ont d'autant moins d'averſion, qu'ils ne les ont pas à craindre: ce ſeroit donc à tous ceux qui doivent gouverner les hommes, que l'on devroit inculquer le plus d'éloignement pour tous les abus qu'ils peuvent faire

3 *Induit Saul David veſtimentis ſuis, & impoſuit galeam æream ſuper caput ejus, & veſtivit eum lorica. Accinctus ergo David gladio ejus ſuper veſtem ſuam, cœpit tentare, ſi armatus poſſet incedere, dixitque ad Saul*, non poſſum ſic incedere, quia non uſum habeo; *& depoſuit ea, & tulit baculum ſuum, & elegit ſibi quinque limpidiſſimos lapides, & fundam manu tulit.* 1. Reg. 17.

a *Machiavel dit, ſon Couteau; mais l'Ecriture dit, qu'il n'en porta point, & qu'il prit celui de Goliath, pour lui couper la tête.*

b *L'Auteur dit*, te tombent

gnies d'Infanterie, en d'une puiſſance illi-
la place deſquelles il mitée.
prit les Suiſſes. Cette
faute, que firent auſſi ſes ſucceſſeurs, eſt la ſource de tous les maux de ce Royaume, ainſi qu'il ſe voit bien aujourd'hui; car ces Rois, en accréditant les Suiſſes, ont avili leurs propres ſujets, qui, accoutumés qu'ils ſont d'avoir les Suiſſes pour compagnons d'armes, ne croyent pas pouvoir vaincre ſans eux; ce qui fait, que les François ne ſuffiſent pas pour tenir tête aux Suiſſes, & ſans eux ne ſont rien qui vaille contre les autres.

Les Armées de France ſont donc partie mercenaires, partie propres; & ces armes toutes enſemble ſont bien meilleures que les ſimples mercenaires, ou les ſimples auxiliaires, mais auſſi de beaucoup inférieures aux armes propres, comme je l'ai montré.*

La France ſeroit invincible, ſi l'on y eût gardé l'ordre établi par Charles VII.; mais c'eſt un effet du manque de prudence des hommes, de commencer une choſe, parce qu'ils y trouvent un avantage préſent, qui les empê-
che

bent des épaules, *ce qui n'a ni grace, ni ſens, en nôtre Langue.*

* *Par l'exemple du Valentinois.*

chez de voir le mal raſſis deſſous, comme je l'ai dit ci-deſſus de la Fièvre étique. Ainſi le Prince, qui ne connoît les maux, que lors qu'ils ſont nés, n'eſt pas vrayement ſage; mais il arrive à très peu de gens de les prévoir & de les détourner.

Si l'on cherche la première origine de la décadence de l'Empire Romain, on trouvera que ç'a été d'avoir appellé les Goths †; ce qui commença d'énerver les forces des Romains, & de tranſmettre leur valeur aux Goths.

Je conclus donc, que tout Prince, qui n'a point d'armes propres, n'eſt point en ſûreté; qu'au contraire il eſt à la merci de la Fortune, faute d'avoir de quoi ſe défendre dans l'adverſité. Le ſentiment des Sages a toujours été, qu'il n'y a rien de ſi foible, ni de ſi fragile, que la puiſſance, qui n'eſt pas appuyée ſur ſes propres fondemens. 4 *La Milice propre eſt celle qui eſt compoſée de tes ſujets, de tes citoyens, ou de tes créatures; toutes les autres armes ſont mercenaires, ou auxiliaires. Il ſera aiſé de mettre ſur pied une*

† (Ou) *Car dès lors les forces de l'Empire commencérent à s'énerver, & celles des Goths à s'augmenter.*

4 *Nihil rerum mortalium tam inſtabile ac fluxum eſt, quàm fama potentiæ, non ſua ſi nixa.* Ann. 13.

Milice domeſtique, ſi l'on ſe ſert des moyens, que j'ai marqués, & ſur-tout de ceux que Philippe, pére d'Alexandre le Grand, & pluſieurs autres Princes, & Républiques, ont employés; auxquels je me remets entiérement.

CHAPITRE QUATORZIEME.

INSTRUCTION POUR LE PRINCE CONCERNANT LA MILICE.

LE Prince doit appliquer tout ſon eſprit, & toute ſon étude au métier de la Guerre, qui eſt le ſeul, qu'il lui importe d'apprendre [1]; *car c'eſt par cet-*

IL y a une eſpéce de pédanterie commune à tous les métiers, qui ne vient que de l'avarice & de l'intempérance de ceux qui les pratiquent. Un Soldat eſt pédant lorſqu'il s'attache trop à la minutie, ou lorſqu'il eſt fanfaron & qu'il donne dans le Donquichotiſme.

1 Un Roi de Thrace diſoit, qu'il ne différoit en rien de ſon palfrenier, lorſqu'il ne faiſoit pas la guerre. Néron, faiſant le plan de ſon régne futur, dit, qu'il ne ſe mêleroit d'autre choſe, que

L'Em-

cette ſcience, que ſe maintiennent ceux qui ſont nés Princes [2], *& que*

L'Enthouſiaſme de Machiavel, expoſe ici ſon Prince à être ridicule; il exagére ſi fort la matiére, qu'il veut que ſon Prince ne ſoit uniquement que Soldat; il en fait un Don Quichotte complet, qui n'a l'imagination remplie que de champs de bataille, de retranchemens, de la manière d'inveſtir des Places, de faire des lignes & des attaques.

Mais un Prince ne remplit que la moitié de ſa vocation, s'il ne s'applique qu'au métier de la guerre: il eſt évidemment faux, qu'il ne doit être que Soldat; & l'on peut ſe ſouvenir de ce que j'ai dit ſur l'origine des Princes

que de commander les armées. Tac. Ann. 13. Domitien haiſſoit Agricola, à cauſe qu'il étoit plus grand Capitaine que lui, enrageant d'être ſurpaſſé par un Sujet, en la gloire des armes, qui à ſon avis devoit être l'apanage des Princes. *Id ſibi maximè formidoloſum, ſi militarem gloriam alius occuparet; cetera utcumque facilius diſſimulari; ducis boni Imperatoriam virtutem eſſe* In Agricola. Qui ſont les Princes, dit Gracian, dont les noms ſont écrits dans le catalogue de la Renommée, ſinon les guerriers? c'eſt à eux, que le ſurnon de Grands appartient en propre. Les Hiſtoires ſont pleines de leurs exploits, & les entretiens du monde en font un perpétuel éloge, parce que le métier de la guerre tient plus du grand & du glorieux, que celui de la paix. *chap. 8. de ſon Héros.*

2 Tiridate, Roi d'Arménie, dit que les Etats ne ſe maintiennent pas par la lâcheté, mais par les armes; que les Particuliers n'ont pour but, que de conſerver

que ſouvent même les Particuliers le deviennent. Au contraire, il ſe voit, que les Princes, qui ſe ſont le plus adonnés au repos qu'aux armes, ont perdu leur Etat. Et véritablement, la premiére choſe qui te le fait perdre, c'eſt de négliger cet art; comme de le profeſſer, c'eſt le meilleur moyen de parvenir à la domination.

François Sforce, de Particulier devint Duc de Milan, parce qu'il étoit armé; & ſes enfans, pour avoir renon-

au premier Chapitre de cet Ouvrage. Ils ſont Juges d'inſtitution, & ils ſont Généraux, c'eſt un acceſſoire. Le Prince de Machiavel eſt comme les Dieux d'Homére, que l'on dépeignoit très robuſtes & puiſſants, mais jamais équitables. Cet Auteur ignore juſqu'au catéchiſme de la juſtice, il ne connoit que l'intérêt & la violence.

L'Auteur ne repréſente jamais que de petites idées: ſon génie redreſſé n'embraſſe que des ſujets propres pour la Politique des petits Princes; rien de plus foible que les raiſons dont il ſe ſert pour re-

com-

ver leur bien, au lieu que les Princes font vanité de conquérir celui d'autrui. *Non ignavia magna imperia, continuri; & ſua retinere, privata domus; de alienis certare, regiam laudem eſſe.* Tac. Ann. 15.

noncé aux armes, de Ducs devinrent des Particuliers. Car un des maux qui t'arrivent d'être déſarmé, c'eſt que tu deviens mépriſable [3] *; qui eſt une des infamies qu'un Prince doit éviter, ainſi que je le dirai ci-après.*

Comme il n'y a point de

commander la Chaſſe aux Princes : il eſt dans l'opinion, que les Princes apprendront par ce moyen à connoître les ſituations & les paſſages de leur pays.

Si un Roi de France, ſi un Empereur prétendoit acquerir de cette maniére la connoiſſance de ſes Etats, il leur faudroit autant de tems dans le cours de leur chaſſe, qu'en employe tout l'Univers dans la grande révolution des aſtres.

Qu'on me permette d'entrer dans un plus grand détail ; ſur une matiére qui ſera comme une eſpéce de digreſſion, à l'occaſion de la chaſſe ; & puiſque ce plaiſir

[3] Tacite en donne deux exemples en la perſonne de Tibére, l'un d'un Gouverneur de Province, qui oſa bien lui écrire des lettres de menaces de ſe ſoulever, ſi on lui donnoit un ſucceſſeur. *Quia res Tiberii, magis famâ, quàm vi ſtabant*, dit Tacite, Ann. 6. L'autre, d'un Roi des Parthes, qui eut l'audace de lui envoyer des Ambaſſadeurs, pour lui faire des demandes inſolentes, & le menacer de guerre, s'il ne les accordoit : & la raiſon que Tacite en rend, eſt que ce Roi mépriſoit la vieilleſſe de Tibére, & la vie voluptueuſe qu'il menoit alors ; par où il étoit incapable de penſer à la guerre. *Senectutem Tiberii ut inermem deſpiciens.* Ibid.

de proportion entre un qui eſt armé, & un qui eſt deſarmé, la raiſon ne veut pas, que celui qui eſt armé, obéiſſe volontiers à celui qui eſt deſarmé, ni que le ſeigneur deſarmé ſoit en ſûreté parmi des ſerviteurs armés [4]; *car il eſt impoſſible que ceux-là s'entendent bien enſemble, dont l'un a du mépris, & l'autre du ſoupçon:*

4 *Inter impotentes & validos falsò quieſcas. Ubi manu agitur, modeſtia ac probitas nomina ſuperioris ſunt.* Tac. in Germ. Ceux qui ſont les plus forts, ſont toujours les plus eſtimés. Patercule dit que Maroboduus, Roi des Marcomans, ayant conçu le deſſein de ſe faire Prince abſolu, entiérement indépendant des Romains, tenoit ſes troupes en haleine par de continuels exercices, & qu'à force de faire la guerre à ſes voiſins, il aguerrit ſi bien ſes ſujets, qu'il devint formidable à l'Empire

ſir eſt la paſſion preſque générale des Nobles, des grands Seigneurs & des Rois, ſurtout en Allemagne, il me ſemble qu'elle merite quelque diſcuſſion.

La Chaſſe eſt un de ces plaiſirs ſenſuels, qui agitent beaucoup le corps, & qui ne diſent rien à l'eſprit; c'eſt un deſir ardent de pourſuivre quelque bête, & une ſatisfaction cruelle de la tuer; c'eſt un amuſement qui rend le corps robuſte & diſpos, & qui laiſſe l'eſprit en friche & ſans culture.

Les chaſſeurs me reprocheront ſans doute, que je prends les choſes ſur un ton trop

con ; & par conſéquent, un Prince, qui ne ſait point l'Art militaire, ne peut jamais être eſtimé des ſoldats, ni ſe fier à eux.

C'eſt donc une néceſſité au Prince, de ſe donner tout entier aux exercices de la guerre, & il y doit même être plus aſſidu en tems de paix que durant la guerre [5] *; ce qu'il peut faire*

pire Romain. *Certum imperium vimque regiam complexus animo . . . . . imperium perpetuis exercitiis brevi in eminens & noſtro quoque imperio timendum perduxit faſtigium . . . . . exercitumque aſſiduis adverſus finitimos bellis exercendo majori operi præparabat.* Hiſt. 8.

[5] Comme faiſoit ce Caſſius, Gouverneur de Syrie, qui, quoique l'on fût en paix, ne laiſſoit pas d'exercer ſes légions, & de rétablir l'ancienne diſcipline, avec autant de ſoin, que s'il eût été en pleine guerre. *Quantum ſine bello dabatur, revocare*

trop ſérieux, que je fais le critique ſévére, & que je ſuis dans le cas des Prêtres, qui ayant le privilége de parler ſeuls dans les chaires, ont la facilité de prononcer tout ce que bon leur ſemble, ſans appréhender d'oppoſition.

Je ne me prévaudrai point de cet avantage ; j'alléguerai de bonne-foi les raiſons ſpécieuſes qu'alléguent les amateurs de la Chaſſe. Ils me diront d'abord que la Chaſſe eſt le plaiſir le plus noble & le plus ancien des hommes ; que des Patriarches, & même beaucoup de grands hommes, ont été chaſſeurs ; & qu'en chaſ-

faire en deux maniéres, l'une par les actions, l'autre par l'eſprit.

Quant à la premiére, il doit, outre le ſoin de tenir ſes gens en haleine, s'exercer ordinairement à la Chaſſe 6, *pour ſe faire à la fatigue, & d'ailleurs pour con-*

chaſſant, les hommes continuent à exercer ce même droit ſur les bêtes, que Dieu daigna lui-même donner à Adam.

Mais ce qui eſt vieux n'en eſt pas meilleur, ſur-tout quand il eſt outré. Des grands hommes ont été paſſionnés pour la Chaſſe, je l'avoüe; ils ont eu leurs défauts comme leurs foibleſſes; imitons ce qu'ils ont eu de grand, & ne copions point leurs minucies.

Les Patriarches ont chaſſé, c'eſt une verité; j'avoüe encore qu'ils ont épouſé leurs ſœurs, que la polygamie étoit en uſage de leur tems: mais ces bons Pa-

ve priſcum morem, exercitare legiones, cura, proviſu, perinde agere, ac ſi hoſtis ingrueret. Ann. 12. Sénéque dit, que la Milice, durant la paix, marche en bataille, travaille aux tranchées, & ſe fatigue à des exercices dont elle ſe pourroit paſſer, pour y être toute accoutumée quand il en ſera beſoin. *Ep.* 18.

6 Comme faiſoient les Romains. *Romanis ſolenne virís opus, utile famæ, vitaque & membris*, dit Horace dans la 18. épitre du livre 1. de ſes épitres. Vononus fut mepriſé des Parthes, qui étoient grands guerriers, parce qu'il n'aimoit pas la chaſſe. *Accendebat dedignantes & ipſe, diverſus à majorum inſtitutis, raro venatu.* Tac. Ann. 2.

connoître l'assiette des lieux, la pente des montagnes, les entrées & les issües des vallées, la largeur des plaines, la nature des fleuves & des marais 7; *ce qui sert à deux choses*, (1) *à connoître son pays, & comment on le peut défendre*, (2) *à comprendre plus facilement, com-*

Patriarches en chassant ainsi, se ressentirent des siécles barbares dans lesquels ils vivoient; ils étoient très grossiers & très ignorants; c'étoient des gens oisifs, qui ne sachant point s'occuper, & pour tuer le tems qui leur paroissoit toujours trop long, promenoient leurs ennuis à la chasse: ils perdoient dans les bois à la poursuite des bêtes, les moments qu'ils n'avoient ni la capacité ni l'esprit de passer en compagnie de personnes raisonnables.

Je demande si ce sont des exemples à imiter? si la grossiéreté doit instruire la politesse? ou, si ce

7 Cette connoissance, (dit Machiavel au chap. 39. du 3. livre de ses Discours) s'acquiert mieux par la Chasse, que par tout autre exercice; & outre cette connoissance, la Chasse t'enseigne mille choses, qu'il faut savoir à la guerre. Et Cyrus, au rapport de Xénophon, allant à la guerre contre le Roi d'Arménie, disoit à ses gens, que cette entreprise n'étoit rien autre chose, qu'une de ces Chasses, où il les avoit déja menés tant de fois; comparant ceux qu'il mettoit en embuscade sur les montagnes, à ceux qui faisoient sortir les bêtes fauves de leur gîte,

comment ſont faits les autres lieux, que l'on a beſoin de connoître; Car les collines, les vallées & les plaines, les rivières & les marécages, qui par exemple ſont en Toſcane, ont une certaine reſſemblance avec les autres: de ſorte que de la connoiſſance de l'aſſiette d'une Province, l'on peut venir aiſément à la connoiſſance des autres.

Quand cette partie manque au Prince, il manque de la premiére condition requiſe à un Capitaine; car c'eſt celle

te, pour les envelopper dans les filets. Ce qui montre, ainſi que Xénophon en convient, que la Chaſſe eſt une repréſentation de la guerre; à raiſon de quoi l'on dit communément, que l'homme de guerre doit avoir l'aſſaut du levrier, la fuite du loup, qui ſe retire en montrant les dents, & la défenſe du ſanglier.

ce n'eſt pas plûtôt aux Siécles éclairés à ſervir de modéle aux autres?

Qu'Adam ait reçu l'empire ſur les bêtes, ou non, c'eſt ce que je ne recherche pas; mais je ſçai bien que nous ſommes plus cruels & plus rapaces que les bêtes mêmes, & que nous uſons très tyranniquement de ce prétendu empire; ſi quelque choſe devoit nous donner de l'avantage ſur les animaux, c'eſt aſſurément notre raiſon; & ceux pour l'ordinaire qui font profeſſion de la chaſſe, n'ont leur cervelle meublée que de chevaux, de chiens & de toute ſorte d'animaux.

Ils

le, qui lui apprend à trouver l'ennemi, à ſe bien camper, à conduire les Armées [8], *à donner les batailles, à aſſiéger les villes. Philopémen, Prince d'Achaïe, eſt loüé par les anciens Ecrivains, de ce qu'en tems de paix il penſoit toujours à la guerre, & que, dans les voyages qu'il faiſoit avec ſes amis, il s'arrêtoit ſouvent, pour leur demander*, Si les ennemis étoient ſur cette colline, & que nôtre Armée fût ici, qui auroit l'avantage? Comment pourrions-nous

Ils ſont quelquefois très groſſiers, & il eſt à craindre qu'ils deviennent auſſi inhumains envers les hommes, qu'ils le ſont à l'égard des bêtes, ou que du moins la cruelle coutume de faire ſouffrir avec indifference, ne les rende moins compatiſſants aux malheurs de leurs ſemblables. Eſt-ce là ce plaiſir dont on nous vante tant la nobleſſe? Eſt-ce là cette occupation ſi digne d'un Etre penſant? On m'objectera que la chaſſe eſt ſalutaire à la ſanté, que l'expérience a fait voir que ceux qui chaſſent deviennent vieux, que c'eſt un plaiſir innocent & qui

[8] Qui ſont les qualités, que Tacite attribue à ſon beau-pére. *Loca caſtris ipſe capere, æſtuaria ac ſilvas ipſe pratentare; diſjectos coërcere.* Et une page après, *Adnotabant periti, non alium ducem opportunitates locorum ſapientius legiſſe.* In Agricola.

nous aller à eux, & les attaquer dans les formes ? Et ſi nous voulions nous retirer, comment ferions-nous ? Et s'ils ſe retiroient, comment les pourſuivrions-nous ? *En leur propoſant ainſi tous les cas, qui peuvent arriver à la Guerre, il écoutoit leurs avis, & puis leur diſoit le ſien, & ſes raiſons; ſi bien que lors qu'il étoit à la Guerre, il ne lui arrivoit jamais rien qu'il n'eût prévu.*

Mais quant à l'exercice de l'eſprit, le Prince doit lire des Hiſtoires, pour y conſidérer les actions des grands Capitaines, & les cauſes de leurs victoires, ou de leur défaite; mais ſur-tout il doit convient aux grands Seigneurs, puiſqu'il étale leur magnificence, puiſqu'il diſſipe leurs chagrins, & qu'en tems de paix il leur préſente les images de la guerre.

Je ſuis bien éloigné de condamner un exercice moderé; mais qu'on y prenne garde, l'exercice n'eſt néceſſaire qu'aux intempérants. Il n'y a point de Prince qui ait vécu plus que le Cardinal de Fleury, ou le Cardinal de Ximenès & le dernier Pape; cependant ces trois hommes n'étoient point Chaſſeurs. Faut-il d'ailleurs choiſir la profeſſion qui n'a de mérite que celui de promettre une longue

*doit faire ce qu'ont fait quelques excellens hommes, qui ont à tâche d'en imiter quelque autre, dont la vie avoit été glorieuse, ainsi qu'il est raconté, qu'Alexandre le Grand imitoit Achille, César Alexandre, & Scipion Cyrus. Car quiconque lira la vie de Cyrus, écrite par Xénophon, verra que Scipion * a pratiqué 9 de point en point toutes les vertus, que cet*

* (Ou) *lira la Vie de Scipion, reconnoîtra, qu'il a pris pour modele celle de Cyrus, composée par Xénophon.*

9 Tous les Princes ont à imiter Scipion l'Affricain, qui, au témoignage de Patercule, partageoit tout son tems entre les exercices de la paix & de la guerre, toujours parmi les armes, ou parmi les livres, abandonnant son corps aux dangers, & son esprit aux sciences. *Neque quisquam hoc*

gue vie ? Les Moines vivent d'ordinaire plus long-tems que les autres hommes, faut-il pour cela se faire Moine ?

Il ne s'agit point qu'un homme traîne jusqu'à l'âge de Mathusalem le fil indolent & inutile de ses jours ; mais plus il aura réflechi, plus il aura fait d'actions belles & utiles, & plus il aura vécu.

D'ailleurs la chasse est de tous les amusemens celui qui convient le moins aux Princes ; ils peuvent manifester leur magnificence de cent manieres beaucoup plus utiles pour leurs sujets, & s'il se trouvoit que l'abondance du gibier ruinât les

cet Hiſtorien attribüe à Cyrus. *

Voilà comme un Prince ſage doit gouverner, ſans jamais ſe tenir oiſif en tems de paix, afin que ſi la fortune vient à changer, il ſoit toujours prêt de lui réſiſter.

gens de la campagne, le ſoin de détruire ces animaux pourroit très bien ſe commettre aux Chaſſeurs payés pour cela. Les Princes ne devroient proprement être occupés que du ſoin de s'inſtruire & de gouverner, afin d'acquerir d'autant plus de connoiſſances, & de pouvoir d'autant plus ſe former une idée de leur profeſſion pour agir bien en conſéquence.

Je dois ajouter, ſur-tout pour répondre à Machiavel, qu'il n'eſt point néceſſaire d'être chaſſeur pour être grand Capitaine. Guſtave Adolphe, Turenne, Marlborough, le Prince Eugene, à qui on ne diſputera pas la qualité d'hommes illuſtres & d'habiles Généraux, n'ont point été chaſſeurs; nous ne liſons point que Ceſar, Alexandre, ou Scipion l'ayent été.

On

hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio diſpunxit, ſemperque aut belli, aut pacis ſerviit artibus; ſemper inter arma ac ſtudia verſatus, aut corpus periculis, aut animum diſciplinis exercuit. Hiſt. 1.

* Dont Scipion avoit toujours la vie entre les mains.

On peut en ſe promenant faire des réflexions plus judicieuſes & plus ſolides ſur les differentes ſituations d'un païs, relativement à l'art de la guerre, que lorſque des perdrix, des chiens couchans, des cerfs, une meute de toutes ſortes d'animaux, & l'ardeur de la chaſſe vous diſtraiſent: un grand Prince, qui a fait la ſeconde Campagne en Hongrie, a riſqué d'être fait priſonnier des Turcs pour s'être égaré à la chaſſe; on devroit même défendre la chaſſe dans les Armées, car elle cauſe beaucoup de deſordre dans les marches.

Je conclus donc qu'il eſt pardonnable aux Princes d'aller à la chaſſe, pourvû que ce ne ſoit que rarement, & pour les diſtraire de leurs occupations ſerieuſes, & quelquefois fort triſtes. Je ne veux interdire, encore une fois, aucun plaiſir honnête; mais le ſoin de bien gouverner, de rendre ſon Etat floriſſant, de proteger, de voir les ſuccès de tous les arts, eſt ſans doute le plus grand plaiſir; & malheureux celui à qui il en faut d'autres.

CHAPITRE QUINZIEME.

CE QUI FAIT LOUER, OU BLAMER LES HOMMES, ET SUR-TOUT LES PRINCES.

IL nous reſte maintenant de voir comment un Prince doit ſe gouverner envers ſes ſujets & ſes amis. Et comme je ſai, que pluſieurs ont traité cette matiére, je crains de paſſer pour un préſomptueux, ſi je la traite autrement qu'eux. Mais mon deſſein étant d'écrire pour ceux qui ſavent ce que c'eſt, il vaut mieux, à mon avis, parler ſelon la verité de la choſe, que ſelon ce que le Vulgaire s'en imagine.

Pluſieurs ſe ſont figuré

LEs Peintres & les Hiſtoriens ont cela de commun entr'eux, qu'ils doivent copier la Nature. Les premiers peignent les traits, & les coloris des hommes; les ſeconds leurs caractéres & leurs actions: il ſe trouve des peintres ſinguliers qui n'ont peint que des Monſtres & des Diables.

Machiavel repréſente l'univers comme un enfer, & tous les hommes comme des damnés; on diroit que ce Politique a vou-

guré des Républiques, & des Principautés, qui n'ont jamais été, & qui ne ſeront jamais. [1] *Mais il y a ſi loin de la manière dont on vit, à celle dont on devroit vivre, que celui qui laiſſe ce qui ſe fait pour ce qui ſe devroit faire, cherche à*

1 *Cunctas nationes & urbes populus, aut primores, aut ſingüli regunt. Delecta ex his & conſtituta Reip. forma, laudari, facilius, quàm evenire, vel, ſi evenit, haud diuturna eſſe poteſt.* Tac. Ann. 4. „ L'Auteur du livre, *dit un de ſes Traducteurs*, ne traite „ d'autres propos, que d'ac- „ querir, & garder le ſien; „ en quoi il conſtitüe en- „ tiérement la fin du Prin- „ ce, qu'il nous veut pro- „ poſer; n'ayant voulu ſui- „ vre en cela la tradition de „ ceux qui ont écrit devant „ lui, ſur ſemblable argu- „ ment, leſquels ont figu- „ ré en leurs écrits je ne „ ſai quelle perfection du „ Prince, non imitable à „ tous

voulu calomnier tout le genre-humain par une haine particuliére, & qu'il ait pris à tâche d'anéantir la vertu, peut-être pour rendre tous les habitans de ce continent ſes ſemblables.

Machiavel avance qu'il n'eſt pas poſſible d'être tout-à-fait bon dans ce monde, auſſi ſcélerat & auſſi corrompu que l'eſt le genre-humain, ſans que l'on périſſe. Et moi je dis, que pour ne point périr il faut être bon & prudent. Les hommes ne ſont d'ordinaire ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchants; mais & méchants, & bons, & médiocres s'accorderont tous à ménager un Prince puiſ-

à ſe perdre plûtôt qu'à ſe conſerver. Et par conſéquent, il faut qu'un homme, qui veut faire profeſſion d'être tout-à-fait bon, parmi tant d'autres qui ne le ſont pas, périſſe tôt ou tard. * *Il eſt donc de néceſſité abſolüe, que le Prince, qui veut ſe maintenir, apprenne à pouvoir n'être pas bon, pour*

„ tous les humains, pour la „ fragile condition de cette „ Nature. Ou au contraire „ celui-ci a voulu accom- „ moder la forme de ſes pré- „ ceptes ſeulement à ce qui „ eſt ſujet à l'expérience & „ à la plus commune mode „ de faire, dont les Princes „ ſages ont uſé. Eſtimant „ être choſe fort inepte, „ montrer un chemin, par „ où l'on ne va point, pour „ laiſſer celui qui eſt battu „ de tout le monde. *Gaſpar d'Auvergne dans la 2. Epitre dédicatoire de ſa traduction du Prince.*

* Voyez l'exemple de Pertinax dans le Chapitre 19.

ſant, juſte & habile. J'aimerai mieux faire la guerre à un Tiran qu'à un bon Roi, à un Louis onze qu'à un Louis douze, à un Domitien qu'à un Trajan; car le bon Roi ſera bien ſervi, & les ſujets du Tiran ſe joindront à mes troupes. Que j'aille en Italie avec dix mille hommes contre un Alexandre ſix, la moitié de l'Italie ſera pour moi; que j'y entre avec quarante mille hommes contre un Innocent onze, toute l'Italie ſe ſoulévera pour me faire périr. Jamais Roi bon & ſage n'a été détrôné en Angleterre par de grandes Armées, & tous leurs mauvais Rois ont ſuccombé ſous

pour en faire uſage ſelon le beſoin de ſes affaire.

Ainſi, laiſſant à part les choſes qui ne ſont qu'en imagination, & ne m'arrêtant qu'à celles qui ſont vrayes & réelles, je dis, que tous les hommes, particuliérement les Princes, de qui l'on parle davantage, parce que leur haute élévation les met plus en vûë, ont tous quelque ſurnom de loüange, ou de blâme. L'un eſt appellé libéral, l'autre ménager †; *& l'un grand donneur, l'autre grand voleur; l'un cruel, l'autre clément; l'un homme de parole, l'autre ſans foi; l'un effeminé & imbécille, l'autre hardi & courageux; l'un humain & affable, l'autre ſuperbe; l'un laſcif, l'autre chaſte; l'un homme de bon-*

ſous des compétiteurs qui n'ont pas commencé la guerre avec quatre mille hommes de troupes reglées. Ne ſois donc point méchant avec les méchants, mais ſois vertueux & intrepide avec eux, tu rendras ton peuple vertueux comme toi, tes voiſins voudront t'imiter, & les méchants trembleront.

† *Machiavel uſe du mot,* miſero, *qui eſt un mot Florentin, parce que, dit-il,* avaro *en notre langue, ſignifie auſſi un homme qui s'enrichit de rapines, au lieu que nous appellons* Miſero, *celui qui épargne trop le ſien: Parentheſe qui rompt le fil du diſcours, & que pour cela j'ai trouvé mieux de mettre à la marge.*

bonne foi, l'autre fourbe; l'un rude & rustique, l'autre facile; l'un grave, l'autre étourdi; l'un religieux, l'autre impie.

Chacun me dira, que ce seroit un tresor, qu'un Prince, qui, de toutes les qualités que je viens de nommer, n'en auroit que les bonnes. Mais d'autant qu'on ne les peut pas avoir toutes, ni aussi les mettre toutes en usage, la condition humaine ne le souffrant pas [2], le Prince a besoin d'être si prudent, qu'il sache éviter l'infamie des vices, qui lui feroient perdre son Etat, & se garantir des autres, si cela se peut; mais s'il n'y a pas moyen, il ne s'en doit pas trop embarrasser, ni même se soucier d'encourir l'infamie de ces vices, sans quoi il est difficile de sauver son Etat. Car, tout bien considéré, telle chose, qui paroît une vertu, le ruineroit, s'il la pratiquoit; & telle autre, qui paroît un vice, se trouvera être cause de sa felicité. [3]

CHA-

2 *Adhuc inemo extitit*, dit le Jeune Pline dans son Panégirique, *cujus virtutes nullo vitiorum consortio laderentur.*

3 Il y a des vices, qui n'empêchent point de bien régner, ni que le Prince, qui les a, ne soit un bon Prince. Salomon étoit sujet aux Femmes, Trajan aux garçons & au vin. *Vicios de hombre, no de Principe*, disoit le Comte de Pennaranda à un Ambassadeur de l'Empereur, qui lui disoit, que c'étoit dommage, que Philippe IV. Roi d'Espagne fût si adonné aux femmes. Il faut distinguer dans les Princes la vie domestique d'avec la vie publique, les ver-

CHAPITRE SEIZIEME.

De la Liberalité et de l'Economie.

Commençant par les deux premiéres qualités, je dis, qu'il eſt bon d'être cru libéral, mais que ſi tu exerces ta

DEux ſculpteurs fameux, Phidias & Alcamene, firent chacun une ſtatue de Minerve, dont les

vertus royales d'avec les vertus particuliéres. Et c'eſt comme Tacite l'entend, quand il dit, *Palam laudares, ſecreta malè audiebant.* Hiſt. 1. Il eſt toujours loüable de bien faire, mais il n'y fait pas toujours bon; telle choſe eſt conforme à la raiſon, qui ne l'eſt pas à l'expérience; & par conſéquent il faut que le Prince, pour faire bien ſa fonction, s'accommode au beſoin des affaires, & faſſe à cauſe de ſon Etat ce qu'il ne feroit pas, ou ne devroit pas faire, s'il n'étoit que Particulier. *Morem accommodari, prout conducat.* Ann. 12. Il ſuffit, qu'il ſoit bon, quand il importe de l'être. *Quoties expedierat, magna virtutes.* Hiſt. 1. Il faut qu'il ſache tout le bien, mais il n'eſt pas toujours à propos qu'il le faſſe. *Omnia ſcire, non omnia exequi.* Dans la vie d'Agricola. Catherine de Medicis, Reine de France, voyant, que le Pape & le *Roi d'Eſpagne la blâmoient d'avoir* fait la paix avec les Huguenots, après avoir employé en vain le fer & le feu contr'eux, pour les ramener à leur devoir, diſoit fort à propos, que *le Royaume de France ne ſe gouverneit pas comme Aliſſe & Torbia*, (ce ſont deux petites villes d'Italie toutes deſertes) & que ce qui réüſſiſſoit dans un petit modèle, ne réüſſiſſoit pas toujours dans un grand.

*ta libéralité, de façon que tu ſois craint, tu t'en trouves mal. Car ſi tu n'es libéral, que comme il le faut être *, ta libéralité ne ſera point connüe, & l'on t'accuſera du vice contraire.*

Pour avoir le renom de libéral, il ne faut éviter aucune ſorte de dépenſe; or il arrive de là, que le Prince venant à s'épuiſer, il eſt enfin contraint, (s'il veut conſerver ce renom) de charger extraordinairement ſon peuple [1], *& de recourir aux confiſcations, &*

les Atheniens voulurent choiſir la plus belle, pour être placée ſur le haut d'une colonne; on les préſenta toutes les deux au public, celle d'Alcamene remporta les ſuffrages, l'autre, diſoit-on, étoit trop groſſiérement travaillée. Phidias ne ſe déconcerta point par le jugement du vulgaire, & demanda, que comme les ſtatues avoient été faites pour être placées ſur une colonne, qu'on les élevât toutes les deux; alors celle de Phidias remporta le prix.

Phidias devoit ſon ſuccès à l'étude de l'Optique, & des proportions. Cette regle de proportion doit

* *C'eſt-à-dire avec choix & meſure.*

1 Si nous épuiſons le Treſor-public, dit Tibére chez Tacite, il faudra le remplir par des moyens injuſtes. *Si ærarium ambitione exhauſerimus, per ſcelera ſupplendum erit.* Ann. 2.

& à tous les autres moyens d'avoir de l'argent ; par où il commence à devenir odieux à ſes ſujets, & à perdre ſon crédit, à cauſe de ſa pauvreté ; ce qui fait, qu'au premier revers de Fortune, il eſt en danger de périr, ſa libéralité lui ayant fait beaucoup d'ennemis, & peu d'amis. 2 *Après quoi,*

2 Ciceron dit, que le Prince libéral perd plus de cœurs qu'il n'en gagne ; & que la haine de ceux à qui il ôte, eſt bien plus grande que la reconnoiſſance de ceux à qui il donne. *Nec tanta ſtudia aſſequuntur eorum, quibus dederunt quanta alia eorum, quibus ademerunt.* Off. lib. 2. Qui le Prince, dit le Jeune Pline, ne donne rien, pourvu qu'il n'ôte rien *Nihil largiatur Princeps, dum nihil auferat.* Paneg. Tacite, en parlant d'Otton, dit un beau mot, *perdere iſte ſciet, donare neſciet.* Hiſt. 1. Il ſait diſſiper, mais non donner.

doit être obſervée dans la Politique ; les differences des lieux font les differences des maximes ; vouloir en appliquer une généralement, ce ſeroit la rendre vicieuſe : ce qui ſeroit admirable pour un grand Royaume, ne conviendroit point à un petit Etat. Le luxe qui naît de l'abondance & qui fait circuler les richeſſes par toutes les veines d'un Etat, fait fleurir un grand Royaume ; c'eſt lui qui entretient l'induſtrie, c'eſt lui qui multiplie les beſoins des riches, pour les lier par ces mêmes beſoins avec les pauvres.

Si quelque Politique

quoi, s'il veut changer de conduite, il encourt auſſi-tôt le reproche d'avaricieux.

Si donc un Prince ne ſauroit faire connoître ſa libéralité, ſans ſe faire tort, il ne doit pas, s'il eſt prudent, ſe ſoucier d'être appellé chiche; car lors qu'on verra dans la ſuite, que ſes revenus lui ſuffiſent, qu'il peut réſiſter aux armes de ſes*

que habile s'aviſoit de bannir le luxe d'un grand Empire, cet Empire tomberoit en langueur : le luxe tout au-contraire feroit perir un petit Etat; l'argent ſortant en plus grande abondance du pays qu'il n'y rentreroit à proportion, feroit tomber ce corps délicat en conſomption, & il ne manqueroit pas de mourir étique. C'eſt donc une régle indiſpenſable à tout Politique de ne jamais confondre les petits Etats avec les grands, & c'eſt en quoi Machiavel péche griévement en ce chapitre.

La premiére faute, que je dois lui reprocher, eſt qu'il prend

ner. *Falluntur*, ajoute-t-il, *quibus luxuria ſpecie liberalitatis imponit.* Ceux-là ſe trompent fort, qui prennent la prodigalité pour la liberalité. Le Jeune Pline ne veut point qu'on appelle liberaux ceux qui ôtent à l'autre, & dit, que c'eſt acquérir le renom de libéralité par une véritable avarice. *Qui quod huic dabant, auferunt illi, famam liberalitatis avaritia petunt.* Ep. 30. lib. 9.

* (Ou) *qu'à ſon dommage.*

ses ennemis, & faire même des entrepriſes, ſans charger ſon peuple, il ſera tenu libéral, de tous ceux à qui il n'ôte rien †, dont le nombre eſt infini; au lieu que ceux qui le croient avaricieux, à cauſe qu'il ne leur donne pas ce qu'ils demandent, ſont en petit nombre.

De nôtre tems, nous n'avons vû faire de grandes choſes qu'à ceux

† *Tu es mon Dieu*, dit David à Dieu, *parce que tu n'as pas beſoin de mes biens. Dixi Domine Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Pſalmo 15. Tous les ſujets ont les mêmes ſentimens pour les Princes, qui les laiſſent joüir paiſiblement de leurs biens. Ils ſont toujours bien affectionnés, *dit Mezeray dans la Vie de Charles VI.* quand ils ſont bien traités; c'eſt-à-dire, quand on ne leur ôte rien.

prend le mot de liberalité dans un ſens trop vague; il ne diſtingue pas aſſez la liberalité de la prodigalité. „ Un Prince, dit-il, pour faire de grandes choſes, doit paſſer pour „ liberal, & il doit „ l'être. " Je ne connois aucun Héros qui ne l'ait été. Afficher l'avarice, c'eſt dire aux hommes, n'attendez rien de moi, je payerai toujours mal vos ſervices; c'eſt éteindre l'ardeur que tout ſujet a naturellement de ſervir ſon Prince.

Sans doute il n'y a que l'homme économe qui puiſſe être liberal, il n'y a que celui qui gouverne prudemment ſes biens

*ceux qui ont passé pour ménagers, tous les autres ont péri. Jules II. se servit du renom de libéral, pour parvenir au Pontificat, mais il ne se soucia plus de l'être, quand il fut Pape. Sa longue épargne lui a si bien suffi dans toutes ses guerres, qu'il n'a jamais mis d'impôt extraordinaire. Le Roi d'Espagne régnant aujourd'hui * ne fût pas venu à bout de tant d'entreprises, s'il eût été liberal.*

C'est pourquoi, un Prince, qui ne veut pas devenir pauvre, ni mépriſable, ni se voir contraint de piller ses sujets, pour se deffendre

* *Il parle de Ferdinand, Roi de Castille & d'Arragon.*

biens qui puisse faire du bien aux autres.

On connoit l'exemple de François premier, Roi de France, dont les dépenses excessives furent en partie la cause de ses malheurs. Les plaisirs de François premier absorboient les ressources de sa gloire : ce Roi n'étoit pas liberal, mais prodigue, & sur la fin de sa vie il devint un peu avare : au-lieu d'être bon ménager, il mit des trésors dans ses coffres; mais ce n'est pas des trésors sans circulation qu'il faut avoir, c'est un ample revenu. Tout particulier & tout Roi qui ne fait qu'entasser,

dre contre ſes ennemis ; ſe doit peu ſoucier du reproche d'avarice, ce vice étant un de ceux qui le font régner.

r. Mais, me dira quelqu'un, c'eſt par la libéralité, que Céſar eſt parvenu à l'Empire ; & à beaucoup d'autres aux plus hautes dignités. Je répons ; ou tu es Prince, ou tu prétends le devenir : au premier cas, la libéralité porte dommage 3 *; au ſecond, il eſt beſoin d'être eſtimé libéral ; & Céſar s'étudioit à paſſer*

3 *Liberalitas, ni adſit modus, in exitium vertitur*, dit Tacite Hiſt. 3. Au contraire, la frugalité du Prince lui tient lieu d'un revenu, qui ſuffit à toutes les dépenſes néceſſaires. *Tantas vires habet frugalitas Principis*, dit le Jeune Pline, *ut tot impendiis, tot erogationibus ſola ſufficiat.* In Paneg.

Quant

ſer, enterrer de l'argent, n'y entend rien : il faut le faire circuler pour être vraiment riche. Les Medicis n'obtinrent la Souveraineté de Florence que parce que le Grand Coſme, pére de la Patrie, ſimple marchand, fut habile & libéral. Tout avare eſt un petit génie, & je crois que le Cardinal de Retz a raiſon quand il dit, que dans les grandes affaires, il ne faut jamais regarder à l'argent. Que le Souverain ſe mette donc en état d'en acquérir beaucoup, en favoriſant le commerce & les manufactures de ſes ſujets, afin qu'il puiſſe en dépenſer beaucoup à propos.

ſer pour tel, comme voulant arriver à la Principauté. Mais ſi, après y être parvenu, il eût vêcu plus longtems, & qu'il n'eût pas modéré ſa dépenſe, il eût ruiné l'Empire.

Il ſera aimé & eſtimé.

Machiavel dit que la libéralité le rendra mépriſable : voilà ce que pourroit dire un uſurier : mais eſt-ce ainſi que doit parler un homme qui ſe mêle de donner des leçons aux Princes?

Si l'on me réplique, que pluſieurs Princes très-libéraux ont fait de grandes choſes en guerre, je répons : ou le Prince dépenſe le ſien, & celui de ſes ſujets, ou celui d'autrui : quant au ſien, il en doit être ménager 4; mais de l'autre, il en doit être

Quant à ce que Machiavel dit, que pour devenir Prince, il faut être libéral, mais ceſſer de l'être, lors qu'on eſt Prince effectif, (*Principe fatto*); celà eſt conforme à ce que Tacite raconte d'Otton, qui, n'étant encore que Particulier, faiſoit une dépenſe, qui eût été même à charge à un Prince; *luxuria etiam principi oneroſa.* Hiſt. 1. & qui toutes les fois que Galba mangeoit chez lui, diſtribuoit de l'argent à chaque ſoldat de cohorte, qui étoit de garde, comme pour payer leur dîner. Mais lorſqu'il fut Prince, il devint ménager à tel point, qu'à ſa mort il diſtribua ſon argent à ſes domeſtiques, non pas en homme qui alloit mourir, mais comme s'il eût eu encore long-tems à vivre. *Eò progreſſus eſt, ut per ſpecies convivii, quoties Galba apud Othonem epularetur, cohorti excubias agenti, viritim centenos nummos divideret.* Hiſt. 1. Voilà Otton, qui veut devenir Empereur. *Pecunias diſtribuit parcè, nec ut perituras.* Hiſt. 2. Alors il étoit Prince.

4 Tacite loüe Galba, d'avoir été ménager de ſon bien,

être prodigue, autrement il ne ſeroit pas ſuivi des ſoldats. D'ailleurs, il n'y a point d'inconvénient à donner largement ce qui n'eſt ni à toi, ni à tes ſujets, comme faiſoient Cyrus, Céſar, & Alexandre; au contraire cela te rend plus formidable.

Rien ne te nuit, que de dépenſer le tien, & à meſure que tu es libéral, tu perds la commodité de l'être 5, *& tu te rens pauvre, & mépriſable; ou, ſi tu veux te garantir de la pauvreté, tu deviens voleur, & par conſéquent odieux* 6. *Or entre toutes les choſes, dont le Prince ſe doit garder, l'une eſt, d'être haï & mépriſé; à quoi la libéralité t'expoſe toujours. Il vaut donc mieux avoir le renom d'être trop ménager, défaut, qui ne te rend pas odieux, que de tomber, par une affectation de libéralité,*

bien, & avare de celui du Public; *pecunia ſuâ parcus, publica avarus.* Hiſt. 1. Henri IV. Roi de France étoit de ce caractère.

5. *Liberalitas enim nimia profuſione inareſcit.* Plin. Ep. 4. lib. 2.

6 Comme Néron, qui par ſon luxe conſumoit les richeſſes de l'Empire, ſur l'eſpérance d'un tréſor imaginaire, qui devoit fournir à toutes ſes dépenſes, attente, qui fut cauſe de la pauvreté publique, & le rendit d'autant plus ridicule à tout le monde, que ſes flatteurs avoient fait ſonner haut la félicité de ſon régne. *Nova ubertate provenire terras, & obvias opes deferre Deos.... Gliſcebat interim luxuria ſpe inani, conſumebanturque veteres opes, quaſi oblatis, quas multos per annos prodigeret. Quin & inde jam largiebatur, & divitiarum expectatio inter cauſſas paupertatis publicæ erat.* Ann. 16.

dans la néceſſité de prendre à toutes mains; ce qui, outre le deshonneur, te fait encore haïr.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

DE LA CRUAUTE' ET DE LA CLEMENCE: ET S'IL VAUT MIEUX ETRE AIME', QUE CRAINT.

J'Avoüe, que tous les Princes doivent deſirer d'avoir le renom de clémence; mais auſſi, ils doivent prendre garde à l'uſage qu'ils font de cette vertu. Céſar Borgia paſſoit pour cruel, & néanmoins ſa cruauté avoit reüni, pacifié, & réformé toute la Romagne. Et, cela bien conſidéré, l'on avoüera, qu'il a été beaucoup plus clément que le peuple de Florence, qui pour éviter le reproche de cruauté, laiſſa détruire la belle Ville de Piſtoye.

LE dépôt le plus précieux qui ſoit confié entre les mains des Princes, c'eſt la vie de leurs ſujets. Leur Charge leur donne le pouvoir de condamner à mort ou de pardonner aux coupables; ils ſont les arbitres ſuprêmes de la Juſtice.

Les bons Princes regardent ce pouvoir tant vanté, ſur la vie de leurs Sujets, comme le poids le plus peſant de leur Couron-

proche de cruel, laiſſa détruire Piſtoie. *

Quand il s'agit de contenir ſes ſujets dans le devoir, le Prince ne ſe doit point ſoucier du reproche de cruauté, d'autant qu'à la fin il ſe trouvera qu'il aura été plus humain en puniſſant de mort quelques brouillons, que ceux qui, par trop d'indulgence, laiſſent arriver des deſordres, d'où naiſſent des maſſacres & des ſaccagemens. [1] *Car ces tumul-*

ronne. Ils ſavent qu'ils ſont hommes, comme ceux ſur leſquels ils doivent juger; ils ſavent que des torts, des injuſtices, des injures peuvent ſe reparer dans ce monde, mais qu'un arrêt de mort précipité eſt un mal irréparable : ils ne ſe portent à la ſévérité que pour éviter une rigueur plus fâcheuſe, qu'ils prévoyent s'ils ſe conduiſent autrement; ils ne prennent de ces triſtes réſolutions, que dans des cas déſeſpérés, & pareils à ceux où un homme ſe ſentant un membre gangrené, malgré la tendreſſe qu'il a pour lui-même, ſe reſoudroit à le laiſſer retrancher, pour garantir & pour ſauver du

* *Faute d'avoir voulu exterminer deux familles, les* Panciatiques *& les* Cancelliers, *qui partageoient cette ville en deux factions, & la mettoient toute en combuſtion par leurs querelles.* Machiavel, chap. 27. du livre 3. de ſes Diſcours.

1 Cela revient à ce que Tacite dit de Corbulon, que l'on ſe trouva mieux de

multes bouleverſent toute une Ville, au lieu que les punitions, que le Prince fait, ne tombent que ſur quelques Particuliers.

Au reſte, il eſt impoſſible, qu'un Prince nouveau s'exempte d'être cruel, toute domination nouvelle étant pleine de dangers [2], *comme Virgile*

de ſa ſévérité, qui tenoit la Diſcipline militaire en vigueur, que de l'indulgence des autres Généraux, qui, à force de pardonner aux déſerteurs, ruinoient leurs Armées. *Quia duritatem cali militiaque multi abnuebant, deſerebantque, remedium ſeveritate quæſitum eſt.... Idque uſu ſalubre, & miſericordiâ melius apparuit; quippe pauciores illa caſtra deſeruere, quam ea, in quibus ignoſcebatur.* Ann. 13.

2 Tout Prince nouveau, dit Tacite, eſt chancelant, & expoſé à mille accidens fâcheux. *Novum & nutantem Principem.* Ann. 1. *ad om-*

moins par cette opération douloureuſe le reſte du corps.

Machiavel traite de bagatelles des choſes auſſi graves, auſſi ſérieuſes, auſſi importantes. Chez lui la vie des hommes n'eſt comptée pour rien; l'intérêt, ce ſeul Dieu qu'il adore, eſt compté pour tout; il préfére la cruauté à la clémence, & il conſeille à ceux qui ſont nouvellement élevés à la Souveraineté, de mépriſer plus que les autres la réputation d'être cruels.

Ce ſont des bourreaux qui placent les Héros de Machiavel ſur le trône, & qui les y maintiennent. Céſar Borgia eſt le refuge de ce Politique,

gile le fait dire à Didon ;

Res

mines principatûs novi eventus ſæpiſſime. Hiſt. 5. Il ajoute, que l'on ſe ſoulève ſouvent contre le Prince nouveau, quoique même il n'en donne point de ſujet, ſeulement parce que le changement de Prince donne une plus belle occaſion de brouiller, & fait concevoir aux brouillons l'eſpérance de faire mieux leurs affaires dans une Guerre-Civile. *Seditio inceſſit, nullis novis cauſſis, niſi quod mutatus princeps licentiam turbarum, & ex civili bello ſpem præmiorum oſtendebat.* Ann. 1. C'eſt pourquoi Louis XI. diſoit, que s'il n'eût uſé de rigueur au commencement de ſon régne, il eût été du nombre des *Nobles malheureux*, dont il eſt parlé dans Boccace. Et ce qui fait encore, qu'un Prince nouveau a bien de la peine à s'abſtenir d'être cruel, c'eſt que les ſujets prennent d'ordinaire trop de liberté, parce qu'ils ne le croyent pas encore aſſez fort, pour rien entreprendre. *Uſurpata ſtatim libertate, licentiùs, ut erga principem novum.* Hiſt. 1. Le Duc de Valentinois diſoit, que la maxime, *Oderint, dùm*

que, lorſqu'il cherche des exemples de cruauté.

Machiavel cite encore quelques Vers, que Virgile met dans la bouche de Didon : mais cette citation eſt entiérement déplacée ; Car Virgile fait parler Didon, comme quelqu'un fait parler Jocaſte dans la Tragedie d'Oedipe. Le Poëte fait tenir à ces perſonnages un langage qui convient à leur caractère. Ce n'eſt donc point l'autorité de Didon, ce n'eſt donc point l'autorité de Jocaſte, qu'on doit emprunter dans un traité de Politique ; il faut l'exemple des grands hommes, & d'hommes vertueux.

Res dura, & regni novitas, me talia cogunt
Moliri, & latè fines custode tueri *.

Cependant, il ne faut pas, qu'il ait peur de son

dum metuant, étoit absolument nécessaire à ceux qui d'une condition privée étoient montés à la Principauté ; témoin César, qui ne jouït que cinq mois de la sienne, pour avoir négligé le bon conseil, que Pansa & Hirtius lui donnoient, de conserver par les armes la domination que les armes lui avoient acquise. *Laudandum*, dit Patercule Hist 2. *experientia consilium est Pansa atque Hirtii, qui semper prædixerunt Cæsari, ut principatum, armis quæsitum armis teneret. Plebiscitan moriri, quam timeri malle ; dum clementiam, quam præstiterat, expectat, inermus ab ingratis occupatus est.* Il faut donc conclure avec Salluste, que les mêmes moyens qui ont servi à acquérir la souveraineté, servent à la conserver. *Imperium iisdem artibus retinetur, quibus partum est.*

* Æneid. I.

Le Politique me commande sur-tout la rigueur envers les troupes ; il oppose l'indulgence de Scipion à la sévérité d'Annibal ; il préfère le Carthaginois au Romain, & conclut tout de suite, que la rigueur est le mobile de l'ordre & de la discipline, & par conséquent du triomphe d'une Armée. Machiavel n'en agit pas de bonne foi en cette occasion ; car il choisit Scipion, le plus mou de tous les Généraux quant à la discipline, pour l'opposer à Annibal, & pour favoriser la sévérité.

J'avoüe que l'ordre d'une Armée ne peut subsister sans sévérité ; car comment contenir

son ombre, mais il doit être lent à croire, & à se remuer, & mêler si bien la prudence avec la douceur, que le trop de confiance ne l'empêche pas de se tenir sur ses gardes; ni la trop de défiance d'être traitable. †

A ce propos, il est question de savoir, lequel vaut mieux, d'être aimé, ou d'être craint. Je réponds, qu'il faudroit être l'un & l'autre; mais d'autant que cela est difficile, & que par conséquent il faut choisir, il est plus sûr d'être craint. Car il est vrai de dire, que tous les hommes sont ingrats, inconstans, dissi-

† [Ou] *que le trop de confiance ne le rende pas malavisé, ni le trop de défiance insupportable.*

nin dans leur devoir des libertins, des débauchés, des scélerats, des poltrons, des téméraires, des animaux grossiers & méchaniques, si la peur des châtimens ne les arrête en partie?

Tout ce que je demande sur ce sujet à Machiavel, c'est de la moderation. Qu'il sache donc, que si la clémence d'un honnête homme le porte à la bonté, la sagesse aussi ne le porte pas moins à la rigueur. Mais il en est de sa rigueur comme de celle d'un habile pilote: on ne lui voit pas couper les mâts ni les cordages de son vaisseau, que lorsqu'il y est forcé par le danger éminent,

diſſimulés, timides, intéreſſés. Tandis que tu leur fais du bien, & que tu n'as pas beſoin d'eux, ils t'offrent leurs biens, leurs vies, leurs enfans, & tout eſt à toi; mais quand la Fortune te tourne le dos, ils te le tournent auſſi 3, *& tu péris pour avoir fait fonds ſur leurs paroles, & n'avoir pas pris de meilleures aſſurances* *.

Car pour ceux que l'on

3 *Proſperis Vitellii rebus certaturi ad obſequium, adverſam ejus fortunam ex æquo detrectabant.* Hiſt. 2. *Languentibus omnium ſtudiis, qui primò alacres fidem atque animum oſtentaverant.* Hiſt. 1. *cæteris aliena pericula deſerentibus.* Ann. 13.

* (Ou) *Car on ne ſauroit employer dans le beſoin ceux que l'on a gagnés par des bienfaits, & non par ſon propre mérite; & l'on eſt plûtôt digne de les avoir, que l'on ne les a en effet, pour amis.*

où l'expoſe l'orage & la tempête.

Il y a des occaſions où il faut être ſévére, mais jamais cruel. J'aimerois mieux, un jour de bataille, être aimé que craint de mes ſoldats.

J'en viens à préſent à ſon argument le plus captieux. Il dit qu'un Prince trouve mieux ſon compte en ſe faiſant craindre, qu'en ſe faiſant aimer, puiſque la plûpart du monde eſt portée à l'ingratitude, au changement, à la diſſimulation, à la lâcheté & à l'avarice; que l'amour eſt un lien d'obligation, que la malice & la baſſeſſe du genre-humain ont rendu très fragile: au lieu que la crain-

l'on gagne à force de bienfaits, & non par une vraye grandeur de courage, l'on mérite plutôt de les avoir pour amis, qu'on ne les a[4]; *& par conſéquent on ne ſauroit compter ſur eux dans le beſoin. Outre que les hommes craignent moins d'offenſer celui qui ſe fait aimer, que celui qui ſe fait craindre; parce que l'amour n'eſt retenu que par un certain lien de bienſeance*[5], *que les hommes, qui ſont tous mé-*

crainte du châtiment aſſure bien plus fort du devoir des gens; que les hommes ſont maîtres de leur bienveillance, mais qu'ils ne le ſont pas de leur crainte; ainſi, qu'un Prince prudent dépendra plûtôt de lui que des autres.

Je ne nie point qu'il n'y ait des hommes ingrats & diſſimulés dans le monde; je ne nie point que la ſévérité ne ſoit dans quelques moments très utile; mais j'avance que tout Roi dont la politique n'aura pour but que de ſe faire craindre, régnera ſur des lâches & ſur des eſclaves, qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de ſes ſujets;

[4] *Amicitias, dum magnitudine munerum, non conſtantia animorum comparant putat, meruit magis, quàm habuit.* Hiſt. 3. L'amitié, que l'intérêt a liée, dit un Ancien, l'intérêt la délie.

[5] *Infirma vincula caritatis.* In Agricola. *Timetur à pluribus, quod plerumque fortius habere eſt*, dit le Jeune Pline dans la 5. lettre du livre 1. de ſes épitres.

méchans, rompent toutes les fois qu'ils trouvent leur avantage ailleurs [6]*; au lieu que la crainte eſt entretenüe par la peur de la peine, qui ne ceſſe jamais.*

Cependant il faut que le Prince ſe faſſe craindre de manière, que s'il n'eſt pas aimé, du moins il ne ſoit pas haï; car il lui ſera aiſé d'accorder l'un & l'autre enſemble, s'il s'abſtient de toucher aux biens & aux femmes de ſes ſujets. Si quelquefois il eſt contraint de faire mourir quelqu'un, ce ne doit être qu'après en avoir juſtifié les raiſons, & ſurtout, ſans profiter de la dé-

6 *Amicos tempore, fortuna, cupidinibus aliquando, imminui, deſinere.* Hiſt. 4.

jets; car tout ce qui s'eſt fait par crainte & par timidité en a toujours porté le caractère. Je dis qu'un Prince qui aura le don de ſe faire aimer, régnera ſur les cœurs, puiſque ſes ſujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour maître, & qu'il y a un grand nombre d'exemples dans l'Hiſtoire de grandes & belles actions qui ſe ſont faites par amour & par attachement. Je dis encore, que la mode des ſéditions & des révolutions paroit être entiérement finie de nos jours; On ne voit aucun Royaume, excepté l'Angleterre, où le Roi ait le moindre ſujet d'appréhender de ſes

dépouille, d'autant que les hommes oublient plus volontiers la mort de leur Pére, que la perte de leur patrimoine. D'ailleurs les raiſons d'ôter les biens ne manquent jamais, & lors qu'une fois on commence à vivre de rapine, l'on trouve aſſez d'occaſions de prendre le bien d'autrui; au lieu que celles de verſer le ſang ſont plus rares[a].

Mais quand le Prince commande une bonne Armée, c'eſt alors qu'il ne doit nullement ſe ſoucier d'être

[a] *Quand le Prince n'a pas l'humeur portée à la rapine, (dit Machiavel, Chap. 19. du livre 3. de ſes Diſcours) car quand il eſt affamé d'argent, il trouve toujours des occaſions de verſer le ſang pour avoir enſuite la confiſcation.*

ſes peuples : encore le Roi en Angleterre n'a rien à craindre, ſi ce n'eſt lui qui ſoulève la tempête.

Je conclus donc, qu'un Prince cruel s'expoſe plûtôt à être trahi, qu'un Prince débonnaire; puiſque la cruauté eſt inſupportable, & qu'on eſt bientôt las de craindre; & après tout, parce que la bonté eſt toujours aimable, & qu'on ne ſe laſſe point de l'aimer.

Il ſeroit donc à ſouhaiter pour le bonheur du monde, que les Princes fuſſent bons, ſans être trop indulgens; afin que la bonté fût en eux toujours une vertu, & jamais une foibleſſe.

réputé cruel, [b] *parce que, faute de cela, ſon Armée ne ſera jamais bien unie, ni en état de rien entreprendre.*

Entre les merveilleuſes actions d'Hannibal, on raconte, qu'ayant mené en pays étranger une groſſe Armée compoſée de mille ſortes de gens, il ne s'y éleva jamais le moindre bruit, ni entre eux, ni contre lui, ni dans la bonne, ni dans la mauvaiſe fortune; [c] *ce qui ne ſe peut attribuer qu'à ſon extrême rigueur, qui jointe à ſes autres vertus, le rendoit vénérable, & formidable à ſes ſoldats, & ſans qui tout le reſte ne lui ſuffiſoit pas pour faire cet effet.*

Cependant des Ecrivains peu judicieux admirent d'un côté ſes actions, & de l'autre en condamnent la principale cauſe. Mais ce qui montre, que ſes autres vertus ne lui euſſent pas ſuffi, c'eſt que les Armées ſe revoltérent en Eſpagne contre Scipion, Capitaine ſi fameux, non ſeulement de ſon tems, mais dans la mémoire de tous les ſiécles; ce qui ne

b *Sur-tout s'il a une grande réputation, dit Machiavel au Chapitre 21. du livre 2. de ſes Diſcours, d'autant que cette réputation efface toutes les fautes que ſa rigueur lui fait commettre.*

c *Il dit la même choſe dans le même Chapitre du livre 3.*

ne vint que de ſa trop grande douceur, [d] *qui avoit donné plus de licence aux ſoldats, que ne vouloit la Diſcipline militaire; à raiſon de quoi Fabius Maximus l'appella en plein Sénat corrupteur de la Milice Romaine* [7].

Ceux de Locres ayant été tiranniſés par un Lieutenant de Scipion, [e] *il n'en fit point de châtiment, tant il étoit indulgent : pour l'excuſer, un Sénateur* [f] *dit, qu'il y avoit beaucoup de gens, qui ſavoient mieux ne pas faillir, que corriger les fautes d'autrui. Or il eſt certain, qu'avec le tems Scipion eût flétri ſa réputation & ſa gloire, s'il eût tenu la même conduite dans la Principauté; au lieu que ſon défaut, non ſeulement ne parut point, mais lui tourna même à gloire, à cauſe qu'il vivoit ſous un Gouvernement de République.*

D'où je conclus, que les hommes aimant à leur fantaiſie, & craignant ſelon que le Prince veut être craint, un Prince ſage doit comp-

d *Qu'il fut depuis contraint d'aſſaiſonner d'un peu de cruauté, dit Machiavel ibid.*

7 *Natum eum ad corrumpendam diſciplinam militarem arguebat.* Tit. Liv. dec. 3. lib. 2.

e *Plutarque l'appelle Pleminius. Ce fut à l'occaſion des plaintes faites contre ce Lieutenant, qu'on voulut ôter le Gouvernement de Sicile à Scipion, & lui faire ſon procès.*

f *Quintus Metellus.*

compter ſur ce qui dépend abſolument de lui, & non ſur ce qui dépend du caprice d'autrui; mais ſe ménager ſi bien, qu'il ſe garantiſſe de la haine 8.

8 Plutarque dit dans la Vie de Licurgue, qu'Eurition, Roi de Sparte, ayant un peu trop relâché l'autorité Royale, pour complaire au peuple, le peuple, ſe ſentant la bride láchée, en devint inſolent & licentieux: & que cela fut cauſe, que quelques-uns de ſes ſucceſſeurs furent haïs à mort, parce qu'ils voulurent reprendre l'autorité, qu'Eurition avoit laiſſé aliener.

CHA-

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

SI LES PRINCES DOIVENT TENIR LEUR PAROLE?

CHacun ſait combien il eſt louable, dans un Prince, de garder la foi, & de procéder rondement, & ſans fineſſe; mais l'expérience de ces tems-ci montre, qu'il n'eſt arrivé de faire de grandes choſes, qu'aux Princes, qui ont fait peu de cas de leur parole, & qui ont ſû tromper les autres; au lieu que ceux qui ont procédé loyalement, s'en ſont toujours mal-trouvés à la fin.

Il eſt donc à ſavoir, qu'il y a deux maniéres de combattre, l'une avec

LE Précepteur des Tirans oſe aſſurer, que les Princes peuvent abuſer le monde par leur diſſimulation: c'eſt par où je dois commencer à le confondre.

On ſait juſqu'à quel point le Public eſt curieux; c'eſt un animal qui voit tout, qui entend tout, & qui divulgue tout ce qu'il a vû & ce qu'il a entendu. Si la curioſité de ce Public examine la conduite des Particuliers, c'eſt pour divertir ſon oiſiveté;

avec les loix, l'autre avec la force. La premiére eſt celle des hommes, & la ſeconde celle des bêtes. Mais comme très-ſouvent la premiére ne ſuffit pas, il eſt beſoin de recourir à la ſeconde. Il eſt donc néceſſaire aux Princes de ſavoir bien faire l'homme & la bête. Et c'eſt ce que les Anciens leur enſeignent figurément, quand ils racontent, qu'Achille, & divers autres Princes, furent donnés à élever au Centaure Chiron; pour ſignifier, que, comme le Précepteur étoit demi-homme & demi-bête, ſes diſciples devoient tenir des deux natures, l'une ne pouvant pas durer longtems ſans l'autre.

Or le Prince ayant beſoin

mais lorſqu'il juge du caractère des Princes, c'eſt pour ſon propre interêt. Auſſi les Princes ſont-ils expoſés, plus que tous les autres hommes, aux raiſonnemens & aux jugemens du monde; ils ſont comme les aſtres, contre leſquels un peuple d'Aſtronomes a braqué ſes ſecteurs à lunettes, & ſes aſtrolabes; les courtiſans qui les obſervent font chaque jour leurs remarques, *un geſte, un coup d'œil, un regard les trahit*, & les peuples ſe rapprochent d'eux par des conjectures; en un mot, auſſi peu que le ſoleil peut couvrir ſes taches, auſſi peu les grands Princes peuvent-ils cacher leurs

beſoin de ſavoir bien contrefaire la bête, il doit revêtir le renard & le lion, parce que le lion ne ſe défend point des filets, ni le renard des loups. Il faut donc être renard, pour connoître les filets, & lion, pour faire peur aux loups. Ceux-là ne l'entendent pas, qui ne contrefont que le lion: & par conſéquent un Prince prudent ne doit point tenir ſa parole, quand cela lui tourne à dommage, & que les occaſions, qui la lui ont fait engager, ne ſont plus.

Cette maxime ne vaudroit rien, ſi tous les hommes étoient bons; mais comme ils ſont tous méchans, & qu'ils ne te tiendroient pas leur parole, tu ne dois

leurs vices, & le fond de leur caractère, aux yeux de tant d'obſervateurs.

Quand même le maſque de la diſſimulation couvriroit pour un tems la difformité naturelle d'un Prince, il ne ſe pourroit pourtant point qu'il gardât ce maſque continuellement, & qu'il ne le levât quelquefois, ne fût-ce que pour reſpirer; & une occaſion ſeule peut ſuffire pour contenter les curieux.

L'artifice donc & la diſſimulation habiteront en vain ſur les levres de ce Prince; la ruſe dans ſes diſcours & dans ſes actions lui ſera inutile; on ne juge pas les hommes ſur leur parole,

dois pas non plus la leur tenir : & tu ne manqueras jamais de prétextes, pour en colorer l'inobſervation. J'en pourrois donner mille exemples modernes, & montrer, combien de promeſſes, combien de Traités, ont échoüé par l'infidélité des Princes, entre qui, celui qui a le mieux ſu faire le renard, a le mieux réüſſi dans ſes affaires. Mais il faut ſavoir bien déguiſer cet eſprit de renard, il faut être propre à feindre & à diſſimuler ; car les hommes ſont ſi ſimples, & ſi accoutumés à céder au tems, que celui qui trompe, en trouvera toujours qui ſe laiſſeront tromper.

De tous les exemples récens je n'en ſaurois

role, ce ſeroit le moyen de ſe tromper toujours ; mais on compare leurs actions enſemble, & puis leurs actions & leurs diſcours : c'eſt contre cet examen réïteré que la fauſſeté & la diſſimulation ne pourront rien jamais.

On ne joüe bien que ſon propre perſonnage ; il faut avoir effectivement le caractère que l'on veut que le monde vous ſuppoſe : ſans quoi, celui qui penſe abuſer le Public, eſt lui-même la dupe.

Sixte-quint, Philippe ſecond, Cromwel, paſſérent dans le monde pour des hommes hypocrites & entreprenants, mais

jamais

rois oublier un. Le Pape Alexandre VI. ne fit jamais autre choſe que tromper ; jamais homme ne fut plus perſuaſif, jamais perſonne ne promit rien avec de plus grands ſermens, ni ne tint moins ſa parole [1], *& néanmoins ſes tromperies lui réüſſirent toujours ; tant il ſavoit bien par où il faloit prendre les hommes.*

Il n'eſt donc pas néceſſaire, qu'un Prince ait toutes les qualités que j'ai marquées ; mais jamais pour vertueux. Un Prince, quelque habile qu'il ſoit, ne peut, quand même il ſuivroit toutes les maximes de Machiavel, donner le caractère de la vertu qu'il n'a pas, aux crimes qui lui ſont propres.

Machiavel ne raiſonne pas mieux ſur les raiſons qui doivent porter les Princes à la fourbe & à l'hypocriſie : l'application ingénieuſe & fauſſe de la fable du Centaure, ne conclut rien ; car, que ce Centaure ait eu moitié figure humaine & moitié celle d'un cheval, s'enſuit-il que les Princes doivent être ruſés & féroces ? Il faut avoir bien envie

1 On diſoit d'Alexandre VI. & du Duc de Valentinois ſon fils, que le pére ne faiſoit jamais ce qu'il diſoit ; que le fils ne diſoit jamais ce qu'il faiſoit : & que l'un & l'autre avoient pour maxime fondamentale, qu'il falloit donner ſa parole à tout le monde, mais ne la tenir à perſonne ;

mais ſeulement qu'il paroiſſe les avoir[2]. *J'oſe même avancer, qu'il lui ſeroit dangereux de les avoir, & de les mettre en pratique, au lieu qu'il lui eſt utile de paroître les avoir. Tu dois paroître clément, fidéle, courtois, intégre & religieux ;*

de dogmatiſer le crime, lorſqu'on employe des argumens auſſi foibles, & qu'on les cherche d'auſſi loin.

Mais voici un raiſonnement plus faux que tout ce que nous avons vû. Le Politique dit, qu'un Prince doit avoir les qualités du Lion & du Renard; du Lion pour ſe défaire des Loups, du Renard pour être ruſé: & il conclut,, ce ,, qui fait voir qu'un ,, Prince n'eſt pas ,, obligé de garder ſa ,, parole.“ Voilà une concluſion ſans prémices : le Docteur du crime n'a-t-il pas honte de bégayer ainſi les leçons d'impiété?

Si l'on vouloit prêter la probité & le bon-

ne; diſant à ceux qui leur reprochoient leur mauvaiſe foi, qu'ils avoient bien juré, mais non promis de tenir leur ſerment.

2 Maxime, qui veut dire proprement,

Il faut ſembler homme de bien
Et cependant ne valoir rien.

Charle-quint juroit toujours *à fé de hombre de bien*, & faiſoit toujours le contraire de ce qu'il juroit. Auſſi avoit-il bien étudié le Prince de Machiavel, qui, ſelon un hiſtorien moderne, étoit un des *trois livres qu'il affectionnoit, & qu'il avoit fait traduire pour ſon inſtruction.* (Heiſs Hiſtoire de l'Empire, livre 3. Cha-

ligieux; mais avec cela tu dois être ſi bien ton maître, qu'au beſoin tu ſaches & tu puiſſes faire tout le contraire.

Je poſe en fait, qu'un Prince, & particuliérement un Prince nouveau, ne peut pas obſerver toutes les choſes, qui font paſſer les hommes pour bons, parce que les beſoins de ſon Etat l'obligent ſouvent de violer la foi, & d'agir contre la charité, l'humanité, & la Religion. Il faut donc, qu'il tourne & manie ſon eſprit, ſelon que

Chapitre 4.) ce qui ſe marque ici à cauſe d'un Miniſtre de l'Empereur, qui un jour me voulut ſoutenir en bonne compagnie, où étoit entre autre un Internonce du Pape, que la Maiſon d'Autriche avoit toujours déteſté la doctrine & les maximes de Machiavel.

bon-ſens aux penſées embrouillées de Machiavel, voici à peu près comme on pourroit les tourner. Le Monde eſt comme une partie de jeu, où il ſe trouve des joüeurs honnêtes, mais auſſi des fourbes qui trichent; pour qu'un Prince donc, qui doit joüer à cette partie, n'y ſoit pas trompé, il faut qu'il ſache de quelle maniére l'on triche au jeu, non pas pour qu'il pratique jamais de pareilles leçons, mais pour qu'il ne ſoit pas la dupe des autres.

Retournons aux chûtes de notre Politique. „ Parce que „ tous les hommes, „ dit-il, ſont des ſcé„ lerats, & qu'ils vous

que ſouflent les vents de la Fortune, ſans s'écarter du bien, tant qu'il le peut; mais auſſi, ſans faire ſcrupule d'entrer dans le mal, quand il le faut 3.

Au

„ 3 *Encore que ſon langage* „ *ſemble être un peu trop licen-* „ *tieux, & n'avoir du tout ſui-* „ *vi la plus vertueuſe voie, pour* „ *autoriſer en quelques endroits* „ *ce qui a apparence de vice : ſi* „ *n'en a-t-il pu parler autre-* „ *ment, voulant obéir au naturel* „ *de ſon ſujet, & ſuivre les fins* „ *qu'il ſe propoſe. Car il eſt bien* „ *difficile, que le Prince puiſſe ſe* „ *maintenir entre tant de puiſ-* „ *ſans & ambitieux Voiſins, en-* „ *tre tant de mauvais & infidé-* „ *les ſujets, s'il ne veut jamais* „ *lâcher la bride à la ſévérité* „ *des régles de la conſcience. Et* „ *telle eſt la loi du monde, qui* „ *eſt naturellement vicieux, de* „ *n'y pouvoir naturellement* „ *proſpérer, même dans les ſou-* „ *veraines dignités, ſans ſe ſa-* „ *voir aider au beſoin du vice,* „ *pour, l'occaſion ceſſée, retour-* „ *ner incontinent à la vertu.*“ (Ce ſont les paroles de Gaſpard d'Auvergne, cité dans les Notes du Chap. 15. leſquelles j'ai cru devoir rapporter ici, pour montrer que la doctrine de Machiavel eſt fon-

„ manquent à tous „ momens de paro- „ le, vous n'êtes point „ obligé non plus de „ leur garder la vo- „ tre.“ Voici premiérement une contradiction; car l'Auteur dit un moment après, que les hommes diſſimulés trouveront toujours des hommes aſſez ſimples pour les abuſer; comment cela s'accorde-t-il? tous les hommes ſont des ſcélerats, & vous trouverez les hommes aſſez ſimples pour les abuſer.

Il eſt encore très faux que le monde ne ſoit compoſé que de ſcélerats. Il faut être bien miſanthrope pour ne point voir que dans toute ſociété il y a beaucoup d'hon-

Au reſte, le Prince doit s'étudier à ne dire jamais rien qui ne ſente les cinq qualités que j'ai marquées; en ſorte qu'à le voir & à l'entendre, l'on croie, que c'eſt la bonté, la fidélité, l'intégrité, la civilité, & la religion même. Mais cette derniére qualité eſt celle qu'il lui importe davantage d'avoir extérieurement, d'autant que les hommes en général jugent plus par les yeux, que par les mains; chacun ayant la liberté de voir, mais très-peu ayant celle de toucher. Chacun voit ce que tu parois être, mais preſque perſonne ne connoît ce que tu

d'honnêtes gens, & que le grand nombre n'eſt ni bon ni mauvais. Mais ſi Machiavel n'avoit pas ſuppoſé le monde ſcélerat, ſur quoi auroit-il fondé ſon abominable maxime? Quand même nous ſuppoſerions les hommes auſſi méchans que le veut Machiavel, il ne s'enſuivroit pourtant point, que nous devons les imiter. Que Cartouche vole, pille, aſſaſſine; j'en conclus que Cartouche eſt un malheureux qu'on doit punir, & non pas que je dois regler ma conduite ſur la ſienne. S'il n'y avoit plus d'honneur & de vertu dans le monde, diſoit Charles le ſage, ce ſeroit chez

fondée en raiſon, & par conſéquent, ne doit pas être condamnée ſur la ſimple étiquette du ſac.)

tues, & le petit nombre n'oſe pas contredire la multitude, qui a la majeſté de l'Etat pour bouclier. Or dans les actions de tous les hommes, & ſur-tout des Princes, contre qui il n'y a point de Juges à réclamer, on ne regarde qu'à l'iſſue qu'elles ont.

Un Prince n'a donc qu'à maintenir ſon Etat; tous les moyens, dont il ſe ſera ſervi, ſeront toujours trouvés honnêtes[4], *& chacun le louëra; car le Vulgaire ne ſe prend qu'aux apparences, & ne* les Princes qu'on en devroit retrouver les traces.

Après que l'Autheur a prouvé la néceſſité du crime, il veut encourager ſes diſciples par la facilité de le commettre. „Ceux qui entendent bien l'art de „diſſimuler, dit-il, „trouveront toujours „des hommes aſſez „ſimples pour être „dupés;" ce qui ſe reduit à ceci: votre voiſin eſt un ſot, & vous avez de l'eſprit, donc il faut que vous le dupiez, parce qu'il eſt un ſot. Ce ſont des ſyllogiſmes pour leſquels des écoliers de Machiavel ont été pendus & roüés en Grêve.

Le Politique, non con-

4 *Nihil glorioſum, niſi tutum, & omnia, retinendæ dominationis honeſta.* Saluſte. *Viro aut Urbi principi*, dit Thucidide, *nihil injuſtum quod fructuoſum.* Et Tacite dit, qu'Agrippine, Mére de Néron, ne trouvoit rien, qu'on ne dût ſacrifier pour une Couronne. *Decus, pudorem, corpus, cuncta regno viliora habere.* Ann. 12.

ne juge que par les événemens. Or il n'y a preſque dans le Monde que le Vulgaire; & le petit nombre n'a lieu, que lorſque la Multitude ne ſait à quoi ſe déterminer.

Un Prince de ce tems-ci, qu'il n'eſt pas à propos de nommer, ne nous prêche rien que la paix & la bonne foi; mais s'il eût gardé lui-même l'une & l'autre, il eût perdu bien des fois ſa réputation & ſes Etats 5.

5 Il veut parler de Ferdinand, Roi de Caſtille & d'Arragon, qui ne devoit la conquête des Royaumes de Naples & de Navarre, qu'à ſa mauvaiſe foi, & à ſa perfidie. Sur quoi un Prince d'Italie contemporain diſoit plaiſamment: *Je voudrois que Ferdinand jurât par un Dieu en qui il crût, avant que de me fier à ſes ſermens.*

content d'avoir démontré, ſelon ſa façon de raiſonner, la facilité du crime, reléve enſuite le bonheur de la perfidie; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que ce Céſar Borgia, le plus grand ſcélerat, le plus perfide des hommes, que ce Céſar Borgia le Héros de Machiavel a été effectivement très-malheureux. Machiavel ſe garde bien de parler de lui à cette occaſion, il lui faloit des exemples; mais d'où les auroit-il pris que du regiſtre des procès criminels, ou de l'Hiſtoire des mauvais Papes & des Nérons? Il aſſure qu'Alexandre VI, l'homme le plus faux, le plus impie de ſon tems,

tems, réüſſit toujours dans ſes fourberies; puiſqu'il connoiſſoit parfaitement la foibleſſe des hommes ſur la crédulité.

J'oſe aſſurer que ce n'étoit pas tant la crédulité des hommes, que de certains événemens, & de certaines circonſtances, qui firent réüſſir quelquefois les deſſeins de ce Pape: ſur-tout le contraſte de l'ambition Françaiſe & Eſpagnole, la déſunion & la haine des familles d'Italie, les paſſions & la foibleſſe de Louis douze, n'y contribuérent pas moins.

La fourberie eſt même un défaut de ſtyle de Politique, lorſqu'on la pouſſe trop loin. Je cite l'autorité d'un grand Politique, c'eſt Don Louïs de Haro, qui diſoit du Cardinal Mazarin, qu'il avoit un grand défaut en Politique, c'eſt qu'il étoit toujurs fourbe. Ce même Mazarin voulant employer Monſieur de Faber à une négocion ſcabreuſe, le Marechal de Faber lui dit, Souffrez, Monſeigneur, que je refuſe de tromper le Duc de Savoye, d'autant plus qu'il n'y va que d'une bagatelle; on ſait dans le monde que je ſuis honnête-homme, reſervez donc ma probité pour une occaſion où il s'agira du ſalut de la France.

Je ne parle point dans ce moment de l'honnêteté

nêteté ni de la vertu, mais ne conſiderant ſimplement que l'intérêt des Princes, je dis que c'eſt une très mauvaiſe Politique de leur part, d'être fourbes & de duper le monde; ils ne dupent qu'une fois, ce qui leur fait perdre la confiance de tous les Princes.

Une certaine Puiſſance, en dernier lieu, declara dans un Manifeſte les raiſons de ſa conduite, & agit enſuite d'une maniére directement oppoſée. J'avoüe que des traits auſſi frappans que ceux-là, aliénent entiérement la confiance; car plus la contradiction ſe ſuit de près, & plus elle eſt groſſiére. L'Egliſe Romaine, pour éviter une contradiction pareille, a très ſagement fixé à ceux qu'elle place au nombre des Saints, le Noviciat de cent années après leur mort: moyennant quoi la mémoire de leurs défauts & de leurs extravagances périt avec eux; les témoins de leur vie, & ceux qui pourroient dépoſer contre eux, ne ſubſiſtent plus; rien ne s'oppoſe à l'idée de Sainteté qu'on veut donner au Public.

Mais qu'on me pardonne cette digreſſion. J'avoüe d'ailleurs qu'il y a des néceſſités fâcheuſes, où un Prince ne ſauroit s'empêcher de rompre ſes Traités & ſes Alliances; mais il doit s'en ſeparer en honnête-homme, en aver-

avertiſſant ſes Alliés à tems, & ſur-tout n'en venir jamais à ces extrémités ſans que le ſalut de ſes peuples, & une très grande néceſſité, l'y oblige.

Je finirai ce chapitre par une ſeule Reflexion. Qu'on remarque la fécondité dont les vices ſe propaginent entre les mains de Machiavel. Il veut qu'un Roi incrédule couronne ſon incrédulité de l'Hypocriſie; il penſe que les peuples ſeront plus touchés de la dévotion d'un Prince, que revoltés des mauvais traitemens qu'ils ſouffriront de lui. Il y a des perſonnes qui ſont de ſon ſentiment; pour moi, il me ſemble, qu'on a toujours de l'indulgence pour des erreurs de ſpéculation, lorſqu'elles n'entraînent point la corruption du cœur à leur ſuite, & que le peuple aimera plus un Prince incrédule, mais honnête homme, & qui fait leur bonheur, qu'un orthodoxe, ſcélerat & malfaiſant. Ce ne ſont pas les penſées des Princes, ce ſont leurs actions qui rendent les hommes heureux.

CHA-

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

QU'IL FAUT EVITER D'ETRE MEPRISE' ET HAÏ.

APrès avoir parlé ſéparément des plus importantes qualités du Prince, je veux, pour être court, comprendre les autres ſous ce titre général; Que le Prince doit ſe garder de toutes les choſes qui le peuvent rendre odieux, ou mépriſable; *moyennant quoi il ſera à couvert de tous les dangers.*

Rien ne le rend plus odieux, comme je l'ai dit, que de prendre le bien & les femmes de ſes ſujets; au contraire, ils vivent contens

LA rage des ſyſtêmes n'a pas été la folie privilegiée des Philoſophes, elle l'eſt auſſi devenue des Politiques. Machiavel en eſt infecté plus que perſonne: il veut prouver qu'un Prince doit être méchant & fourbe; ce ſont-là les paroles ſacramentales de ſa religion. Machiavel a toute la méchanceté des monſtres que terraſſa Hercule, mais il n'en a pas la force; auſſi ne faut-il pas avoir la maſſue d'Hercule pour l'abat-

tens de lui, quand il s'en abſtient : Et pour lors il n'a plus à combattre que l'ambition de quelques brouillons, dont il vient facilement à bout.

Il devient mépriſable, quand il paſſe pour changeant, leger, efféminé, puſillanime, irréſolu [1], *défauts, dont il ſe doit garder, comme d'autant d'écueils, en s'étudiant à montrer de la grandeur, du courage, de la force, & de la gravité dans ſes actions.*

Quand il prendra connoiſſance des affaires particuliéres de ſes ſujets, il faut qu'il en

1 *Vitellium ſubitis offenſis, aut intempeſtivis blanditiis, mutabilem contemnebant, mutuebanique.* Tac. Hiſt. 2.

battre : car qu'y a-t-il de plus ſimple, de plus naturel & de plus convenable aux Princes que la juſtice & la bonté ? Je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire de s'épuiſer en argumens pour le prouver. Le Politique doit donc perdre néceſſairement en ſoutenant le contraire. Car s'il ſoutient qu'un Prince affermi ſur le trône, doit être cruel, fourbe, traître &c. il le fera méchant à pure perte ; & s'il veut revêtir de tous ces vices un Prince qui s'éléve ſur le trône pour affermir ſon uſurpation, l'Autheur lui donne des conſeils qui ſouleveront tous les Souverains,

&

en juge de maniére, que ce qu'il aura prononcé ſoit irrévocable; afin que perſonne n'oſe entreprendre, ni eſperer de le tromper, ni de le faire changer d'avis. Le Prince, qui ſe met ſur ce pied, eſt toujours très eſtimé, & cette eſtime fait, que l'on ne conſpire pas facilement contre lui, & que les Etrangers ne riſquent pas volontiers de l'attaquer, ſur-tout s'ils ſavent qu'il eſt révéré de ſes ſujets. Car un Prince a toujours deux craintes, l'une, du côté de ſes ſujets, l'autre du côté des Etrangers; de ceux-ci, il s'en défend avec de bonnes armes, & de bons amis: & quand il aura de bonnes armes, & toutes les Republiques contre lui. Car comment un particulier peut-il s'élever à la Souveraineté, ſi ce n'eſt en dépoſſédant un Prince Souverain de ſes Etats, ou en uſurpant l'autorité d'une République? Ce n'eſt pas aſſurément ainſi que l'entendent les Princes de l'Europe. Si Machiavel avoit compoſé un recueil de fourberies à l'uſage des voleurs, il n'auroit pas fait un ouvrage plus blamable que celui-ci.

Je dois cependant rendre compte de quelques faux raiſonnemens qui ſe trouvent dans ce Chapitre. Machiavel prétend que ce qui rend un Prince odieux, c'eſt

mes, il aura toujours de bons amis.

Ajoutez à cela, que les affaires du dedans ſeront toujours tranquilles, à moins que quelque Conſpiration ne les brouille, tandis que celles du dehors demeureront paiſibles: Et quand même les Etrangers ſe remuëroient, ſi le Prince ſe gouverne comme j'ai dit, & qu'il ne vienne point à ſe relâcher, il leur réſiſtera toujours, comme j'ai montré que fit Nabis, Tiran de Sparte.

Mais quant aux ſujets, lorſque le dehors ne branle point, comme il eſt à craindre qu'ils ne conſpirent ſecrettement, le Prince y pourvoit aſſez, en fuyant ce qui le c'eſt lorſqu'ils s'emparе injuſtement du bien de ſes ſujets, & qu'il attente à la pudicité de leurs femmes. Il eſt ſûr qu'un Prince intéreſſé, injuſte, violent & cruel, ne pourra point manquer d'être haï & de ſe rendre odieux à ſes peuples; mais il n'en eſt pas toutefois de même de la galanterie. Jules Ceſar, que l'on appelloit à Rome le mari de toutes les femmes & la femme de tous les maris, Louis quatorze qui aimoit beaucoup les femmes, Auguſte premier Roi de Pologne qui les avoit en commun avec ſes ſujets, ces Princes ne furent point haïs à cauſe de leurs amours; & ſi Ceſar fut aſſaſſiné, ſi la

le peut rendre odieux & mépriſable ; choſe abſolument néceſſaire, ainſi qu'il a été déja dit amplement.

L'un des meilleurs remédes, que le Prince ait contre les Conjurations, c'eſt de n'être ni haï, ni mépriſé de ſon peuple : car d'ordinaire ceux qui conſpirent contre lui, croyent, que le peuple ſera bien aiſe de ſa mort ; au lieu que s'ils croyoient, qu'il en dût être fâché, ils n'oſeroient jamais prendre une réſolution ſi dangereuſe.

Nous voyons, qu'il y a eu beaucoup de Conjurations, mais très peu, qui ayent eu une bonne iſſue ; car celui, qui conſpire, ne ſauroit être ſeul, & s'il prend

la liberté Romaine enfonça tant de poignards dans ſon flanc, ce fut parce que Céſar étoit un uſurpateur, & non pas à cauſe que Céſar étoit galant.

On m'objectera peut-être l'expulſion des Rois de Rome, au ſujet de l'attentat commis contre la pudicité de Lucrece, pour ſoutenir le ſentiment de Machiavel ; mais je réponds que non pas l'amour du jeune Tarquin pour Lucrece, mais la manière violente de faire cet amour, donna lieu au ſoulevement de Rome ; & que comme cette violence réveilloit dans la mémoire du peuple l'idée d'autres violences com-

prend des compagnons, ce ſont toujours des gens, qu'il croit être mécontens *. *Or d'abord que tu as découvert ta penſée à un mécontent, tu lui donnes de quoi ſe contenter, je veux dire un moyen de tirer une groſſe récompenſe* [2].

Si

* (Ou) *Témoin ce Voluſius Proculus, qui étant mécontent de n'avoir pas été récompenſé du meurtre d'Agrippine, témoignoit un grand déſir de ſe venger, & néanmoins alla dénoncer à Néron la femme à qui il faiſoit auparavant confidence de tous les ſujets de reſſentiment qu'il avoit contre le Prince.*

2 Tacite en donne un bel exemple dans le 15. livre de ſes Annales, où il parle d'un Voluſius Proculus, qui alla dénoncer à Néron une femme, qui le ſollicitoit de ſe venger du Prince, dont elle ſavoit par lui-même, qu'il étoit très-mécontent, pour avoir été mal récompenſé du meurtre d'Agrippine. *Is mulieri, dum merita erga Neronem ſua, &*

miſes par les Tarquins, ils ſongérent alors ſérieuſement à s'en venger; ſi pourtant l'avanture de Lucrece n'eſt pas un roman.

Je ne dis point ceci pour excuſer la galanterie des Princes, elle peut être moralement mauvaiſe; je ne me ſuis ici attaché à autre choſe qu'à montrer qu'elle ne rendoit point odieux les Souverains. On regarde l'amour dans les bons Princes comme une foibleſſe pardonnable, pourvû qu'elle ne ſoit point accompagnée d'injuſtices. On peut faire l'amour comme Louis quatorze, comme Charles ſecond Roi d'Angleterre, comme le

Si bien que voyant d'un côté une fortune toute acquiſe, & de l'autre ſeulement du danger, il faut, ou que ce ſoit un ennemi irréconciliable du Prince, ou un ami tout extraordinaire, pour vouloir bien te garder le ſecret. 3

Mais, pour trancher court, je dis, que du

& quàm in irritum cecidiſſent aperit, adjicitque queſtus, & deſtinationem vindictæ, ſi facultas oriretur, ſpem dedit poſſe impelli. Ergo Epicharis omnia ſcelera principis orditur; accingeretur modò, navaret operam, & militum acerrimos duceret in partes, ac digna pretia expectaret.... Proculus ea, quæ audierat, ad Neronem detulit. Celui, à qui vous dites vôtre ſecret, devient maître de vôtre liberté, dit très bien Mr. de la Rochefoucault dans ſes Mémoires.

3 Il faut que l'affection du complice ſoit bien grande, ſi le danger, où il s'expoſe, le Roi Auguſte, mais il ne faut imiter ni Néron, ni David.

Voici, ce me ſemble, une contradiction en forme. Le Politique veut qu'un „ Prince ſe faſſe aimer de ſes ſujets, „ pour éviter les conſpirations;“ & dans le Chapitre dix-ſept, il dit qu'un Prince „ doit ſonger principalement à ſe faire craindre, puiſqu'il peut compter „ ſur une choſe qui dépend de lui, & „ qu'il n'en eſt pas de même de l'amour „ des peuples.“ Lequel des deux eſt le véritable ſentiment de l'Autheur? Il parle le langage des oracles; on peut l'interpréter comme on

du côté des Conjurés il n'y a que de l'incertitude, de la jalouſie, & de la crainte d'être punis; ce qui leur ôte tout courage [4] : *Au con-*

le veut; mais ce langage des oracles, ſoit dit en paſſant, eſt celui des fourbes.

Je dois dire en général à cette occaſion, que les conjurations & les aſſaſſinats ne ſe commettent plus guères dans le monde; les Princes ſont en ſureté de ce côté-là; ces crimes ſont uſés, ils ſont ſortis de mode, & les raiſons qu'en allégue Machiavel ſont très-bonnes: il n'y a tout au plus que le fanatiſme de quelques Eccléſiaſtiques qui puiſſe lui faire commettre un crime auſſi épouvantable par pur fanatiſme. Parmi les bonnes choſes que Machiavel dit à l'occaſion des conſpirations,

poſe, ne lui paroît pas encore plus grand, dit Machiavel dans le chap. 6. de ſes Diſcours.

4 Tacite marque dans le 15. Livre de ſes Annales tout ce qui fait avorter une Conſpiration. 1. L'eſpérance de l'impunité, toujours contraire aux grands deſſeins. *Impunitatis cupido, magnis ſemper conatibus adverſa*; &, *promiſſa impunitas.* 2. L'eſpérance & la crainte, *ſpes ac metus.* 3. La lenteur, *Accendere conjuratos, lentitudinis eorum pertæſa.* 4. La crainte d'être trahi, *Metus proditionis.* 5. La jalouſie: car il dit, que Piſon refuſa de tuer Néron dans ſa maiſon de campagne, où Néron venoit ſouvent, de peur que Silanus ne fût mis ſur le trône, ou que le Conſul Veſtinus ne voulût rétablir la Liberté, ou faire un Empereur à ſa mode. 6. *Proditio*, La trahiſon, qui arrive ſouvent ſur le point de l'exécution, *Pridie inſidiarum.*

contraire, le Prince a de ſon côté la majeſté de l'Etat, les Loix, ſes

diarum. 7. *Præmia perfidiæ, immenſa pecunia & potentia*, L'eſpoir de la récompenſe, comme auſſi la crainte de la laiſſer aller à un autre, en ſe laiſſant prévenir. *Multos auſtitiſſe, qui eadem viderint; nihil profuturum unius ſilentium; at præmia penes unum fore, qui indicio præveniſſet.* Il y a encore une autre ſorte de trahiſon, qui eſt celle du viſage & de la contenance, qui découvre quelquefois ce qui eſt caché dans le cœur d'un Conjuré, *Ipſe maſtus, & magna cogitationis manifeſtus erat.* 8. L'imprudence, par exemple, de faire de certains préparatifs devant des valets, de leur faire aiguiſer un poignard; *pugionem aſperari ſaxo, & in mucronem ardeſcere juſſit*; ce qui leur donne du ſoupçon; *arreptis ſuſpicionibus de conſequentibus.* 9. La vüe des tourmens, *tormentorum aſpectus, ac minæ.* 10. La créance, que l'on a, que quelqu'un de ſes compagnons a tout dit, & qu'il eſt inutile de garder le ſilence, *Cuncta jam patefacta credens, nec ullum ſilentii emolumentum, edidit cæteros.* Ajoutez

tions, il y en a une très bonne, mais qui devient mauvaiſe dans ſa bouche: la voici. „ Un conjurateur, dit-il, „ eſt troublé par „ l'appréhenſion des „ châtimens qui le „ menacent, & les „ Rois ſont ſoutenus „ par la Majeſté de „ l'Empire & par l'au„ torité des Loix.“ Il me ſemble que l'Autheur politique n'a pas bonne grace à parler des Loix, lui qui n'inſinue que l'interêt, la cruauté, le deſpotiſme & l'uſurpation. Machiavel fait comme les Proteſtans; ils ſe ſervent des argumens des incredules pour combattre la tranſubſtantiation des Catholiques, & ils ſe ſervent

ſes amis & ſes Alliés. 5 *De ſorte que s'il a encore l'affection du peuple, il eſt impoſſible, que perſonne ſoit aſſez téméraire, pour conjurer contre lui; car au lieu que d'ordinaire les Conjurés ont fort à craindre avant que d'en venir au fait, pour lors ils ont encore plus à*

des mêmes argumens dont les Catholiques ſoutiennent la transſubſtantiation, pour combattre les incrédules.

Machiavel conſeille donc aux Princes de ſe faire aimer, de ſe ménager pour cette raiſon, & de gagner également la bienveillance des Grands & des Peuples; il a raiſon de leur conſeiller de ſe décharger ſur d'autres de ce qui pourroit leur attirer la haine d'un de ces deux Etats, & d'établir pour cet effet des Magiſtrats juges entre le peuple & les Grands. Il allégue le Gouvernement de France pour modèle. Cet ami outré du deſpotiſme & de l'uſurpation

joutez à cela le hazard, qui domine aſſez ſouvent dans ces affaires. Le Comte de Liceſtre manqua l'entrepriſe de Leiden, ſur ce qu'un des Conjurés ayant été arrêté pour dettes, la plûpart des autres s'enfuirent, croyant, que quelqu'un d'entr'eux les avoit trahis.

5 *Illum quidem*, dit Germanicus aux légions mutinées contre Tibère, *ſua majeſtas, imperium romanum cæteri exercitus defendent*; Après leur avoir remontré auparavant, que l'Italie & les Gaules étoient fidéles à Tibère, & que tout le reſte de l'Empire étoit tranquille. *Italia conſenſum, Galliarum fidem extollit, nil uſquam turbidum aut diſcors.* Ann. 1.

à craindre après, d'autant qu'ils ont le peuple à dos, & par conſéquent point de refuge.

*J'en pourrois donner mille exemples, mais je me contenterai d'un ſeul, arrivé de nôtre tems. Hannibal Bentivole, ayeul de celui d'aujourd'hui, lequel étoit Prince de Bologne, ayant été tué par les Canneſques, * le peuple ſe ſouleva auſſi-tôt, & maſſacra toute la famille des meurtriers, tant les Bentivoles étoient alors aimés à Bologne. Et comme il n'en reſtoit aucun, qui pût gouverner l'Etat, le fils qu'Hannibal laiſſoit,*

* *Famille rivale des Bentivoles* (*en* 1445.)

ſurpation d'autorité approuve la puiſſance que les Parlemens de France avoient autrefois: il me ſemble à moi que s'il y a un Gouvernement dont on pourroit de nos jours propoſer pour modele la ſageſſe, c'eſt celui d'Angleterre; là le Parlement eſt l'arbitre du Peuple & du Roi, & le Roi a tout le pouvoir de faire du bien, mais il n'en a point pour faire le mal.

Machiavel entre enſuite dans une grande diſcuſſion ſur la vie des Empereurs Romains, depuis Marc-Aurele juſqu'aux deux Gordiens. Il attribue la cauſe de ces changemens fré-

ſoit, étant au maillot [a], *Bologne en envoya demander un, qu'elle avoit appris qui étoit à Florence, & qui juſques-là avoit paſſé pour le fils d'un artiſan* [b], *& lui donna la direction des affaires, juſqu'à ce que le fils d'Hannibal fût en âge de gouverner.*

D'où je conclus, que le Prince doit peu appréhender les Conjurations, quand le peuple

a *Au livre 6 de ſon Hiſtoire, il dit que cet enfant, qui s'appelloit Jean, avoit ſix ans.*

b *Il étoit fils naturel d'un Hercule Bentivole, couſin d'Hannibal, & s'appelloit Santi, & paſſoit à Florence, pour le fils d'un* Agnolo da Caſceſe, *Cardeur.* Machiavel ibid. *où il ajoute, que la conduite de Santi fut ſi prudente, qu'au lieu que ſes ancêtres avoient tous été tués par leurs ennemis, il vécut en paix, & mourut très-glorieuſement.*

quens à la venalité de l'Empire, mais ce n'en eſt pas la ſeule cauſe. Caligula, Claude, Neron, Galba, Othon, Vitellius firent une fin funeſte, ſans avoir acheté Rome comme Didius Julianus. La venalité fut enfin une raiſon de plus pour aſſaſſiner les Empereurs; mais le fond véritable de ces révolutions, étoit la forme du Gouvernement. Les Gardes Prétoriennes devinrent ce qu'ont été depuis les Mameloucs en Egypte, les Janiſſaires en Turquie, les Strelits en Moſcovie. Conſtantin caſſa les Gardes Prétoriennes habilement; mais enfin les malheurs de l'Empire expoſérent encore ſes mai-

ple lui eſt affectionné, mais auſſi il doit avoir peur de tout, quand il en eſt haï. Et ç'a toujours été le principal ſouci des Princes ſages, & des Etats bien ordonnés, de contenter le peuple, & de ne pas déſeſperer les Grands.

Entre les Royaumes bien policés la France eſt le premier [c]; *& de mille excellentes choſes, qui s'y trouvent établies pour la ſureté du Roi, & la liberté des ſujets, la meilleure eſt, ſans doute, l'autorité du Parlement* *: *car celui qui a policé ce Royau-*

maîtres à l'aſſaſſinat & à l'empoiſonnement. Je remarquerai ſeulement que les mauvais Empereurs périrent de morts violentes; mais un Théodoſe mourut dans ſon lit, & Juſtinien vécut heureux quatre vingt-quatre ans. Voilà ſur quoi j'inſiſte: il n'y a preſque point de méchans Princes heureux, & Auguſte ne fut paiſible que quand il devint vertueux. Le Tiran Commode, ſucceſſeur du Divin Marc-Aurele, fut mis à mort malgré le reſpect qu'on avoit pour ſon Pére. Caracalla ne put ſe ſoutenir à cauſe de ſa cruauté. Alexandre Severe fut tué par la trahiſon de ce Maximin de Thra-

ce

[c] *Ce Royaume, dit-il, obéit plus aux Loix, que pas un autre.* Lib. 3. Diſc. Chap. 1.

* *Il ne parle que de celui de Paris, qui donne le branle à tous les autres, & qu'il dit être l'exécuteur inviolable des Loix.* Ibidem.

Royaume, connoiſſant l'ambition & l'inſolence des Grands, & par conſéquent la néceſſité de les tenir en bride; mais auſſi voulant les mettre à couvert de la haine du peuple, qui les redoutoit, il ne trouva pas à propos, que le Roi s'en mêlât; de peur de l'expoſer à la haine des Grands, s'il favoriſoit le peuple; ou à celle du peuple, s'il favoriſoit les Grands. Pour cet effet il établit un Juge tiers, pour réprimer les Grands, & défendre les petits, ſans que le Prince fût chargé de l'envie des uns, ni des autres.

Ce qui apprend aux Princes à ſe réſerver la diſtribution de toutes les graces, & à laiſſer aux Magiſtrats la

ce qui paſſe un géant, & Máximin ayant ſoulevé tout le monde par ſes barbaries fut aſſaſſiné à ſon tour. Machiavel prétend que celui-là périt par le mépris qu'on faiſoit de ſa baſſe naiſſance; Machiavel a grand tort: un homme élevé à l'Empire par ſon courage n'a plus de parents: on ſonge à ſon pouvoir, & non à ſon extraction. Puppien étoit fils d'un Maréchal de village, Probus d'un Jardinier, Diocletien d'un Eſclave, Valentinien d'un Cordier; ils furent tous reſpectés. Le Sforce qui conquit Milan étoit un païſan; Cromwel qui aſſujettit l'Angleterre & fit trembler l'Europe, étoit

la diſpoſition des peines [6], *& de toutes les choſes, qui ſont ſujettes à l'envie.*

Je dis encore, que le Prince doit conſidérer les Grands, mais ſans ſe faire haïr du peuple. Pluſieurs diront peut-être, que les accidens arrivés à divers Empereurs Romains ſont des exemples qui infirment mon opinion, y en ayant quelques-uns, qui ont perdu l'Empire, ou la vie, quoiqu'ils ſe fuſſent toujours très bien comportés.

Pour répondre à cette objection, j'examinerai les qualités des Em-

étoit fils d'un Marchand. Le grand Mahomet, fondateur de la Religion la plus floriſſante de l'Univers, étoit un garçon marchand. Samon premier Roi d'Eſclavonie étoit un marchand François. Le fameux Piaſt, dont le nom eſt encore reveré en Pologne, fut élu Roi ayant encore aux pieds ſes ſabots; & il vécut reſpecté longues années. Que de Généraux d'Armée, que de Miniſtres & de Chanceliers roturiers! l'Europe en eſt pleine, & n'en eſt que plus heureuſe; car ces places ſont données au mérite. Je ne dis pas cela pour mépriſer le ſang des Vitikins, des Charlemagnes, & des Ot-

6 *Viro Principi, ubi pœnarum res eſt, aliis id delegandum, ubi præmiorum, aut munerum, ipſi obeundum.* Xenophon.

Empereurs, Marc le Philoſophe, Commode ſon fils, Pertinax, Julien, Sevére, Antonin, Caracalla ſon fils, Macrin, Héliogabale, Alexandre, & Maximin; par où l'on verra, que ce que j'ai dit revient aſſez à ce qui leur eſt arrivé: Et par occaſion je ferai des réfle-xions ſur les choſes qui ſont à remarquer dans leurs actions.

Il faut premiérement obſerver, qu'au lieu que les autres Princes n'ont à combattre que l'ambition des Grands, & l'inſolence du menu peuple, les Empereurs Romains avoient une troiſiéme difficulté à ſurmonter, ſavoir, la cruauté & l'avarice des ſoldats; d'où vint la

Ottomans, je dois au contraire, par plu d'une raiſon, aimer le ſang des Héros, mai j'aime encore plus le mérite.

On ne doit pas ici oublier que Machiavel ſe trompe beaucoup, lorſqu'il croit que du tems de Sevére il ſuffiſoit de ménager les ſoldats pour ſe ſoutenir: l'hiſtoire des Empereurs le contredit. Plus on ménageoit les Prétoriens indiſciplinables, plus ils ſentoient leur force; & il étoit également dangereux de les flatter, & de les vouloir reprimer. Les troupes aujourd'hui ne ſont pas à craindre, parce qu'elles ſont toutes diviſées en petits corps,

La ruine de pluſieurs de ces Princes, étant très-difficile de contenter la Milice & les bourgeois. Car ceux-ci aiment le repos, &, pour cet effet, veulent un Prince modeſte: mais les ſoldats en veulent un d'humeur guerriére, & qui ſoit inſolent, cruel, & enclin au pillage.

7 *C'eſt comme le vouloient les légions Ro-*

7 *Erant, quos memoria Neronis, ac deſiderium prioris licentiæ accenderet.* Hiſt. 1. *Neque exercitus, aut legatos ac duces, magna ex parte luxus, egeſtatis, ſcelerum ſibi conſcios, niſi pollutum obſtrictumque meritis ſuis principem paſſuros.* Hiſt. 2. Galba perdit l'Empire & la vie, pour avoir dit, qu'il ne prétendoit point acheter l'affection des ſoldats, *legi à ſe militem, non emi*; Hiſt. 1. & pour avoir uſé de trop de ſevérité envers des gens, qui

corps, qui veillent les uns ſur les autres, parce que les Rois nomment à tous les emplois, & que la force des Loix eſt plus établie. Les Empereurs Turcs ne ſont ſi expoſés au cordeau, que parce qu'ils n'ont pas ſçu encore ſe ſervir de cette Politique. Les Turcs ſont eſclaves du Sultan, & le Sultan eſt eſclave des Janiſſaires. Dans l'Europe Chrétienne il faut qu'un Prince traite également bien tous les ordres de ceux à qui il commande, ſans faire de differences, qui cauſent des jalouſies funeſtes à ſes intérêts.

Le modèle de Sévere propoſé par Machia-

Romaines, pour avoir double paye, & de quoi aſſouvir leur avarice & leur cruauté; ce qui fut cauſe, que les Empereurs, qui n'avoient pas aſſez de crédit, ou d'adreſſe, pour tenir les uns & les autres en bride, périrent tous. Et comme la plûpart de ces Princes, & principalement ceux qui d'une condition privée étoient montés au trône, connoiſſoient cette difficulté, ils prenoient le parti des

qui avoient oublié l'ancienne Diſcipline, & que Néron avoit accoutumés à la licence. *Nocuit antiquus rigor, & nimia ſeveritas, cui jam pares non ſumus:* Et dans un autre endroit. *Severitas ejus augebat coaſpernantes veterem diſciplinam atque ita 14. annis à Nerone aſſuefactos, ut haud minus vitia principum amarent, quàm olim virtutes verebantur.* Hiſt. 1.

chiavel à ceux qui s'éleveront à l'Empire, eſt donc tout auſſi mauvais que celui de Marc-Aurele leur peut être avantageux. Mais comment peut-on propoſer enſemble Severe, Ceſar Borgia, & Marc-Aurele pour modeles? C'eſt vouloir réünir la ſageſſe & la vertu la plus pure avec la plus affreuſe ſcélerateſſe. Je ne puis finir ſans inſiſter encore, que Ceſar Borgia avec ſa cruauté, ſi habile, fit une fin très malheureuſe; & que Marc-Aurele, ce Philoſophe couronné, toujours bon, toujours vertueux, n'éprouva qu'à ſa mort aucun revers de Fortune.

des ſoldats, ſans ſe ſoucier beaucoup d'offenſer le peuple. Ce leur étoit une néceſſité d'en uſer ainſi; car comme les Princes ne manquent jamais d'être haïs de quelqu'un, ils doivent tâcher de ne l'être pas de la multitude; & lors que cela ne ſe peut, il faut, à quelque prix que ce ſoit, qu'ils évitent la haine du parti qui eſt le plus fort.

Or les Empereurs, dont la fortune étoit nouvelle, ayant beſoin d'une faveur extraordinaire, pour ſe maintenir, adhéroient plus volontiers à la Milice qu'au peuple; ce qui néanmoins leur tournoit à profit, ou à dommage, ſelon qu'ils ſavoient ſe tenir en crédit auprès d'elle.

Pertinax & Alexandre périrent tous deux parce qu'ils étoient modérés, clémens, amateurs de la juſtice, & ennemis de la violence. Marc vécut & mourut très honoré, parce qu'étant venu à l'Empire par ſucceſſion, il n'en devoit point de reconnoiſſance aux ſoldats, ni au peuple. Outre qu'ayant des vertus, qui le rendoient vénérable, il ſut ſi bien faire, que l'un & l'autre parti ſe tinrent toujours dans le devoir, & qu'il ne fut jamais haï, ni mépriſé. Mais Pertinax périt dans les premiers commencemens de ſon ré-

gne *, *parce que la Milice, accoutumée à vivre licentieuſement ſous Commode, ne put s'aſſujettir à cette vie réglée, qu'il vouloit introduire : d'ailleurs, ayant été fait Empereur malgré eux, & étant vieux, ils le mépriſoient* 8 *encore autant qu'ils le haïſſoient.*

Il eſt à remarquer, que l'on encourt auſſi bien la haine en faiſant bien, qu'en faiſant mal. 9 *C'eſt pour cela, qu'un Prince, qui veut maintenir ſon Etat, eſt ſouvent contraint de n'être pas bon ; car lors que le parti, dont tu crois avoir beſoin, eſt corrompu, ſoit le Peuple, la Milice, ou les Grands, il faut le contenter, & pour lors tu n'as pas la liberté de bien faire.* Mais

* *Dans le troiſiéme mois.*

8 L'âge rend les Princes mépriſables, *Ipſa ætas Galba & irriſui, & faſtidio erat aſſuetis juventa Neronis*, Hiſt. 1. Soit parce qu'ils ſont alors moins entreprenans ; *reputante Tiberio extremam ætatem* ; Ann. 6. Ou parce que leurs ennemis ne les croyent pas en état de ſe défendre. *Artabanus ſenectutem Tiberii, ut inermem deſpiciens* ; Ann. 6. Ou que l'on croit, que leur eſprit décline ; *fluxam ſenio mentem objectando.* Ibidem. Outre que la Vieilleſſe eſt ſouvent cauſe, qu'ils ſe laiſſent gouverner ; *Invalidum ſenem, odio flagitiorum oneratum, contemptu inertiæ deſtruebant.* Hiſt. 1. Et que ceux, qui entrant dans le Miniſtère, ſur la fin de leur regne, ſe hâtent de s'enrichir par toutes ſortes de rapines... *Afferebant venalia cuncta propotentes liberti ; ſervorum manus ſubitis avida, & tanquam apud ſenem feſtinantes.* Et ce, d'autant plus que l'on ne craint guéres un Maître caduc, *Cùm apud infirmum & credulum minore metu, & majore præmio peccaretur.* Hiſt. 1.

9 *Et quia moribus ipſorum aliena, perinde odium pravis & honeſtis.* Ann. 2.

Mais parlons d'Alexandre, de qui entre les autres louanges qu'on lui donne, il eſt raconté, qu'en quatorze ans qu'il régna il ne fit jamais mourir perſonne que dans toutes les formes de la Juſtice; néanmoins il tomba dans le mépris, ſous couleur qu'il étoit efféminé, & qu'il ſe laiſſoit gouverner à ſa mére; & puis il fut tué * *par ſes ſoldats.*

Au contraire, Commode, Sevére, Caracalla & Maximin furent très cruels, & firent toutes les violences, & tous les outrages imaginables au peuple pour contenter les ſoldats, & pourtant ils périrent tous malheureuſement, excepté Sévére, dont le régne fut heureux, quoiqu'il opprimât les peuples; parce qu'il avoit des qualités excellentes qui le faiſoient admirer des peuples, & révérer & aimer des ſoldats. Or comme ſes actions pour un Prince nouveau, ont été grandes, je veux dire en peu de mots comment il ſut contrefaire le renard & le lion, qui ſont les deux natures, que j'ai dit, & que je dis encore, que les Princes ont beſoin d'imiter.

Sevére ayant reconnu la lâcheté de l'Empereur Julien perſuada à l'Armée qu'il commandoit en Illyrie, qu'il faloit aller à Rome

 venger

* *Avec ſa mére à Mayence.*

venger la mort de Pertinax, qui avoit été tué par les ſoldats Prétoriens, &, ſous cette couleur, ſans montrer nullement qu'il prétendoit à l'empire, il prit le chemin de Rome, avec tant de diligence, qu'il fut en Italie avec ſon armée, avant qu'on ſût ſon départ.

Quand il fut à Rome, il fit mourir Julien [10], *& ſe fit élire Empereur les armes à la main. Mais il avoit encore deux obſtacles à ſe ſaiſir de tout l'Empire, l'un en Aſie, où Peſcennius Niger, qui commandoit les légions, avoit pris le titre d'Empereur; l'autre en Occident* *, *où il avoit un competiteur, nommé Clodius Albinus. Mais y ayant du danger à les attaquer tous deux à la fois, il réſolut de tromper l'un, & de combattre l'autre. Il écrivit donc à Albinus, que le Sénat*

10 *Scelus, cujus ultor eſt, quiſquis ſucceſſit.* Hiſt. 1. *Omnes conquiri & interfici juſſit, non honore Galbæ, ſed tradito Principibus more munimentum ad præſens, in poſterum ultionem.* Ibid. C'eſt la coutume des Princes de venger la mort de leur prédéceſſeur; non pas pour l'amour de lui, mais pour aſſurer leur propre vie. Claudius fit mourir Cherea & Lupus, qui avoient tué Caligula, quoique cet attentat l'eût fait monter au trône; Vitellius punit de mort tous les coupables du meurtre de Galba & de Piſon; & Domitien fit mourir Epaphrodite, pour avoir aidé Néron à ſe tuer, quoique Néron eût été condamné par un Arrêt du Sénat. Ferdinand, Grand-Duc de Toſcane, punit de mort *Bianca Capella* ſa belle-ſœur, qui avoit empoiſonné le Grand-Duc François, ſon mari.

* *En France.*

Sénat l'ayant fait Empereur, il vouloit l'avoir pour collégue, ce qu'il fit, en lui donnant le titre de Céſar; & l'autre l'accepta ſans façon.

Mais après que Sevére eut vaincu & fait tuer Niger, & qu'il eut pacifié l'Orient, étant de retour à Rome, il ſe plaignit de l'ingratitude d'Albinus, qui, diſoit-il, avoit attenté à ſa vie; ce qui l'obligeoit d'aller en France, pour le punir, comme il fit enſuite, en lui ôtant ſon Etat & la vie.

Si l'on examine de près ce procédé, l'on y trouvera la férocité du lion, & la ruſe du renard; on verra, que Sevére fut craint & reſpecté du peuple, ſans être haï des ſoldats: & l'on ne s'étonnera plus, comment un homme nouveau pût garder un ſi grand Empire, attendu que ſa haute réputation lui ſervit toujours de bouclier contre la haine, que ſes rapines lui pouvoient avoir attirée.

Caracalla, ſon fils, avoit auſſi de très-excellentes parties qui le rendoient admirable au peuple, & agréable aux ſoldats. Il étoit homme de guerre, infatigable, ennemi de la molleſſe, de la bonne chére; ce qui le faiſoit aimer dans toutes les Armées. Mais il fut ſi féroce, & ſi cruel, qu'il fit comme une boucherie du peuple d'Alexandrie, & de celui de Rome;

par où il devint odieux à tout le monde, & juſques à ſes propres Officiers. De ſorte qu'à la fin un Centenier le tua au milieu de ſon Armée.

Il eſt à obſerver, que ces ſortes d'attentats, qui viennent d'un courage obſtiné ne ſe ſauroient éviter par les Princes, tous ceux qui ne ſe ſoucient point de leur vie, étant maîtres de la leur. [11] *Mais comme ces attentats ſont très rares, auſſi le Prince ne s'en doit pas tant mettre en peine. Il doit ſeulement ſe garder d'offenſer griévement aucun de ceux qui le ſervent dans ſa Maiſon, ou dans les affaires de ſon Etat: qui eſt la faute que fit Caracalla, qui retint parmi ſes Gardes du Corps un Centenier, dont il avoit fait mourir le frére d'une mort ignominieuſe & à qui il faiſoit tous les jours des menaces *; ce qui lui coûta la vie.*

Quant à Commode, pour tenir l'Empire, à la ſatisfaction du peuple & des ſoldats, il n'avoit

11 *Quiſquis vitam ſuam contempſit, tua dominus eſt.* Ep. 4. *Periculum ex ſingulis*, diſoit Veſpaſien à ceux qui l'exhortoient à ſe ſaiſir de l'Empire; *quid enim profuturas cohortes, ſi unus alterque, præſenti facinore, paratum ex adverſo præmium petat? facilius univerſos impelli quàm ſingulos vitari.* Hiſt. 2. C'eſt-à-dire: Chaque ſoldat eſt à craindre; car à quoi me ſerviront des Légions contre un ou deux hommes bien réſolus, à qui l'on offrira une groſſe récompenſe, pour m'aſſaſſiner ſur le champ? Certes il eſt plus facile de faire révolter toute une Armée, que d'éviter le coup d'un traître.

* *Menacer, c'eſt fournir des armes à celui qu'on menace.*

n'avoit qu'à ſuivre les traces de ſon pére; mais comme il étoit cruel & brutal, & qu'il vouloit vivre de rapines, il donna toute ſorte de licence à ſes ſoldats. Dailleurs, oubliant ſon rang, juſqu'à deſcendre dans l'arène, & à faire mille autres baſſeſſes indignes de la Majeſté, il devint mépriſable aux ſoldats; & ce mépris, joint à la haine du peuple, fut cauſe de la conſpiration, où il perdit la vie. Il ne nous reſte plus qu'à parler de Maximin.

*La Milice ayant tué Alexandre, qu'elle trouvoit efféminé, comme je l'ai déja dit, elle mit en ſa place Maximin, qui étoit grand guerrier; mais il ne garda pas long-tems l'Empire *, parce qu'il devint odieux & mépriſable. La baſſeſſe de ſa naiſſance l'expoſa au mépris univerſel, chacun ſachant, qu'il avoit été berger en Thrace. Les cruautés, que ſes Lieutenans exercerent à Rome, & dans tous les autres lieux de l'Empire, avant qu'il en fût venu prendre poſſeſſion, le firent paſſer lui-même pour très-cruel. De ſorte que de la peur & du mépris, l'Afrique, Rome, & toute l'Italie paſſérent à la conſpiration, où ils furent ſecondés par ſes propres ſoldats, qui haraſſés de la longueur du ſiége d'Aquilée, & las de ſes cruau-*

* *Guéres plus de deux ans.*

tés, le tuérent d'autant plus hardiment, qu'ils le voyoient haï de tout le monde †.

Je ne parlerai point d'Héliogabale, de Macrin, ni de Julien, qui n'ayant rien que de mépriſable furent promptement exterminés. Mais, pour concluſion, je dirai, que les Princes de nôtre tems n'ont pas ſi grand beſoin de ménager les ſoldats, pas un d'eux n'ayant des Armées en corps, qui ſoient enracinées dans les Provinces, comme l'étoient celles des Romains, à qui il importoit davantage de contenter les ſoldats, que les peuples, parce que ceux-ci n'avoient pas tant de pouvoir que les autres [12].

Mais aujourd'hui tous les Princes ont plus beſoin de contenter les peuples, que les ſoldats, parce que les peuples ſont les plus forts. J'excepte le Grand Seigneur & le Sultan d'Egypte; le premier, à cauſe qu'il entretient toujours environ douze mille hommes d'Infanterie, & quinze mille de Cavalerie, deſquels dépend la ſureté & la force de ſon Etat, & dont, par conſé-

† *Ils tuérent auſſi ſon fils, encore enfant, diſant, que d'une ſi méchante race il n'en falloit rien garder.*

12 Témoin les légions d'Allemagne, qui ſe vantoient d'avoir l'Empire entre leurs mains. *Sua in manu ſitam rem Romanam, ſuis victoriis augeri Remp. in ſuum cognomentum adſciſci Imperatores.* Ann. 1. *Evulgato Imperii arcano, poſſe Principem alibi, quàm Romæ fieri.* Hiſt. 1. *& poſſe ab exercitu principem fieri.* Hiſt. 2.

conſéquent, il eſt néceſſaire de conſerver l'affection. Le ſecond, d'autant que ſon Etat étant tout entre les mains des ſoldats, il faut de néceſſité, qu'il ſe les conſerve amis, ſans ſe ſoucier du peuple.

Vous remarquerez, que l'Etat du Sultan eſt different de toutes les autres Principautés, & ſemblable au Pontificat Romain; car ce ne ſont pas les enfans du Prince mort, qui ſuccédent, mais celui qui eſt élu par les Grands. Cette coutume étant très-ancienne, cette Principauté ne peut pas être appellée nouvelle, non plus que la Papauté, puiſqu'il ne s'y rencontre aucune des difficultés qui ſont dans les Etats nouveaux. Car bien que le Prince ſoit nouveau, il eſt reçu, comme s'il étoit héréditaire, d'autant que la forme du Gouvernement eſt ancienne.

Mais, pour retourner à mon ſujet, je dis, que ſi l'on péſe tout ce diſcours, on verra que la ruine des Empereurs, que j'ai nommés, n'eſt venuë que de la haine, ou du mépris; & l'on reconnoîtra, pourquoi les uns procédant d'une façon, & les autres d'une autre, de part & d'autre quelqu'un a fini heureuſement, & quelqu'un malheureuſement. Car il fut inutile, & même pernicieux à Pertinax, & à Alexandre,

qui étoient des Princes nouveaux, de vouloir imiter Marc, qui étoit un héréditaire; & pareillement à Caracalla, Commode, & Maximin, de marcher ſur les traces de Sevére, faute d'en avoir eu l'habileté.

Donc un Prince, établi de nouveau dans un Etat, ne ſauroit imiter les actions de Marc, ni auſſi n'a pas beſoin d'imiter celles de Sevére; mais doit emprunter de celui-ci les qualités, néceſſaires, pour devenir Prince; & de l'autre, celles qui le ſont, pour ſe maintenir avec honneur dans un Etat, où l'on ſe trouve déja bien établi.

CHA-

CHAPITRE VINGTIEME.

SI LES FORTERESSES, ET PLUSIEURS AUTRES CHOSES, QUE LES PRINCES FONT SOUVENT, SONT UTILES, OU NUISIBLES.

QUelques Princes, pour s'aſſurer de leur Etat, ont déſarmé leurs ſujets; d'autres ont entretenu la diviſion dans leurs Villes; quelques-uns ſe ſont fait des ennemis à deſſein; quelques autres ſe ſont appliqués à gagner ceux qui leur étoient ſuſpects au commencement de leur régne. Les uns ont bâti des Forteresſes, d'autres les ont démolies; & bien qu'on ne puiſſe rien décider ſur toutes ces choſes, à moins que

LE Paganiſme repréſentoit Janus avec deux viſages, ce qui ſignifioit la connoiſſance parfaite qu'il avoit du paſſé & de l'avenir. L'image de ce Dieu priſe en un ſens allegorique peut très bien s'appliquer aux Princes. Ils doivent comme Janus voir derriére eux dans l'hiſtoire de tous ces ſiécles qui ſe ſont écoulés, & qui leur fourniſſent des leçons ſalutaires de conduite & de devoir; ils doivent

que de conſiderer ſéparément la nature de chaque Etat, où l'on a à prendre de telles délibérations ; néanmoins je parlerai de tout cela en général, autant que la matiére le pourra permettre.

Il n'eſt jamais arrivé, qu'un Prince nouveau ait déſarmé ſes ſujets ; au contraire, quand il les a trouvé déſarmés, il a toujours pratiqué de les armer ; car lors qu'il les arme, ces armes ſont toutes à lui ; ceux qui lui ſont ſuſpects, lui deviennent fidéles, & ceux qui l'étoient, continüent de l'être, & ſes ſujets ſe font ſes partiſans.

Il eſt vrai, que tous les ſujets ne ſe peuvent pas armer ; mais ſi tu fais

vent comme Janus voir en avant par leur pénétration, & par cet eſprit de force & de jugement qui combine tous les rapports & qui lit dans les conjonctures préſentes celles qui doivent les ſuivre.

Machiavel propoſe cinq queſtions aux Princes, tant à ceux qui auront fait de nouvelles conquêtes, qu'à ceux dont la politique ne demande qu'à s'affermir dans leurs poſſeſſions : voyons ce que la prudence pourra conſeiller de meilleur, en combinant le paſſé avec le futur, & en ſe déterminant toujours par la raiſon & la juſtice.

Voici la premiére queſ-

fais du bien à ceux que tu armes, tu peux être en ſûreté du côté des autres. Outre que ceux que tu employes, te ſont obligés à cauſe de la préférence [a] *; & que les autres t'excuſent, ſuppoſant plus de mérite en ceux qui courent plus de danger. Mais quand tu les déſarmes, tu les offenſes, en leur donnant lieu de croire, que*

[a] Comme cette quatorziéme Légion, qui fut toujours fidéle à Néron, & affectionnée à ſa mémoire, en reconnoiſſance de l'honneur, qu'il lui avoit fait de la choiſir, comme la plus vaillante, pour réduire l'Angleterre, qui s'étoit revoltée. *Addiderat (quartadecumanis) gloriam Nero, eligendo ut potiſſimos; Unde longa illis erga Neronem fides, & erecta in Othonem ſtudia*: (Parceque Othon reſſembloit d'humeur à Néron.) Hiſt. 2.

queſtion, ſi un Prince doit déſarmer des peuples conquis, ou non?

Il faut toujours ſonger combien la maniére de faire la guerre a changé depuis Machiavel. Ce ſont toujours des Armées diſciplinées, plus ou moins fortes, qui défendent leur pays; on mépriſeroit beaucoup une troupe de païſans armés. Si quelquefois dans des Siéges la bourgeoiſie prend les armes, les aſſiégeans ne le ſouffrent pas, & pour les en empêcher, on les menace du bombardement & des boulets rouges; il paroit d'ailleurs qu'il eſt de la prudence de déſarmer les bourgeois d'une ville

que tu te défies d'eux; ce qui leur fait concevoir de la haine contre toi : Et comme tu ne peux pas demeurer désarmé, il faut que tu ayes recours à la Milice mercenaire, dont j'ai dit ci-dessus le fort & le foible. Quand même elle seroit bonne elle ne le sera jamais assez, pour te pouvoir défendre contre des ennemis puissans, & des sujets suspects.

C'est pour cela, qu'un Prince nouveau, dans une Principauté nouvelle, a toujours pris une Milice domestique, ainsi que l'Histoire en fournit mille exemples. Mais quand tu acquiers un Etat nouveau, que tu unis à un Etat héréditaire, alors il faut désarmer tes ville prise; principalement si l'on a quelque chose à craindre de leur part. Les Romains qui avoient conquis la Grande-Bretagne, & qui ne pouvoient la retenir en paix, à cause de l'humeur turbulente & belliqueuse de ces peuples, prirent le parti de les efféminer, afin de moderer en eux cet instinct belliqueux & farouche, ce qui réussit comme on le désiroit à Rome. Les Corses sont une poignée d'hommes aussi braves & aussi déliberés que ces Anglois; on ne les domptera, je crois, que par la prudence & la bonté. Pour maintenir la Souveraineté de cette Isle, il me paroit

tes nouveaux ſujets, excepté ceux qui ſe ſont déclarés pour toi avant l'acquiſition. Encore faudra-t-il, dans la ſuite du tems, les énerver & les amollir, en ſorte, que toute la force des armes conſiſte dans la Milice propre, que tu as coutume d'entretenir dans ton Etat héréditaire.

Nos anciens, & particuliérement ceux qui paſſoient pour les plus ſages du tems; tenoient pour maxime, qu'il falloit des factions domeſtiques pour garder Piſtoie, & des Forteresſes pour garder Piſe; &, ſelon ce principe, ils fomentoient les diviſions dans quelques villes, pour les conſerver plus facilement; ce qui en effet roit d'une néceſſité indiſpenſable de desarmer les habitans, & d'adoucir leurs mœurs. Je dis, en paſſant, & à l'occaſion des Corſes, que l'on peut voir par leur exemple, quel courage, quelle vertu donne aux hommes l'amour de la liberté, & qu'il eſt dangereux & injuſte de l'opprimer.

La ſeconde queſtion roule ſur la confiance qu'un Prince doit avoir après s'être rendu maître d'un nouvel Etat, ou en ceux de ſes nouveaux ſujets qui lui ont aidé à s'en rendre le maître, ou en ceux qui ont été fidèles à leur Prince legitime.

Lorſqu'on prend une

effet étoit bon pour ce tems-là, que toute l'Italie étoit comme en balance. Mais je ne crois pas que cela fût bon aujourd'hui, car bien loin que les diviſions produiſent jamais rien de bon, il faut que les villes diviſées périſſent, quand l'ennemi en approche, parce que le parti le plus foible ſe joindra toujours avec lui, & que l'autre ne pourra plus réſiſter. Les Vénitiens fomentoient les Guelfes & les Gibelins dans leurs villes: & bien qu'ils ne les laiſſaſſent jamais venir aux mains, ils nourriſſoient pourtant des querelles entr'eux, pour occuper, à ce que je crois, le loiſir de leurs ſujets à raiſonner de

une ville par intelligence, & par la trahiſon de quelques citoyens, il y auroit beaucoup d'imprudence à ſe fier aux traîtres, qui probablement vous trahiront; & on doit préſumer que ceux qui ont été fidéles à leurs anciens maîtres, le ſeront à leurs nouveaux Souverains: car ce ſont d'ordinaire des eſprits ſages, des hommes domiciliés qui ont du bien dans le pays, qui aiment l'ordre, à qui tout changement eſt nuiſible; cependant il ne faut ſe confier legérement à perſonne.

Mais ſuppoſons un moment, que des Peuples opprimés & forcés à ſecoüer le joug

de ces differends, & pour ôter par-là le tems de penſer à ſe ſoulever; ce qui tourna depuis à leur dommage. Car après qu'ils eurent été défaits à Vaïla,* *une de ces factions leva le maſque, & les dépouilla de tout leur Etat.*

Je dis donc, que cette conduite montre la foibleſſe d'un Prince, & qu'un qui ſera puiſſant, ne ſouffrira jamais ces diviſions, [1] *qui véritablement lui ſervent*

* C'eſt un bourg ſitué dans la Contrée de la Ghiarà-d'Adda.

1. Témoin le Roi de France, (dit Machiavel) qui ne ſouffriroit jamais, que perſonne ſe dît être du parti du Roi, parce que cela ſignifieroit, qu'il y auroit un autre parti que le ſien; au lieu que le Roi ne veut point de partis. Dans le chapitre 27. de ſes Diſcours.

joug de leurs Tirans appellaſſent un autre Prince pour les gouverner, je crois que le Prince doit répondre en tout à la confiance qu'on lui témoigne, & que s'il en manquoit en cette occaſion envers ceux qui lui ont confié ce qu'ils avoient de plus prétieux, ce ſeroit le trait le plus indigne d'une ingratitude qui ne manqueroit pas de flétrir ſa mémoire. Guillaume Prince d'Orange conſerva juſqu'à la fin de ſa vie ſon amitié & ſa confiance à ceux qui lui avoient mis entre les mains les rênes du Gouvernement d'Angleterre, & ceux qui lui étoient oppoſés abandonnérent leur

vent en tems de paix à amuſer ſes ſujets, mais auſſi qui nuiſent en tems de guerre.

Sans doute, les Princes deviennent grands, quand ils ſurmontent les difficultés & les oppoſitions qu'on leur fait. * *Auſſi la Fortune, lors qu'elle veut aggrandir un Prince nouveau, qui a plus beſoin de réputation qu'un Prince héréditaire, elle lui ſuſcite des ennemis & des ligues, pour exercer ſon courage & ſon induſtrie, & par cette échelle le faire monter à un plus haut dégré de puiſſance* [2]. *C'eſt*

* (Ou) *Auſſi, lorſque la Fortune veut &c.*

2 Comme elle fit à Tibére, dont la vie, avant qu'il

patrie & ſuivirent le Roi Jacques. Dans les Royaumes Electifs, où la plûpart des Elections ſe font par brigues, & où le trône eſt vénal, quoi qu'on en diſe, je crois que le nouveau Souverain trouvera la facilité après ſon élévation d'acheter ceux qui lui ont été oppoſés, comme il s'eſt rendu favorables ceux qui l'ont élu.

La Pologne nous en fournit des exemples; on y trafique ſi groſſiérement du trône, qu'il ſemble que cet achat ſe faſſe aux marchés publics. La libéralité d'un Roi de Pologne écarte de ſon chemin toute oppoſition; il eſt le maître de gagner les gran-

C'eſt pour cette raiſon, que pluſieurs croyent, qu'un Prince ſage doit, par fineſſe, ſe ſuſciter quelques ennemis, ſelon qu'il en trouve l'occaſion, pour en devenir plus eſtimé & plus puiſſant, quand il les aura opprimés 3.

Les

qu'il parvint à l'Empire, fut pleine de dangers & de traverſes. *Caſus prima ab infantia ancipites..... Ubi domum Auguſti privignus introiit, multis annulis conflictatus eſt, dum Marcellus & Agrippa, mox Cajus Luciuſque Caſares viguere..... Sed maxime in lubrico egit, accepta in matrimonium Julia, impudicitiam uxoris tolerans, aut declinans.* Tac. Ann. 6. Et à Caractacus, *quam multa ambigua, multa proſpera exulerant, ut ceteros Britannorum Imperatores præmineret.* Ann. 12. Et à ce Capitaine Romain, qui devint intrépide à force d'avoir éprouvé la bonne & la mauvaiſe fortune. *Cacina ſecundarum ambiguarumque rerum ſciens, eòque interritus.* Ann. 1.

3 C'eſt en ce ſens, que Dio-

grandes familles, par des Palatinats, des Staroſties & d'autres Charges qu'il confére; mais comme les Polonois ont ſur le ſujet des bienfaits la mémoire très courte, il faut revenir ſouvent à la charge: en un mot la République de Pologne eſt comme le tonneau des Danaïdes: le Roi le plus généreux répandra vainement ſes bienfaits ſur eux, il ne les remplira jamais. Cependant comme un Roi de Pologne a beaucoup de graces à faire, il peut ſe ménager des reſſources fréquentes, en ne faiſant ſes libéralités que dans les occaſions où il a beſoin des familles qu'il enrichit.

Les Princes, & particuliérement les Princes nouveaux, ont trouvé plus de fidélité & d'utilité dans les hommes, qui, au commencement de leur régne, leur étoient ſuſpects, qu'en ceux, à qui alors ils ſe fioient le plus. Pandolfe Petrucci, *Prince de Sienne, ſe ſervoit plus volontiers de ceux qui lui avoient été ſuſpects, que des autres. Mais comme cela change ſelon les occaſions, je dirai ſeulement, ſi les hommes, que le Prince avoit au commencement pour ennemis, ſont tels, qu'ils ayent beſoin d'appui, pour*

Diogéne diſoit, qu'il étoit néceſſaire d'avoir de rudes ennemis.

La troiſiéme queſtion de Machiavel regarde proprement la ſureté d'un Prince dans un Royaume héréditaire, s'il vaut mieux qu'il entretienne l'union ou la meſintelligence parmi ſes ſujets ?

Cette queſtion pouvoit peut-être avoir lieu du tems des ancêtres de Machiavel à Florence, mais à préſent je ne penſe pas qu'aucun Politique l'adoptât toute crüe & ſans la mitiger. Je n'aurois qu'à citer la belle Apologie ſi connüe, de Menenius Agrippa, par laquelle il réünit le peuple Romain. Les Républiques cependant doivent en quelque façon entretenir

pour ſe maintenir, le Prince les pourra toujours gagner aiſément; & qu'ils lui ſeront d'autant plus fidéles, qu'ils voudront effacer, par leurs ſervices, la mauvaiſe opinion qu'il avoit conçûe d'eux *; *au lieu que ceux, qui n'ont rien à craindre de lui, ont moins de ſoin de cultiver ſa bienveillance.*

4 *A ce propos, je ne*

*[Ou] *Et ces gens-là ſont d'autant plus fidéles, qu'ils connoiſſent le beſoin qu'ils ont de détruire, par leurs bonnes actions, l'opinion ſiniſtre que l'on avoit d'eux.*

4 Témoin ce Marius Celſus, qui fut ſi fidéle à Othon, quoiqu'il eût été ami inviolable de Galba. *Marium Celſum Conſ. Galba uſque in extremas res amicum fidumque.* Hiſt. I. *Otho intra intimos habuit.... Manſitque Celſo vellut fataliter etiam pro Othone fides integra.* Ibid.

tenir de la jalouſie entre leurs membres; car ſi aucun parti ne veille ſur l'autre, la forme du Gouvernement ſe change en Monarchie.

Il y a des Princes qui croyent la déſunion de leurs Miniſtres néceſſaire pour leurs intérêts; ils penſent être moins trompés par des hommes qu'une haine mutuelle tient reciproquement en garde; mais ſi ces haines produiſent cet effet, elles en produiſent auſſi un fort dangereux: car au lieu que ces Miniſtres devroient concourir au Service du Prince, il arrive que par des vües de ſe nuire, ils ſe contrecarrent continuellement, &

ne saurois me passer d'avertir le Prince, qui vient d'acquérir un Etat par la faveur de ceux du pays, de bien considérer les motifs qu'ils ont eus de le favoriser, & si ce n'a point été en haine du précédent Gouvernement, plûtôt que par inclination pour lui, s qu'ils l'ont fait; auquel cas il lui sera très-difficile de se les conserver amis, parce-qu'il sera impossible de les contenter.

S'il veut parcourir les exemples anciens & modernes, il verra, qu'il est beaucoup plus facile de gagner l'amitié

s *Mulii odio præsentium, & cupidine mutationis.* Ann. 3. *Privatas spes agitantes, sine publica cura.* Hist. 1.

qu'ils confondêt dans leurs querelles particuliéres l'avantage du Prince & le salut des Peuples.

Rien ne contribue donc plus à la force d'une Monarchie que l'union intime & inséparable de tous ses membres, & ce doit être le but d'un Prince sage de l'établir.

Ce que je viens de répondre à la troisiéme question de Machiavel, peut en quelque sorte servir de solution à son quatriéme Problême; examinons cependant & jugeons en deux mots, si un Prince doit fomenter des factions contre lui-même, ou s'il doit gagner l'amitié de ses sujets?

C'est

fié de ceux qui ſe contentoient de l'adminiſtration précédente, & qui par conſéquent étoient ſes ennemis, que de ceux qui, faute d'en être contens, ſe ſont faits ſes amis, & l'ont aidé à s'emparer de l'Etat.

La coutume des Princes a été de bâtir des fortereſſes, pour tenir les mutins en bride, & pouvoir ſoutenir le premier effort d'une révolte. Je loüe cette méthode, parce qu'elle a été en uſage chez les Anciens; mais de nôtre tems nous avons vû Nicolas Vitelli démolir deux fortereſſes de Città-di-Caſtello, *pour conſerver cette Place. Guilbaud, Duc d'Urbin, ayant recouvré ſon Duché, d'où* Céſar

C'eſt forger des monſtres pour les combattre, que de ſe faire des ennemis pour les vaincre; il eſt plus naturel, plus raiſonnable, plus humain de ſe faire des amis : heureux ſont les Princes qui connaiſſent les douceurs de l'amitié! plus heureux ſont ceux qui méritent l'amour & l'affection des Peuples!

Nous voici à la derniére queſtion de Machiavel, ſavoir, ſi un Prince doit avoir des fortereſſes & des citadelles, ou s'il doit les razer?

Je crois avoir dit mon ſentiment dans le Chapitre dixiéme, pour ce qui regarde les petits Princes; ve-

Céſar Borgia l'avoit chaſſé, raſa toutes les fortereſſes de cette Province, [6] *perſuadé, qu'il ſeroit plus difficile de la reperdre, quand il n'y auroit plus de citadelles. Les Bentivoles firent la même choſe à Bologne, après y être retournés* [7].

Les fortereſſes ſont donc utiles, ou non, ſelon

nons à préſent à ce qui intéreſſe la conduite des Rois.

Dans le tems de Machiavel, le monde étoit dans une fermentation générale; l'eſprit de ſédition & de revolte regnoit par-tout; l'on ne voyoit que des factions & des tirans; les revolutions frequentes & continuelles obligérent les Princes de bâtir des citadelles ſur les hauteurs des Villes, pour contenir par ce moyen l'eſprit inquiet des habitans.

Depuis ce Siécle barbare, ſoit que les hommes ſe ſoient laſſés de s'entredétruire, ſoit plûtôt parce que les Souverains ont dans leurs Etats un pouvoir plus deſpotique,

6 Au chapitre 24. du livre 2. de ſes Diſcours, il dit, que le Duc d'Urbin les démolit, parce qu'étant aimé de ſes ſujets, il craignoit de s'en faire haïr, en montrant de ſe défier d'eux; & que d'ailleurs il ne pouvoit pas défendre ces fortereſſes contre les ennemis, à moins que d'avoir une Armée en Campagne.

7 Les Bentivoles devinrent ſages aux dépens du Pape Jules II. qui ayant fait une citadelle à Bologne, & mis un Gouverneur qui faiſoit aſſaſſiner les Bourgeois, perdit & la fortereſſe & la Ville, auſſi-tôt qu'ils ſe furent ſoulevés. *Ibid.*

ſelon les tems ; & ſi d'un côté elles ſervent, elles nuiſent d'un autre ; par exemple, le Prince, qui a plus de peur de ſes peuples, que des Etrangers, doit faire des fortereſſes ; mais celui qui craint plus les Etrangers que ſes ſujets, s'en doit paſſer. Le Château, que François Sforce a bâti à Milan, a déja fait & fera plus de mal à la Maiſon Sforce, que pas un autre déſordre de cet Etat. [8]

Il

8 Parce que les Sforces en devinrent plus hardis, & par conſéquent plus violens. Si tu fais des fortereſſes, *dit-il au même chap.* elles te ſervent en tems de paix, parce qu'elles te rendent plus hardi à maltraiter tes ſujets ; mais en tems de guerre, elles ne te ſervent de rien, parce qu'elles ſont attaquées, & par les

que, on n'entend plus tant parler de ſeditions & de revokes, & l'on diroit que cet eſprit d'inquiétude, après avoir aſſez travaillé, s'eſt mis à préſent dans une aſſiette tranquille : de ſorte que l'on n'a plus beſoin de citadelles pour répondre de la fidélité des Villes & du Pays. Il n'en eſt pas de même des fortifications, pour ſe garantir des ennemis, & pour aſſurer davantage le repos de l'Etat.

Les Armées & les fortereſſes ſont d'une utilité égale pour les Princes ; car s'ils peuvent oppoſer leurs Armées à leurs ennemis, ils peuvent ſauver cette Armée ſous le canon de leurs forte-

Il n'y a donc point de meilleure forteresse, que de n'être point haï du peuple; car si tu en es haï, quelque forteresse que tu ayes, tu n'es point en sureté, attendu que le peuple ne prendra pas plûtôt les armes, qu'il sera secouru des Etrangers.

Il

les ennemis & par tes sujets, & qu'il est impossible qu'elles tiennent contre les uns & les autres.... Et si tu veux recouvrer un Etat perdu, ce ne sera point par tes fortereſſes, que tu le recouvreras, si tu n'as une Armée, qui puisse combattre celui qui t'a dépouillé. Or si tu as une Armée, tu le peux recouvrer, quand même tu n'aurois point de fortereſſes. Quant au Château de Milan, Machiavel ajoute, qu'il ne servit dans l'adversité, ni aux Sforces, ni aux François, mais au contraire leur nuisit; l'orgueil de la fortereſſe leur ayant fait négliger aux uns, & aux autres, de traiter plus honnêtement le peuple.

reſſes en cas de bataille perdüe, & le siége que l'ennemi entreprend de cette fortereſſe leur donne le tems de se refaire & de ramasser de nouvelles forces, qu'ils peuvent encore, s'ils les amassent à tems, employer pour faire lever le siége à l'ennemi.

Les derniéres guerres en Flandre entre l'Empereur & la France, n'avançoient presque point à cause de la multitude des Places fortes; & des batailles de cent mille hommes remportées sur cent mille hommes, n'étoient suivies que par la prise d'une ou de deux Villes : la Campagne d'après, l'adversaire ayant

Il ne ſe voit point, que les fortereſſes ayent ſervi à d'autres Princes de nôtre tems, qu'à la Conteſſe de Forli *, à qui la ſienne, après le meurtre du Comte Jérome, ſon mari †, donna le moyen d'attendre le ſecours de Milan, & de recouvrer ſon Etat, & ce, dans une conjoncture d'affaires, où les Etrangers ne pouvoient pas ſecourir le peuple. Mais depuis, quand elle fut attaquée par Céſar Borgia, & que ſes ſujets ſe joignirent avec l'Etranger, elle éprouva, qu'elle eût mieux fait de ſe faire aimer du peuple,*

* Caterina Sforce fille de François & ſœur de Louis-le More, Ducs de Milan.

† *Jérome* Riari *neveu de Sixte IV.*

ayant eu le tems de réparer ſes pertes, reparoiſſoit de nouveau, & l'on remettoit en diſpute ce que l'on avoit decidé l'année auparavant. Dans des Pays où il y a beaucoup de Places-fortes, des Armées qui couvrent deux milles de terre, feront la guerre trente années, & gagneront, ſi elles ſont heureuſes, pour prix de vingt batailles, dix milles de terrain.

Dans des Pays ouverts, le ſort d'un combat ou de deux Campagnes décide de la fortune du vainqueur, & lui ſoumet des Royaumes entiers. Alexandre, Céſar, Gengiskam, Charles douze devoient leur gloire à ce qu'ils trouvé-

TAYLOR OXFORD

ple, que d'avoir des forteresses. Je loüe donc & ceux qui en font, & ceux qui n'en font point; mais je blâmerai toujours ceux qui s'y fiant trop, se soucieront peu d'être haïs de leurs sujets.

vérent peu de places fortifiées dans les Pays qu'ils conquirent; le vainqueur de l'Inde ne fit que deux siéges en ses glorieuses Campagnes; l'arbitre de la Pologne n'en fit jamais davantage. Eugène, Villars, Marlborough, Luxembourg, étoient de Grands Capitaines, mais les fortereſſes émouſſérent en quelque façon le brillant de leurs ſuccès. Les François connoiſſent bien l'utilité des fortereſſes, car depuis le Brabant juſqu'au Dauphiné, c'eſt comme une double chaine de Places fortes; la frontiére de la France du côté de l'Allemagne eſt comme une gueule ouverte de Lion, qui préſente deux rangées de dents menaçantes, qui a l'air de vouloir tout engloutir. Cela ſuffit pour faire voir le grand uſage des villes fortifiées.

CHA-

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

COMMENT LE PRINCE DOIT SE GOUVERNER POUR SE METTRE EN ESTIME.

Rien ne fait tant éſtimer un Prince, que les grandes entrepriſes, & les actions extraordinaires. Nous avons aujourd'hui Ferdinand, Roi d'Eſpagne, lequel nous pouvons preſque appeller Prince nouveau, attendu que de petit Roi d'Arragon qu'il étoit, il eſt devenu, par ſa réputation, & par ſa gloire, le premier Roi de la Chrêtienté. Si nous conſidérons ſes actions, nous trouverons, qu'elles ont toutes été grandes, & quelques-unes extraordinaires. Au commencement de ſon

CE Chapitre de Machiavel contient du bon & du mauvais. Je releverai premiérement les fautes de Machiavel, je confirmerai ce qu'il dit de bon & de loüable, & je hazarderai enſuite mon ſentiment ſur quelques ſujets qui appartiennent naturellement à cette matière.

L'Autheur propoſe la conduite de Ferdinand d'Arragon, & de Bernard de Milan, pour modéle à ceux qui veulent ſe diſtinguer par de grandes entrepriſes, &

ſon régne, il tourna ſes armes contre le Royaume de Grenade, & cette guerre fut le fondement de ſa grandeur, d'autant que les Grands de Caſtille ne penſant qu'à combattre, il n'avoit rien à craindre d'eux, qui ne s'appercevoient pas même de l'autorité qu'il acquéroit à leurs dépens, en nourriſſant, avec les deniers de l'Egliſe & du peuple, des Armées, qui le rendirent depuis ſi célébre.

Outre cela, pour pouvoir entreprendre de plus grandes choſes, il ſe ſervit du prétexte de la Religion, &, par une pieté cruelle, il chaſſa les Maranes de ſes Etats. Il ne ſe peut pas trouver un exemple plus rare.

& par des actions rares & extraordinaires. Machiavel cherche ce merveilleux dans la hardieſſe des entrepriſes, & dans la rapidité de l'exécution. Cela eſt grand, j'en conviens ; mais cela n'eſt loüable qu'à proportion que l'entrepriſe du conquerant eſt juſte. „ Toi „ qui te vantes d'ex„ terminer les vo„ leurs, diſoient les Ambaſſadeurs Scythes à Alexandre, „ tu es toi-même „ le plus grand vo„ leur de la terre; „ car tu as pillé & „ ſaccagé toutes les „ nations que tu as „ vaincues; ſi tu es „ un Dieu, tu dois „ faire le bien des „ mortels, & non pas „ leur

Sous

Sous le même prétexte, il attaqua l'Afrique, puis l'Italie, & enfin la France, ourdissant toujours de nouveaux desseins, qui tenoient les esprits dans l'attente de l'événement, & ne leur laissoient pas le tems de raisonner d'autre chose, ni par conséquent de machiner contre lui.

Il est encore très utile à un Prince, de donner des exemples singuliers, soit de punition, ou de récompense, desquels on ait à parler longtems, comme étoient ceux qu'on nous raconte de Barnabé Seigneur de Milan 1.

Mais

1 Et ceux que Philippe de Commines rapporte de Louis Onziéme, son Maître. *Il faisoit*, dit-il, *d'âpres punitions, pour être craint,*

„leur ravir ce qu'ils „ont ; si tu es un „homme, songe tou„jours à ce que tu „es.“

Ferdinand d'Arragon ne se contentoit pas toujours de faire simplement la guerre ; mais il se servoit de la Religion, comme d'un voile pour couvrir ses desseins : il abusoit de la foi des sermens ; il ne parloit que de justice, & ne commettoit que des injustices. Machiavel loüe en lui tout ce qu'on y blâme.

Machiavel allégue en second lieu l'exemple de Bernard de Milan, pour insinuer aux Princes, qu'ils doivent récompenser & punir d'une maniére

Mais ſur-tout un Prince doit s'étudier à paroître excellent dans toutes ſes actions [2]. *Il ſe fait encore eſtimer, quand il eſt grand ami, & grand ennemi, c'eſt-à-dire, quand il ſe déclare nettement en faveur de quelqu'un contre un autre; qui eſt toujours un meilleur parti, que d'être neutre.*

Car ſi deux puiſſans Voiſins

nière éclatante, afin que toutes leurs actions voyent un caractère de grandeur imprimé en elles. Les Princes généreux ne manqueront point de réputation, principalement lorſque leur libéralité eſt une ſuite de leur grandeur d'ame, & non de leur amour propre.

La bonté de leurs cœurs peut les rendre plus grands que toutes les autres vertus. Ciceron diſoit à Céſar, „ Vous n'avez „ rien de plus grand „ dans votre fortune „ que le pouvoir de „ ſauver tant de ci„ toyens, ni de plus „ digne de vôtre bon„ té que la volonté „ de le faire. " Il faudroit donc, que les peines

craint, & de peur de perdre obéiſſance. Il renvoyoit Officiers & caſſoit Gendarmes, rognoit penſions, & paſſoit tems à faire & défaire gens; & faiſoit plus parler de lui parmi le Royaume, que ne fit jamais Roi. Dans ſes Mem. liv. 6. chap. 8.

2 *Præcipua rerum ad famam dirigenda*, dit Tac. Ann. 4. Il doit être comme Mucien, qui ſavoit donner de l'agrément à tout ce qu'il diſoit, & à ce qu'il faiſoit. *Omnium quæ diceret, atque ageret, arte quadam oſtentator.* Hiſt. 2.

Voiſins de ton Etat en viennent aux mains, ſoit que tu ayes à craindre de celui qui ſera vainqueur, ou non, dans l'un & l'autre cas il te ſera toujours plus avantageux de te déclarer, & de faire une bonne guerre. Si tu ne te déclares pas, tu ſeras toujours la proye du vainqueur, au grand contentement du vaincu, & tu n'auras perſonne qui te plaigne, ni qui te protége; car le vainqueur ne veut point d'amis ſuſpects, ni incapables de le ſecourir dans l'adverſité; & celui qui perd, ne veut point de toi, après que tu n'as pas voulu être le compagnon de ſa fortune dans les Armes.

Lors qu'Antiochus paſſa

qu'un Prince infligè, fuſſent toujours au-deſſous de l'offenſe, & que les recompenſes qu'il donne fuſſent toujours au deſſus du ſervice.

Mais voici une contradiction : le docteur de la Politique veut en ce chapitre, que ſes Princes tiennent leurs alliances; & dans le dixhuitiéme chapitre il les dégageoit formellement de leur parole. Il fait comme ces diſeurs de bonne avanture, qui diſent blanc aux uns, & noir aux autres.

Si Machiavel raiſonne mal ſur tout ce que nous venons de dire, il parle bien ſur la prudence que les Princes doivent avoir,

paſſa en Grèce, où les Etoliens l'appelloient, pour chaſſer les Romains, ſes Ambaſſadeurs priérent ceux d'Achaïe, qui étoient amis des Romains, d'être neutres; au contraire les Romains demandoient, qu'on ſe déclarât pour eux; il en fut délibéré dans le Conſeil d'Achaïe: Et comme l'Ambaſſadeur d'Antiochus les exhortoit à la neutralité, celui des Romains leur dit, On vous dit, que le meilleur parti, que vous puiſſiez prendre, eſt de ne vous point embarquer dans notre guerre; & moi je vous dis, que vous n'en ſauriez prendre un pire, car ſi vous vous tenez neutres, vous reſterez à la de ne ſe point engager légérement avec d'autres Princes plus puiſſants qu'eux, qui au-lieu de les ſecourir, pourroient les abîmer.

C'eſt ce que ſavoit un grand Prince d'Allemagne, également eſtimé de ſes amis & de ſes ennemis. Les Suédois entrérent dans ſes Etats lorſqu'il en étoit éloigné avec toutes ſes troupes, pour ſecourir l'Empereur au bas du Rhin, dans la guerre qu'il ſoutenoit contre la France. Les Miniſtres de ce Prince lui conſeilloient, à la nouvelle de cette irruption ſoudaine, d'appeller le Czar de Ruſſie à ſon ſecours: mais ce Prince,

la diſcrétion du vainqueur, ſans que perſonne vous ſoit obligé [3].

Il arrivera toujours, que celui qui n'eſt point ton ami, te priera d'être neutre, & l'autre, de ne l'être pas. Les Princes mal réſolus embraſſent d'ordinaire la neutralité, pour ſe tirer de l'embarras préſent, & le plus ſouvent ils ſe perdent.

Mais quand tu te déclares hautement en faveur de l'une des parties, ce, plus pénétrant qu'eux, leur répondît, que les Moſcovites étoient comme des ours, qu'il ne falloit point déchainer, de crainte de ne pouvoir remettre leurs chaines; il prit généreuſement ſur lui les ſoins de la vengeance, & il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je vivois dans le ſiécle futur, j'allongerois ſûrement cet article par quelques reflexions qui pourroient y convenir; mais ce n'eſt pas à moi à juger de la conduite des Princes modernes, & dans le monde il faut ſavoir parler & ſe taire à propos.

La matiére de la neutralité eſt auſſi-

3 *Quippe ſine dignitate præmium victoris eritis.* Livius Lib. 35. La Neutralité n'eſt bonne que pour le Prince, qui eſt plus fort que ceux qui ſe battent; car il ſe fait, quand il veut, leur Arbitre & leur Juge; au contraire, elle nuit toujours aux petits Princes. C'eſt pourquoi il faut être ou le plus fort, ou avec le plus fort.

ties, ſi ton ami reſte vainqueur, il t'eſt obligé, & même affectionné, quoique tu ſois à ſa diſcrétion; car les hommes ne ſont jamais ſi malhonnêtes, qu'ils veuillent opprimer avec tant d'ingratitude celui qui les a obligés. Outre que les victoires ne ſont jamais ſi entiéres, que le vainqueur n'ait encore beſoin de garder quelques meſures de bienſéance. Si ton ami eſt vaincu, tu deviens le compagnon d'une fortune, qui ſe peut relever, & tu as un ami, qui te ſert quand il peut.

Si ceux qui ſe battent enſemble, ſont tels, que tu n'ayes rien à craindre de celui qui vaincra, tu fais d'autant plus ſagement de te bien traitée par Machiavel que celle des engagemens des Princes. L'expérience a démontré depuis longtems, qu'un Prince neutre expoſe ſon pays aux injures des deux parties belligerantes, que ſes Etats deviennent le théatre de la Guerre, & qu'il perd toujours par la neutralité, ſans que jamais il ait rien de ſolide à y gagner.

Il y a deux maniéres par leſquelles un Prince peut s'aggrandir; l'une eſt celle de la conquête, lorſqu'un Prince guerrier recule par la force de ſes armes les limites de ſa domination: l'autre eſt celle du bon gouvernement, lorſqu'un Prince la-

bo-

te déclarer, parce que tu concours à la ruine d'un voisin, avec celui qui le devroit sauver, s'il étoit sage, d'autant qu'il reste à ta discrétion si tu demeures vainqueur, comme il est impossible que tu ne le sois.

C'est ici qu'il faut avertir le Prince, de ne s'associer jamais avec un plus puissant que lui, pour en offenser d'autres, si ce n'est que la nécessité l'y contraigne, comme je l'ai dit ci-dessus; car s'il vient à vaincre, tu te mets à sa discrétion, qui est ce que les Princes doivent toujours éviter. Les Vénitiens s'associérent sans nul be-*

borieux fait fleurir dans ses Etats tous les Arts & toutes les Sciences, qui les rendent plus puissants & plus policés.

Tout ce livre n'est rempli que de raisonnemens sur cette premiére maniére de s'aggrandir: disons quelque chose de la seconde, plus innocente, plus juste, & toute aussi utile que la premiére.

Les Arts les plus necessaires à la vie sont l'Agriculture, le Commerce & les Manufactures; ceux qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, sont la Géometrie, la Philosophie, l'Astronomie, l'Eloquence, la Poësie, la Peinture, la Musique, la Sculp-

* *Au chapitre* 13.

beſoin, avec la France, contre le Duc de Milan, d'où s'enſuivit la ruine de leur Etat.

Mais quand on ne peut pas s'exempter de cette compagnie, ainſi qu'il arriva aux Florentins, lorsque le Pape & le Roi d'Eſpagne aſſaillirent la Lombardie; le Prince doit alors ſe joindre avec les autres, pour les raiſons que j'ai dites.

Ne t'imagine point, qu'il y ait de parti plus ſûr; au contraire, ſois aſſuré, que tu n'en prendras que de hazardeux; car il eſt facile de ne fuir jamais un inconvénient, ſans tomber dans un autre. Or la prudence conſiſte à bien connoître la nature des inconvéniens,

Sculpture, l'Architecture, la Gravure, & ce qu'on entend ſous le nom de Beaux-Arts.

Comme tous les Pays ſont très différents, il y en a où le fort conſiſte dans l'Agriculture, d'autres dans les Vendanges, d'autres dans les Manufactures, & d'autres dans le Commerce: ces Arts ſe trouvent même proſperer enſemble en quelque Pays.

Les Souverains qui choiſiront cette maniére douce & aimable de ſe rendre plus puiſſants, ſeront obligés d'étudier principalement la conſtitution de leur Pays, afin de ſavoir leſquels de ces Arts feront les

plus

niens, & à prendre le moindre mal pour un bien. 4

Le Prince doit encore honorer tous ceux qui excellent en leur art, ſurtout ſi c'eſt dans le Trafic & dans l'Agriculture; & les exciter par des récompenſes à inventer tout ce qui peut enrichir ſa Ville, ou ſon Etat, afin que les uns ne s'abſtiennent point d'ouvrir un bon plus propres à y réüſſir, & par conſéquent leſquels ils doivent le plus encourager. Les Français & les Eſpagnols ſe ſont apperçus, que le Commerce leur manquoit, & ils ont médité par cette raiſon ſur le moyen de ruïner celui des Anglais. S'ils réüſſiſſent, la France augmentera ſa puiſſance plus conſidérablement, que la conquête de vingt villes, & d'un millier de villages ne l'auroit pu faire: & l'Angleterre & la Hollande, ces deux plus beaux & plus riches Pays du monde, dépériroient inſenſiblement, comme un malade qui meurt de conſomption.

4 Celui qui attend toutes les commodités, (dit Machiavel, au liv. 2. de ſon Hiſtoire) ou n'entreprend jamais rien, ou, ce qu'il entreprend tourne le plus ſouvent à ſon déſavantage. J'ai obſervé, dans toutes les affaires du Monde, dit un autre Politique Italien, que rien ne précipite plûtôt dans le péril, que le trop grand ſoin de s'en éloigner; & que le trop de Prudence dégénére ordinairement en imprudence. (*Fra Paolo.*)

bon commerce par la crainte de payer des droits ; ni les autres de cultiver leurs terres, de peur d'en être dépouillés, après les avoir embellies. *

Enfin, il doit, en certains tems de l'année, tenir le peuple en réjoüiſſance par des jeux, & des ſpectacles §. *Et comme chaque*

Les Pays dont les Bleds & les Vignes ſont les richeſſes, ont deux choſes à obſerver ; l'une eſt de défricher ſoigneuſement toutes les terres, afin de mettre juſqu'au moindre terrain à profit ; l'autre eſt, de rafiner ſur un plus grand, un plus vaſte débit, ſur les moyens de tranſporter ces marchandiſes à moins de fraix, & de pouvoir les vendre à meilleur marché.

Quant aux Manufactures de toutes eſpéces, c'eſt peut-être ce qu'il y a de plus utile, & de plus profitable à un Etat, puiſque par elles on ſuffit aux beſoins & au luxe des habitans, & que les

* *M. le Chevalier Temple obſerve très-bien, que le commerce ne fleurit jamais dans un Gouvernement deſpotique, parce que perſonne n'eſt aſſuré de joüir long-tems de ce qu'il poſſéde ; au lieu que cela n'eſt pas à craindre dans les Républiques. A raiſon de quoi il conclut, que leur Gouvernement eſt plus propre, que celui des Monarchies, à cultiver & conſerver le Commerce ; témoin Tyr, Carthage, Athénes, Siracuſe, Agrigente, Rhodes, où il commença de déchoir, dès que ces villes furent tombées en la puiſſance d'un Prince. Chap. 6. de ſes Remarques ſur la Hollande.*

§ Comme faiſoient les Romains,

que Ville eſt partagée en divers corps de métier, il eſt bon qu'il aſſiſte quelquefois à leurs aſſemblées [6], *& qu'il y faſſe parade de ſa magnificence & de ſa bonté, mais*

les Voiſins ſont même obligés de payer tribut à votre induſtrie : elles empêchent d'un côté que l'argent ſorte du Pays, & elles en font rentrer de l'autre.

Je me ſuis toujours perſuadé, que le défaut de Manufactures avoit cauſé en partie ces prodigieuſes Emigrations des Pays du Nord, de ces Goths, de ces Vandales, qui inondérent ſi ſouvent les Pays méridionaux. On ne connoiſſoit d'Art dans ces tems reculés, en Suede, en Danemark, & dans la plus grande partie de l'Allemagne, que l'Agriculture ou la Chaſſe ; les terres labourables étoient

mains, qui ſelon la remarque de Tacite, domptoient plus les peuples par les voluptés, que par les armes. *Voluptatibus, quibus Romani plus adversùs ſubjectos, quàm armis valent.* Hiſt. 4. Et Agricola, qui amollit le courage féroce des Anglois par le luxe, à tel point, qu'ils appelloient en lui douceur & modération ce qui faiſoit une partie de leur ſervitude. *Ut homines diſperſi ac rudes, eoque bello feroces, quieti & otio per voluptates aſſueſcerent.... Idque apud imperitos humanitas vocabatur, cùm pars ſervitutis eſſet.*

6 Comme faiſoit Auguſte. *Indulſerat ei ludicro Auguſtus.... neque ipſe abhorrebat talibus ſtudiis, & civile rebatur miſceri voluptatibus vulgi.* Ann. 1. Car le peuple, qui aime ſon plaiſir, eſt ravi d'y avoir le Prince pour compagnon. *Ut eſt vulgus cupiens voluptatum, &, ſi eodem*

mais ſans oublier jamais la majeſté de Prince 7, *qui le doit accompagner par-tout.*

partagées entre un certain nombre de Proprietaires, qui les cultivoient, & qu'elles pouvoient nourrir.

Mais comme la race humaine a de tout tems été très féconde dans ces Climats froids, il arrivoit qu'il y avoit deux fois plus d'habitans dans un Pays, qu'il n'en pouvoit ſubſiſter par le labourage: & ces Cadets de bonne Maiſon s'attroupoient alors; ils étoient d'illuſtres brigands par néceſſité; ils ravageoient d'autres pays, & en dépoſſedoient les maîtres. Auſſi voit-on dans l'Empire d'Orient & d'Occident, que ces Barbares ne demandoient pour l'ordinaire que des champs pour cultiver, afin de fournir à leur ſubſiſtance. Les Pays du Nord ne ſont pas moins peuplés qu'ils l'étoient alors; mais comme le luxe a très

ſage-

dem princeps trahat, latum. Ann. 14. Et Vitellius, qui dans l'élection des Conſuls, ſe mêloit indifféremment parmi les prétendans, & tâchoit de ſe concilier l'affection & la voix du peuple, en préſidant aux ſpectacles du Théatre & du Cirque. *Comitia conſulum cum candidatis civiliter celebrans, omnem infimæ plebis rumorem in theatro, ut ſpectator; in Circo, ut fautor, affectavit.* Hiſt. 2.

7 *Ita ut nec illi; aut facilitas auctoritatem, aut ſeveritas amorem deminuat.* In Agricola.

ſagement multiplié nos beſoins, il a donné lieu à des Manufactures, & à tous ces Arts, qui font ſubſiſter des peuples entiers, qui autrement ſeroient obligés de chercher leur ſubſiſtance ailleurs.

Ces maniéres donc de faire proſpérer un Etat, ſont comme des talens confiés à la ſageſſe du Souverain, qu'il doit mettre à uſure & faire valoir. La marque la plus ſûre, qu'un Pays eſt ſous un gouvernement ſage & heureux, c'eſt lorsque les beaux-arts naiſſent dans ſon ſein: ce ſont des fleurs qui viennent dans un terrain gras, & ſous un ciel heureux, mais que la ſéchereſſe ou le ſouffle des Aquilons fait mourir.

Rien n'illuſtre plus un Régne que les Arts qui fleuriſſent ſous ſon abri. Le ſiécle de Péricles eſt auſſi fameux par les grands génies qui vivoient à Athénes, que par les Batailles que les Athéniens donnérent alors. Celui d'Auguſte eſt mieux connu par Ciceron, Ovide, Horace, Virgile &c. que par les Proſcriptions de ce cruel Empereur, qui doit après tout une grande partie de ſa réputation à la Lire d'Horace. Celui de Louis XIV. eſt plus célébre par les Corneilles, les Racines, les Molieres, les Boileaux, les Descartes, les Lebruns, les Girardons,

dons, que par ce paſſage du Rhin tant exagéré, par les Siéges où Louis ſe trouva en perſonne, & par la Bataille de Turin que Monſieur de Marſin fit perdre au Duc d'Orleans par ordre du Cabinet.

Les Rois honorent l'humanité, lorſqu'ils diſtinguent & récompenſent ceux qui lui font le plus d'honneur, & qu'ils encouragent ces eſprits ſupérieurs qui s'employent à perfectionner nos connoiſſances, & qui ſe dévouent au culte de la verité.

Heureux ſont les Souverains qui cultivent eux-mêmes ces ſciences, qui penſent avec Ciceron, ce Conſul Romain, Libérateur de ſa patrie & pére de l'Eloquence: „ Les Lettres forment la jeuneſſe, & ſont „ le charme de l'âge avancé; la proſpéri„ té en eſt plus brillante, l'adverſité en „ reçoit des conſolations; & dans nos mai„ ſons & dans celles des autres, dans les „ voyages & dans la ſolitude, en tous tems „ & en tous lieux, elles ſont la douceur „ de notre vie. "

Laurent de Medicis, le plus grand homme de ſa Nation, étoit le pacificateur de l'Italie, & le reſtaurateur des ſciences; ſa probité lui concilia la confiance générale de tous les Princes; & Marc-Auréle, un des

des plus grands Empereurs de Rome, étoit non-moins heureux guerrier que ſage Philoſophe, & joignoit la pratique la plus ſévére de la morale, à la profeſſion qu'il en faiſoit. Finiſſons par ces paroles: „ Un „ Roi que la juſtice conduit, a l'Univers „ pour ſon temple, & les gens de bien „ en ſont les Prêtres & les Sacrificateurs. “

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

DES SECRETAIRES DES PRINCES.

CE n'eſt pas une choſe de peu d'importance, que de choiſir des Miniſtres; car c'eſt par les gens que le Prince tient auprès de ſa perſonne, que l'on juge de ſon eſprit & de ſa prudence [1].

Quand IL y a deux eſpéces de Princes dans le monde; ceux qui voyent tout par leurs propres yeux, & gouvernent leurs Etats par eux-mêmes; & ceux qui ſe repoſent ſur la bonne foi de leurs Miniſtres, & qui ſe laiſſent gouverner par ceux qui ont pris l'aſcendant ſur leur eſprit.

Les

1 Tacite dit, qu'on prit bon augure du régne de Néron ſur le choix qu'il fit de Corbulon pour Général de ſes Armées, ce choix mon-

Quand ils ſont habiles & fidéles, on doit toujours le croire ſage, pour [2] *avoir ſû connoître*

Les Souverains de la premiére eſpéce ſont comme l'ame de leurs Etats; le poids de leur Gouvernement repoſe ſur eux ſeuls, comme le monde ſur le dos d'Atlas: ils réglent les affaires intérieures comme les étrangéres; ils rempliſſent à la fois les poſtes des premiers Magiſtrats de la Juſtice, de Général des Armées, de Grands-Tréſoriers. Ils ont à l'exemple de Dieu (qui ſe ſert d'intelligences ſupérieures à l'homme pour opérer ſes volontés) des eſprits pénétrans & laborieux, pour exécuter leurs deſſeins & pour remplir en détail ce qu'ils ont projetté en grand; leurs

montrant que la porte étoit ouverte au mérite, & qu'il ſe gouvernoit par un bon Conſeil. *Daturum planè documentum, honeſtis, an ſecus amicis uteretur, ſi ducem egregium, quàm ſi pecuniosum & gratia ſubnixum deligeret.* Et quelques lignes après, *lati, quod Domitium Corbulonem præpoſuerat, videbaturque locus virtutibus patefactus.* Ann. 13. Et me ſemble, (dit Commines au chapitre 3. du livre 2. de ſes Mémoires) que l'un des plus grands ſens, que puiſſe montrer un ſeigneur, c'eſt de s'acointer & approcher de lui gens vertueux & honnêtes; car il ſera jugé, à l'opinion des gens, d'être de la condition & nature de ceux qu'il tiendra les plus prochains de lui. Et c'eſt où le Prince d'Orange ſe fondoit, quand il diſoit, qu'il falloit juger de la cruauté du Roi Philippe II. par toutes celles que le Duc d'Albe exerçoit impunément dans les Pays-Bas.

2 Car comme l'on ne ſauroit bien juger d'un ſtatuaire,

tre leur prix. Mais quand ils ne le ſont pas, on ne peut jamais juger favorablement de lui, après qu'il a fait un ſi mauvais choix. Tous ceux qui connoiſſoient Antoine da Venafro, *reconnoiſſoient, que Pandolfe* Petrucci, *Prince de Sienne, étoit un très-prudent homme, pour avoir pris un ſi habile Miniſtre.*

Or il y a trois ſortes d'eſprits: Les uns entendent par eux-mêmes: les autres comprennent tout ce qu'on leur

tuaire, d'un peintre ou d'un ſculpteur, ſans être de ſon métier, on ne peut jamais bien connoître la ſageſſe d'autrui, ſans être ſage. *Ut enim de pictore, ſculptore, fictore, ni artifex judicare, ita niſi ſapiens non poteſt perſpicere ſapientem.* Plin. ep. 10. lib. 1.

leurs Miniſtres ſont proprement des inſtrumens dans les mains d'un ſage & habile Maître.

Les Souverains du ſecond ordre ſont comme plongés, par un défaut de génie ou une indolence naturelle, dans une indifference léthargique. Si l'Etat, prêt de tomber en défaillance par la faibleſſe du Souverain, doit être ſoutenu par la ſageſſe & la vivacité d'un Miniſtre, le Prince alors n'eſt qu'un fantôme, mais un fantôme néceſſaire; car il repréſente l'Etat: tout ce qui eſt à ſouhaiter, c'eſt qu'il faſſe un choix heureux.

Il n'eſt pas auſſi facile qu'on le penſe,

leur montre, & quelques-uns n'entendent, ni par eux, ni par autrui. Les premiers ſont très-excellens, les ſeconds ſont bons, & les derniers inutiles. c

Si Pandolfe n'étoit pas du premier rang, ſans doute qu'il étoit du ſecond; car toutes les fois qu'un Prince a l'eſprit de diſcerner le bien & le mal, que quelqu'un fait, ou dit, quoique de lui-même il n'ait pas de pénétration, il connoit les bonnes & les mauvaiſes actions de ſon Miniſtre, & pour approuver les unes, & blâmer les autres, il lui impoſe la néceſſe, à un Souverain; de bien approfondir le caractère de ceux qu'il veut employer dans les affaires; car les particuliers ont autant de facilité à ſe déguiſer devant leurs maîtres, que les Princes trouvent d'obſtacles pour diſſimuler leur intérieur aux yeux du Public.

Après tout, ſi Sixte cinq a pu tromper ſeptante Cardinaux qui devoient le connaître, combien à plus forte raiſon n'eſt-il pas plus facile à un particulier de ſurprendre la pénétration du Souverain qui a manqué d'occaſions pour le démêler?

Un Prince d'eſprit peut juger ſans peine, du génie, & de la capa-

c Un ancien Poëte a dit: *Laudatiſſimus eſt, qui per ſe cuncta videbit. Sed laudandus & is, qui paret recta monenti.*

ceſſité d'être homme de bien * d.

Mais comment connoître bien un Miniſtre? En voici la pierre de touche. Quand tu vois que ton Miniſtre penſe plus à lui qu'à toi, & que toutes ſes actions tendent à ſon profit, tu ne dois jamais t'y fier e; *car celui*, capacité de ceux qui le ſervent; mais il lui eſt preſqu'impoſſible de bien juger de leur déſintéreſſement & de leur fidélité.

On a vu ſouvent que des hommes paraiſſent vertueux, faute d'occaſion pour ſe démentir, mais qui ont renoncé à l'honnêteté dès que leur vertu a été miſe à l'épreuve. On ne parla point mal à Rome des Tibéres, des Nérons, des Caligula, avant qu'ils parviniſſent au trône : peut-être que leur ſcélerateſſe ſeroit reſtée ſans effet, ſi elle n'avoit été miſe en œuvre par l'occaſion qui développa le germe de leur méchanceté.

Il ſe trouve des hom-

* [Ou] *de faire ſon devoir.*

d C'eſt pour cela, que Sejanus, qui connoiſſoit l'habileté & la pénétration de Tibére, mettoit au commencement tout ſon eſprit à lui donner de bons conſeils. *Sejanus, ineipiente adhuc potentia, bonis conſiliis noteſcere volebat.* Ann. 4.

e Après que Sejanus eut ſauvé la vie à Tibére dans la grotte de la Spélonque, Tacite dit que Tibére prit une entiére confiance en lui, comme en un homme qui avoit eu plus de ſoin de la vie du Prince, que de la ſienne, *Major ex eo & ſui anxius, cum fide audiebatur.* Ann. 4. Et Tigellin, pour

lui, qui manie les affaires d'un Etat, ne doit jamais penſer aux ſiennes, ni même entretenir le Prince d'autre choſe, que de ce qui regarde ſon Etat f.

Mais hommes qui joignent à beaucoup d'eſprit, de ſoupleſſe, & de talens, l'ame la plus noire & la plus ingrate; il s'en trouve d'autres, qui poſſédent toutes les qualités du cœur.

Les Princes prudens ont ordinairement donné la préférence à ceux chez qui les qualités du cœur prévaloient, pour les employer dans l'intérieur de leur Pays. Ils leur ont préferé au-contraire ceux qui avoient plus de ſoupleſſe, pour s'en ſervir dans des négociations. Car puiſqu'il ne s'agit que de maintenir l'ordre & la juſtice dans leurs Etats, il ſuffit de l'honnêteté;

pour détruire ſes rivaux, diſoit à Néron, qu'il ne faiſoit pas comme Burrhus, qui avoit des prétentions, & des eſpérances; & que toute ſon ambition étoit de veiller à la ſûreté du Prince. *Non ſe, ut Burrum, diverſas ſpes, ſed ſolam incolumitatem Neronis ſpectare.* Ann. 13. Tous les Miniſtres tiennent ce langage, mais leur cœur & leurs actions démentent ſouvent leur bouche.

f C'eſt pourquoi Tibére tourna en ridicule un Sénateur, qui oſa parler des intérêts de ſa famille dans le Sénat, diſant, que le Sénat avoit été établi, pour délibérer des affaires publiques, & non pas pour écouter les demandes impertinentes des particuliers. *Nec ideò à majoribus conceſſum eſt, egredi aliquando relationem, & quod in commune conducat loco*

Mais auſſi le Prince doit penſer à ſon Miniſtre, pour l'obliger à bien faire g, *il le doit combler d'honneurs, de charges & de richeſſes, en ſorte qu'il ne puiſſe deſirer ni d'autres honneurs ni d'autres richeſſes, & qu'il connoiſſe, qu'il lui ſeroit*

loco ſententiæ proferre, ut privata negotia, res familiares noſtras hic augeamus..... Effligitatio intempeſtiva & improviſa, cùm aliis de rebus convenerint Patres, conſurgere. Ann. 2.

g C'eſt comme Tibére l'entendoit, quand il diſoit à Sejanus, *Ipſe, quid intra animum voluerim, quibus adhuc neceſſitudinibus immiſcere te mihi parem, omittam ad præſens referre. Id tantùm aperiam, nihil eſſe tam excelſum, quod non virtutes iſtæ, tuusque in me animus, mereantur, datoque tempore, vel in ſenatu, vel in concione non reticebo.* Ann. 4. Comme pour lui dire: Ne te mets point en peine des affaires de ta famille, j'y penſe pour toi, & té; & s'il faut perſuader les Voiſins & nouer des intrigues, on ſent bien que la probité n'y eſt pas tant requiſe que l'adreſſe & l'eſprit.

Il me ſemble qu'un Prince ne ſauroit aſſez recompenſer la fidélité de ceux qui le ſervent avec zéle; il y a un certain ſentiment de juſtice en nous, qui nous pouſſe à la reconnoiſſance, & qu'il faut ſuivre. Mais d'ailleurs les intérêts des Grands demandent abſolument qu'ils recompenſent avec autant de généroſité, qu'ils puniſſent avec clemence; car les Miniſtres, qui s'apperçoivent que la vertu ſera l'inſtrument de leur fortune, n'au-

ſeroit impoſſible de ſe maintenir ſous un autre maître.

Le Prince & le Miniſtre qui en uſeront ainſi, pourront ſe fier l'un à l'autre; mais quand ils feront autrement, il en arrivera toujours mal au Prince ou au Miniſtre.

ront point aſſurément recours au crime, & ils préféreront naturellement les bienfaits de leur maître aux corruptions étrangéres.

La voye de la juſtice & la ſageſſe du monde s'accordent donc parfaitement ſur ce ſujet, & il eſt auſſi imprudent que dur, de mettre, faute de récompenſe & de généroſité, l'attachement des Miniſtres à une dangereuſe épreuve.

Il ſe trouve des Princes qui donnent dans un autre défaut auſſi dangereux: ils changent les Miniſtres avec une légéreté infinie, & ils puniſſent avec trop de rigueur la moindre irrégularité de leur conduite.

Les Miniſtres qui travaillent immédiatement ſous les yeux du Prince, lorſqu'ils ont été quelque tems en place, ne ſauroient pas

& je ne t'en dirai pas davantage à cette heure, ſinon qu'en tems & lieu, je ne tairai point les ſervices que tu m'as rendus. Philippe II. Roi d'Eſpagne diſoit à Ruy Gomez, ſon Premier-Miniſtre: *Faites mes affaires, & je ferai les vôtres.*

pas tout-à-fait lui déguiſer leurs défauts: plus le Prince eſt pénétrant, & plus facilement il les ſaiſit.

Les Souverains qui ne ſont pas philoſophes, s'impatientent bientôt, ils ſe révoltent contre les faibleſſes de ceux qui les ſervent, ils les diſgracient & les perdent.

Les Princes qui raiſonnent plus profondement, connoiſſent mieux les hommes; ils ſavent qu'ils ſont tous marqués au coin de l'humanité, qu'il n'y a rien de parfait en ce monde, que les grandes qualités ſont, pour ainſi dire, miſes en équilibre par de grands défauts, & que l'homme de génie doit tirer parti de tout. C'eſt pourquoi (à moins de prévarication) ils conſervent leurs Miniſtres avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & ils préférent ceux qu'ils ont approfondis, aux nouveaux qu'ils pourroient avoir, à-peu-près comme d'habiles muſiciens, qui aiment mieux jouer avec des inſtrumens dont ils connoiſſent le fort & le foible, qu'avec de nouveaux dont la bonté leur eſt inconnue.

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

COMMENT IL FAUT FUIR LES FLATEURS.

JE ne ſaurois me paſſer de parler ici d'un mal, que les Princes ont bien de la peine à éviter, à moins qu'ils n'ayent beaucoup de prudence & de diſcernement; & ce mal eſt la Flaterie, qui régne dans toutes les Cours a. *Car les hommes ont tant d'amour propre, & ſe trompent ſi fort dans la bonne opinion qu'ils ont*

a Tacite dit, que la flaterie eſt un mal auſſi ancien que la domination. *Adulationes .... Vetus id in republica malum.* Ann. 2.

IL n'y a pas un Livre de morale, il n'y a pas un Livre d'Hiſtoire, où la faibleſſe des Princes ſur la flatterie ne ſoit rudement cenſurée; on veut que les Rois aiment la verité, on veut que leurs oreilles s'accoutument à l'entendre, & l'on a raiſon; mais on veut encore, ſelon la coutume des hommes, des choſes un peu contradictoires: on veut que les Princes ayent aſſez d'amour propre pour aimer la gloire, pour

ont d'eux-mêmes, qu'il leur eſt très-difficile de ſe préſerver de cette contagion; & d'ailleurs, ceux qui veulent s'en garantir, courent riſque de devenir mépriſables.

Car comme tu n'as point d'autre moyen de te garder des Flateurs, ſinon de faire croire que tu ne t'offenſes point d'entendre la vérité; ſi chacun a la liberté de te la dire, on te perd bientôt le reſpect [b]. *C'eſt pourquoi le Prince prudent doit tenir un milieu, en choiſiſſant des*

pour faire de grandes actions, & qu'en même tems ils ſoient aſſez indifferens pour renoncer de leur gré au ſalaire de leurs travaux; le même principe doit le pouſſer à mériter la louange, & à la mépriſer. C'eſt prétendre beaucoup de l'humanité; on leur fait bien de l'honneur de ſuppoſer qu'ils doivent avoir ſur eux-mêmes plus de pouvoir encore que ſur les autres.

Contemptus virtutis ex contemptu famæ.

Les Princes inſenſibles à leur réputation, n'ont été que des indolents ou des voluptueux abandonnés à la molleſſe; c'étoient des maſſes d'une

b C'eſt pour cela, que Tibére, qui haïſſoit la flaterie, ne pouvoit néanmoins ſouffrir la liberté; de ſorte que l'on ne ſavoit comment parler devant lui. *Auguſta & lubrica oratio ſub principe, qui libertatem metuebat, adulationem oderat.* Ann. 2.

des gens ſages, à qui ſeulement il donne toute permiſſion de lui dire la vérité ſur les choſes qu'il leur demandera, ſans ſe mêler du reſte. Mais il doit les interroger de tout, entendre leurs avis, & puis en faire à ſa mode, ſe gouvernant envers eux de maniére, que chacun connoiſſe & croie, que plus on lui parle librement, & plus on lui plait *. *Après ceux-là, il n'en doit plus écouter d'autres, mais demeurer ferme dans ce qu'il aura délibéré.*

Si

* *A l'exemple de Jean II. Roi de Portugal, qui prié par un de ſes courtiſans de lui accorder une charge vacante, répondit*, je la garde à un homme, qui ne m'a jamais flatté.

matiére vile qu'aucune vertu n'animoit. Des Tirans très cruels ont aimé, il eſt vrai, la louange; mais c'étoit en eux une vanité odieuſe, un vice de plus; ils vouloient l'eſtime en méritant l'opprobre.

Chez les Princes vicieux la flatterie eſt un poiſon mortel qui multiplie les ſemences de leur corruption : chez les Princes de mérite, la flatterie eſt comme une rouille qui s'attache à leur gloire, & qui en diminue l'éclat. Un homme d'eſprit ſe revolte contre la flatterie groſſiére, il repouſſe l'adulateur mal adroit. Il eſt une autre ſorte de flatterie, elle eſt la ſophiſte

des

Si le Prince fait autrement, ou les flatteurs le perdent, ou bien il varie ſouvent, ſelon la diverſité des avis c; *ce qui le fait mépriſer.*

A ce propos je veux rapporter ce que le Prêtre Luc diſoit un jour de l'Empereur Maximilien ſon Maître, qui régne aujourd'hui; Qu'il ne prenoit conſeil de perſonne, & que néanmoins il ne faiſoit jamais rien à ſa mode. *Et cela vient de ce qu'il tient une route contraire à celle que je viens de marquer*;

c Comme font les Princes imbécilles. *Ipſe modò huc illuc, ut quemque ſuadentium audierat, promptus*, dit Tacite de Claudius. Ann. 12. *huc illuc circumagi, qua juſſerat vetare, qua vetuerat juberi.* Hiſt. 3.

des défauts, ſa réthorique les diminüe; c'eſt celle qui fournit des argumens aux paſſions, qui donne à l'auſtérité le caractère de la Juſtice, qui fait une reſſemblance ſi parfaite de la liberalité à la profuſion, qu'on s'y méprend; qui couvre les débauches du voile de l'amuſement & du plaiſir; elle amplifie ſur-tout les vices des autres, pour en ériger un trophée à ceux de ſon héros. La plûpart des hommes donnent dans cette flatterie, qui juſtifie leurs gouts & qui n'eſt pas tout-à-fait menſonge; ils ne ſauroient avoir de la rigueur pour ceux qui leur diſent un bien

quer ; car comme il ne communique ſes ſecrets à perſonne, quand on vient à découvrir ſes deſſeins, les gens de ſon Conſeil y contrediſent, & lui, qui a l'humeur facile, ſe rend à leur avis ; ſi bien qu'il n'y a point de fond à faire ſur ſes déliberations, d'autant que ce qu'il fait un jour, il le défait un autre [d].

Il faut donc, qu'un Prince prenne conſeil de tout, mais quand il lui plaît, & non pas quand il plaît aux autres ; en ſorte que perſonne n'oſe le conſeiller, ſans en être requis. Il doit être grand queſ-

d Défaut, que l'on dit que l'Empereur Léopold, qui regne aujourd'hui, a hérité de Maximilien I.

d'eux-mêmes dont ils ſont convaincus. La flatterie qui ſe fonde ſur une baſe ſolide eſt la plus ſubtile de toutes ; il faut avoir le diſcernement très fin pour appercevoir la nuance qu'elle ajoute à la vérité. Elle ne fera point accompagner un Roi à la tranchée par des Poëtes qui doivent être les Hiſtoriens ; elle ne compoſera point des Prologues d'Opera remplis d'hiperboles, des Préfaces fades & des Epîtres rampantes ; elle n'étourdira point un Héros du recit ampoulé de ſes victoires, mais elle prendra l'air du ſentiment, elle ſe ménagera délicatement des entrées,

queſtionneur, & puis entendre patiemment tout ce qu'on lui répond; & s'il voit quelqu'un biaiſer à lui dire la verité, il doit en montrer du reſſentiment.

Ceux-là ſe trompent fort, qui croyent qu'un Prince, qui prend conſeil, paſſe pour un homme qui n'eſt pas prudent par lui-même, mais ſeulement par les bons conſeils, qu'on lui donne [e].

Car c'eſt une régle géné-

entrées, elle paroitra franche & naïve. Comment un grand homme, comment un Héros, comment un Prince ſpirituel peut-il ſe fâcher de s'entendre dire une verité, que la vivacité d'un ami ſemble laiſſer échapper? Comment Louis quatorze, qui ſentoit que ſon air ſeul en impoſoit aux hommes, & qui ſe complaiſoit dans cette ſupériorité, pouvoit-il ſe fâcher contre un vieil Officier qui en lui parlant trembloit & beguayoit; & qui en s'arrêtant au milieu de ſon diſcours, lui dit: Au moins, Sire, je ne tremble pas ainſi devant vos ennemis?

Les Princes qui ont été

e L'excellence du Miniſtre, dit un habile Eſpagnol, n'a jamais diminué la gloire du Maître; au contraire, tout l'honneur du ſuccès retourne à la cauſe principale, & pareillement tout le blâme. La Renommée s'addreſſe toujours aux premiers auteurs, elle ne dit jamais: *Cet homme a eu de bons ou de*

genérale & infaillible, que le Prince qui n'eſt pas ſage de lui-même, ne ſauroit être bien conſeillé, à moins que par hazard il ſe laiſſât gouverner à un homme qui fût très prudent; & en ce cas il pourroit être bien gouverné, mais non pas ſe maintenir, parce qu'un tel Miniſtre le dépouilleroit bientôt de ſon Etat.

Mais ſi un Prince qui n'eſt pas ſage, a pluſieurs conſeillers, il ne ſera pas capable de concilier leurs divers avis;

été hommes avant de devenir Rois, peuvent ſe reſſouvenir de ce qu'ils ont été, & ne s'accoutument pas ſi facilement aux alimens de la flatterie. Ceux qui ont régné toute leur vie, ont toujours été nourris d'encens comme les Dieux, & ils mouroient d'inanition s'ils manquoient de louange.

Il ſeroit donc plus juſte, ce me ſemble, de plaindre les Rois que de les condamner; ce ſont les flatteurs, & plus qu'eux encore, les calomniateurs, qui meritent la condamnation & la haine du Public; de même que tous ceux qui ſont aſſez ennemis des Princes pour

de mauvais Miniſtres, mais *il a été bon ou mauvais Ouvrier.* Il faut donc tâcher de bien choiſir les Miniſtres, puiſque c'eſt d'eux que dépend l'immortalité de la réputation. *Gracian, dans ſon Oracle manuel.*

avis 1 ; *& ils ne penſeront tous qu'à leurs intérêts* 2 , *& même ſans qu'il s'en apperçoive. Et comme c'eſt l'ordinaire des hommes d'être toujours méchans, ſi l'on ne leur impoſe une néceſſité d'être bons, le Prince qui ne ſe connoîtra pas en gens, ne ſera jamais bien ſervi.*

pour leur déguiſer la verité. Mais que l'on diſtingue la flatterie de la louange. Trajan étoit encouragé à la vertu par le Panégyrique de Pline : Tibére étoit confirmé dans le vice par les flatteries des Sénateurs.

Je conclus donc, que c'eſt la prudence du Prince, qui produit les bons conſeils, & non les bons conſeils, qui font la prudence du Prince.

1 *Neque alienis conſiliis regi, neque ſua expedire.* Hiſt. 3.

2 *Sibi quiſque tendentes.* Hiſt. 1. *quia apud infirmum metu, & majore præmio peccatur.* Ibid.

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

POURQUOI LES PRINCES D'ITALIE ONT PERDU LEURS ETATS.

LE Prince nouveau qui obſervera prudemment les choſes que j'ai dites, en paroitra un ancien, & ſera même plus en ſureté dans ſon Etat, que s'il étoit Prince héréditaire; car comme l'on épluche de plus près les actions d'un Prince nouveau, que celles d'un Prince ſucceſſif, quand on vient à reconnoître qu'il eſt ſage, ſon mérite lui concilie plus l'affection des ſujets, que ne feroit la ſucceſſion de pére en fils, d'au-

LA Fable de Cadmus, qui ſema en terre les dents du ſerpent qu'il venoit de vaincre, & dont nâquit un peuple de Guerriers qui ſe détruiſirent, eſt l'emblême de ce qu'étoient les Princes Italiens du tems de Machiavel. Les perfidies & les trahiſons qu'ils commettoient les uns envers les autres, ruinérent leurs affaires. Qu'on liſe l'Hiſtoire d'Italie de la fin du quatorziéme ſiécle juſqu'au commencement du quin-

d'autant que les hommes s'arrêtent bien plus au préſent qu'au paſſé, & ne cherchent point à changer, quand ils ſe trouvent bien 1. *Au contraire ils défendent le Prince à toute force, pourvu qu'il ne manque point à ſon devoir dans les autres choſes.*

Et pour-lors, le Prince aura une double gloire d'avoir donné commencement à une nouvelle Principauté, de l'avoir munie de bonnes loix, de bonnes armes, de bons amis, & de bons exemples; au-lieu que celui-là ſera doublement infame, qui étant né Prin-

1 *Tuta & præſentia quàm vetera & periculoſa malunt.* Ann. 1. *anteponunt præſentia dubiis.* Hiſt. 1.

quinziéme, ce ne ſont que cruautés, ſéditions, violences, ligues pour s'entredétruire, uſurpations, aſſaſſinats, en un mot un aſſemblage énorme de crimes, dont l'idée ſeule inſpire de l'horreur.

Si à l'exemple de Machiavel, on s'aviſoit de renverſer la juſtice & l'humanité, on bouleverſeroit tout l'Univers, l'inondation de crimes reduiroit dans peu ce Continent en une vaſte ſolitude. C'étoit l'iniquité & la barbarie des Princes d'Italie qui leur firent perdre leurs Etats, ainſi que les faux principes de Machiavel perdront à coup ſûr ceux qui auront la

Prince aura perdu ſon Etat par ſon peu de prudence.

Si l'on conſidére le Roi de Naples, le Duc de Milan, & d'autres, qui ont perdu le leur de nôtre tems, on trouvera premiérement en eux un commun défaut, quant à la diſpoſition de leurs armes, comme je l'ai montré amplement cideſſus; & puis on verra qu'ils ſe ſont perdus, ou pour s'être fait haïr du peuple, ou pour n'avoir pas ſû s'aſſurer des Grands.

Car à moins que de tomber dans quelqu'une de ces fautes, on ne perd point des Etats, qui peuvent tenir une bonne Armée en campagne. Philippe

la folie de les ſuivre.

Je ne déguiſe rien; la lâcheté de quelques-uns de ces Princes d'Italie peut avoir également avec leur méchanceté concouru à leur perte; la foibleſſe des Rois de Naples, il eſt ſûr, ruina leurs affaires; mais qu'on me diſe d'ailleurs en Politique tout ce que l'on voudra, argumentez, faites des ſiſtêmes, alleguez des exemples, employez toutes les ſubtilités, vous ſerez obligé d'en revenir à la juſtice malgré vous.

Je demande à Machiavel ce qu'il veut dire par ces paroles: „ ſi l'on remarque en „ un Souverain nou„ vellement élevé ſur „ le

pe de Macédoine *, *non pas le pére d'Alexandre le Grand, mais celui qui fut vaincu par Titus Quintus, n'avoit pas un grand Etat en comparaiſon des Romains, & des Grecs, qui l'attaquoient; néanmoins, comme il étoit homme de guerre, & qu'il ſavoit entretenir le peuple, & s'aſſurer des Grands, il ſoutint pluſieurs années la guerre; & ſi, à la fin, il perdit quelques villes, il conſerva pourtant ſon Royaume.*

Ce n'eſt donc point à la Fortune, que nos Princes ſe doivent prendre d'avoir perdu leurs Etats, mais à leur

* *Le pére de Perſée, dernier Roi de Macédoine.*

„ le trône (ce qui „ veut dire dans un „ uſurpateur) de la „ prudence & du mé„ rite, ou s'attachera „ bien plus à lui qu'à „ ceux qui ne ſont „ redevables de leur „ grandeur qu'à leur „ naiſſance. La rai„ ſon de cela, c'eſt „ qu'on eſt bien plus „ touché du préſent „ que du paſſé, & „ quand on y trouve „ de quoi ſe ſatisfaire, „ on ne va pas plus „ loin. "

Machiavel ſuppoſe-t-il que de deux hommes également valeureux & ſages, toute une nation préférera l'uſurpateur au Prince legitime? ou l'entend-il d'un Souverain ſans vertus, & d'un raviſſeur vail-

leur lâcheté ; car faute d'avoir penſé au changement qui pouvoit arriver (étant l'ordinaire des hommes de ne point craindre la tempête durant la bonace), quand ils ont vu approcher l'ennemi, au lieu de ſe deffendre, ils ont pris la fuite, ſur l'eſpérance, que leurs peuples, dégoutés de l'inſolence du vainqueur, ne manqueroient pas de les rappeller. Parti, qui eſt bon à prendre, lors qu'il n'y en a point d'autres ; mais qui eſt honteux, quand on a des moyens plus honnêtes.

C'eſt folie à toi de vouloir bien tomber, parce que tu crois trouver quelqu'un qui te relevera ; car ou cela

lant, & plein de capacité ? Il ne ſe peut point, que la premiére ſupoſition ſoit celle de l'Autheur, elle eſt opoſée aux notions les plus ordinaires du bon ſens ; ce ſeroit un effet ſans cauſe que la prédilection d'un Peuple, en faveur d'un homme, qui commet une action violente pour ſe rendre leur maître, & qui d'ailleurs n'auroit aucun mérite préferable à celui du Souverain légitime.

Ce ne ſauroit être non plus la ſeconde ſupoſition ; car quelque qualité qu'on donne à un uſurpateur, on m'avoüera que l'action violente par laquelle il éléve ſa

cela n'arrive pas, ou ſi cela arrive, c'eſt à tes dépens, d'autant que tu es à la merci de celui qui te défend. Or, il n'y a point de bonnes ni de ſûres défenſes, que celles qui viennent de toi-même & de ton propre courage.

ſa puiſſance eſt une injuſtice.

A quoi peut-on s'attendre d'un homme qui débute par le crime, ſi ce n'eſt à un gouvernement violent & tyrannique? Il en eſt de même d'un homme qui ſe marieroit, & qui éprouveroit une infidélité de ſa femme le jour même de ſes nôces: je ne penſe pas qu'il augurât bien de la vertu de ſa nouvelle Epouſe pour le reſte de ſa vie.

Machiavel prononce ſa condamnation en ce Chapitre. Il dit clairement, que ſans l'amour des Peuples, ſans l'affection des Grands, & ſans une Armée bien diſciplinée, il eſt impoſſible à un Prince de ſe ſoutenir ſur le trône. La verité ſemble le forcer de lui rendre cet hommage, à peu-près comme les Théologiens l'aſſurent des Anges maudits, qui reconnoiſſent un Dieu, mais qui le blaſphément.

Voici en quoi conſiſte la contradiction. Pour gagner l'affection des Peuples & des Grands, il faut avoir un fond de vertu; il

faut que le Prince ſoit humain & bienfaiſant, & qu'avec ces qualités du cœur on trouve en lui de la capacité pour s'acquitter des pénibles fonctions de ſa charge.

Il en eſt de cette charge comme de toutes les autres ; les hommes, quelque emploi qu'ils exercent, n'obtiennent jamais la confiance s'ils ne ſont juſtes & éclairés ; les plus corrompus ſouhaitent toujours d'avoir à faire à un homme de bien, de même que les plus incapables de ſe gouverner s'en raportent à celui qui paſſe pour le plus prudent. Quoi ! le moindre Bourguemaître, le moindre Echevin d'une ville aura beſoin d'être honnête homme & laborieux, s'il veut réuſſir, & la Royauté ſeroit le ſeul Emploi où le vice ſeroit autoriſé ? Il faut être tel que je viens de le dire, pour gagner les cœurs, & non pas comme Machiavel l'enſeigne dans le cours de cet ouvrage, injuſte, cruel, ambitieux & uniquement occupé du ſoin de ſon aggrandiſſement.

C'eſt ainſi qu'on peut voir démaſqué, ce Politique, que ſon ſiécle fit paſſer pour un grand homme, que beaucoup de Miniſtres ont reconnu dangereux, mais qu'ils ont ſuivi, dont on a fait étudier les abominables maximes aux Princes, à qui perſonne n'avoit

voit encore répondu en forme, & que beaucoup de Politiques ſuivent ſans vouloir qu'on les en accuſe.

Heureux ſeroit celui qui pourroit détruire entiérement le Machiaveliſme dans le monde! j'en ai fait voir l'inconſéquence, c'eſt à ceux qui gouvernent la terre à la convaincre par leurs exemples: ils ſont obligés de guérir le Public de la fauſſe idée dans laquelle on ſe trouve ſur la Politique, qui ne doit être que le ſiſtême de la ſageſſe, mais que l'on ſoupçonne communément d'être le bréviaire de la fourberie. C'eſt à eux de bannir les ſubtilités & la mauvaiſe foi des traités, & de rendre la vigueur à l'honnêteté & à la candeur, qui, à dire vrai, ne ſe trouve guères entre les Souverains. C'eſt à eux de montrer qu'ils ſont auſſi peu envieux des Provinces de leurs Voiſins, que jaloux de la conſervation de leurs propres Etats. Le Prince qui veut tout poſſeder, eſt comme un eſtomac qui ſe ſurcharge de viandes, ſans ſonger qu'il ne pourra pas les digerer. Le Prince qui ſe borne à bien gouverner, eſt comme un homme qui mange ſobrement, & dont l'eſtomac digére bien.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME.

COMBIEN LA FORTUNE A DE POUVOIR DANS LES AFFAIRES DU MONDE, ET COMMENT ON LUI PEUT RESISTER.

JE ſai, que pluſieurs ont cru, & croyent encore, que les affaires du Monde ſont gouvernées de telle maniére, ſoit par la Providence Divine, ou par la Fortune, que la prudence des hommes n'y a point de part; d'où il s'enſuit, qu'il faut ſe laiſſer aller au ſort & à l'avanture, ſans ſe ſoucier de rien [1]. *Cette opinion a eu grand cours en ces tems-ci, à-*

LA queſtion ſur la liberté de l'homme eſt un de ces Problêmes, qui pouſſe la raiſon des Philoſophes à bout, & qui a ſouvent tiré des anathêmes de la bouche des Théologiens. Les partiſans de la liberté diſent, que ſi les hommes ne ſont pas libres, Dieu agit en eux, que c'eſt Dieu qui par leur miniſtére commet les meurtres, les vols & tous les crimes; ce qui eſt manifeſtement oppoſé à ſa ſainteté. En

1 Tacite, qui étoit Epicurien, dit quelque choſe de

à cauſe des révolutions étranges, qui s'y ſont vûes, & qui arrivent encore de jour en jour tout

de ſemblable dans le 6. livre de ſes Annales. *In incerto judicium eſt, fato-ne res mortalium, & neceſſitate immutabili, an ſorte volvantur.* Et puis il ajoute : quelques-uns croyent, qu'il y a une fatalité inévitable, & que cette fatalité n'eſt autre choſe, qu'une liaiſon des cauſes naturelles avec leurs effets, laquelle fait que, depuis que nous avons choiſi un certain genre de vie, nous ne ſaurions jamais éviter les accidens, qui ſe rencontrent dans cet état. *Fatum quidem congruere rebus putant, ſed non è vagis ſtellis, verùm apud principia & nexus naturalium cauſſarum; ac tamen electionem vitæ nobis relinquunt : quam ubi elegeris, certum imminentium ordinem.* Quant à ce que Machiavel dit, que la prudence humaine n'a point de part dans les affaires du Monde, ou du moins très-peu, Tacite en donne un bel exemple, en parlant de Claudius, que la Fortune deſtinoit à l'Empire,

En ſecond lieu, que ſi l'Etre ſuprême eſt le pére des vices, & l'auteur des iniquités qui ſe commettent, on ne pourra plus punir les coupables, & il n'y aura ni crimes ni vertus dans le monde. Or, comme on ne ſauroit penſer à ce Dogme affreux, ſans en appercevoir toutes les contradictions, on ne ſauroit prendre de meilleur parti, qu'en ſe déclarant pour la liberté de l'homme.

Les partiſans de la néceſſité abſolue diſent au contraire, que Dieu ſeroit pire qu'un Ouvrier aveugle, & qui travaille dans l'obſcurité, ſi après avoir créé ce

tout à rebours de la penſée des hommes, *, *& quelquefois que j'y penſe, je me ſens du penchant à cette opinion. Mais*

monde, il eût ignoré ce qui devoit s'y faire : un horloger, diſent-ils, connait l'action de la moindre roüe d'une montre, puis qu'il ſait le mouvement qu'il lui a imprimé, & à quelle deſtination il l'a faite : & Dieu, cet Etre infiniment ſage, ſeroit le ſpectateur curieux & impuiſſant des actions des hommes ! Comment ce même Dieu, dont les ouvrages portent tous un caractère d'ordre, & qui ſont tous aſſervis à de certaines loix immuables & conſtantes, auroit-il laiſſé jouir l'homme ſeul de l'indépendance & de la liberté ? Ce ne ſeroit plus la Providence qui gouverneroit le monde, mais le

pire, pendant que les hommes penſoient à tout autre. *Mihi*, dit-il, *quanto plura recentium, ſeu veterum revolvo, tanto magis ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis obſervantur, quippe fama, ſpe, veneratione, potius omnes deſtinabantur imperio, quàm quem futurum principem fortuna in occulto tenebat* Ann. 3. La Fortune, dit Gracian, ſi célébre & ſi peu connüe, n'eſt autre choſe, que cette grande mère d'accidens, & cette grande fille de la ſouveraine Providence, qui concourt avec toutes les cauſes ſecondes, ſoit en les mouvant, ſoit en permettant qu'elles agiſſent. C'eſt cette Reine, ſi abſolüe, ſi impénétrable, ſi inéxorable, qui rit aux uns, tourne le dos aux autres, tantôt mére, tantôt marâtre, non pas par un effet de la paſſion, mais par un ſecret incompréhenſible des jugemens de Dieu. Dans le *Chap.* 10. de ſon Héros.

* De toutes les conjectures humaines.

Mais comme notre franc-arbitre n'eſt pas encore perdu, il me ſemble que l'on pourroit dire que la Fortune eſt la maîtreſſe de la moitié de nos actions, & nous en laiſſe preſque gouverner l'autre [2].

Pour moi, je la compare à un fleuve rapide, qui venant à ſe déborder, inonde le plat-pays, déracine les arbres, entraine les maiſons, & tranſporte le terrain d'un endroit à un autre, ſans que perſonne oſe, ni puiſſe s'oppoſer à ſa fureur: ce qui n'empêche pas, que lorſqu'il eſt tranquille

le caprice des hommes. Puis donc qu'il faut opter entre le créateur & la créature, lequel des deux eſt l'Automate? Il eſt plus raiſonnable de croire que c'eſt l'Etre en qui reſide la foibleſſe, que l'Etre en qui reſide la puiſſance: ainſi la raiſon & les paſſions ſont comme des chaines inviſibles, par leſquelles la main de la Providence conduit le genre-humain, pour concourir aux événemens que ſa ſageſſe éternelle avoit réſolu, qui devoient arriver dans le monde, pour que chaque individu remplît ſa deſtinée.

C'eſt ainſi que pour éviter Charibde on s'approche trop de

2 Le ſuccès, dit Senéque ep. 14. n'eſt pas de la juriſdiction du ſage; nous commençons les choſes, la fortune les acheve.

tranquille, l'on ne puiſſe faire des chauſſées, & des digues, qui une autre fois arrêtent ſes inondations, ou dumoins retardent l'impétuoſité de ſon cours.

Il en eſt de même de la Fortune; elle exerce toute ſa puiſſance, lors qu'elle ne trouve rien de prêt à lui réſiſter; elle jette toute ſa violence ſur les lieux, où elle ſait, qu'il n'y a ni digue, ni barriére pour la retenir.

Si vous conſidérez l'Italie, qui eſt le théatre de ces revolutions, & qui leur a donné le branle, vous verrez, que c'eſt une campagne ſans défenſe; au-lieu que ſi elle eût été ſur ſes gardes, comme l'Allemagne, l'Eſpa-

Scylla, & que les Philoſophes ſe pouſſent mutuellement dans l'abîme de l'abſurdité, tandis que les Théologiens ferraillent dans l'obſcurité, & ſe damnent dévotement par charité. Ces partis ſe font la guerre à peu près comme les Carthaginois & les Romains ſe la faiſoient. Lorſqu'on appréhendoit de voir les troupes Romaines en Afrique, on portoit le flambeau de la guerre en Italie; & lorſqu'à Rome on voulut ſe défaire d'Hannibal, que l'on craignoit, on envoya Scipion à la tête des Légions aſſiéger Carthage. Les Philoſophes, les Théologiens, & la plûpart des héros d'ar-

*pagne, & la France, elle n'eût pas été inondée des Etrangers, ou du moins cette irruption n'eût pas fait de ſi grands progrès**.

Je n'en dirai pas davantage, quant à ce qui eſt de réſiſter à la fortune en général. Mais pour entrer dans le particulier : d'où vient qu'un Prince, que l'on voit proſpérer aujourd'hui, périt demain, ſans qu'il ait changé d'eſprit ni de conduite ? C'eſt, à mon avis, comme je l'ai déja montré, parce que le Prince, qui ne s'appuye que ſur la fortune, tombe auſſitôt qu'elle change.

Je

* (Ou) *ou du moins ils n'y euſſent pas fait de ſi grands progrès.*

d'argumens, ont le génie de la nation Françoiſe : ils attaquent vigoureuſement, mais ils ſont perdus s'ils ſont réduits à la guerre défenſive. C'eſt ce qui fit dire à un bel eſprit, que Dieu étoit le pére de toutes les Sectes, puiſqu'il leur avoit donné à toutes des armes égales, de même qu'un bon côté & un revers. Cette queſtion ſur la liberté & ſur la prédeſtination des hommes, eſt tranſportée par Machiavel de la Métaphyſique dans la Politique ; c'eſt cependant un terrain qui lui eſt tout étranger, & qui ne ſauroit le nourrir ; car en Politique, au lieu de raiſonner ſi nous ſommes libres,

ou

Je crois auſſi, que celui-là eſt heureux, qui régle ſa conduite ſelon les tems, & que par conſéquent il n'arrive que malheur à celui qui ne ſait pas s'accorder avec le tems; car il ſe voit, que les hommes, pour arriver à la fin qu'ils ſe propoſent (qui eſt toujours d'acquérir de la gloire & des richeſſes), tiennent tous une route différente.

L'un garde des meſures, l'autre n'en garde point; l'un employe la force, l'autre la ruſe; l'un la patience, l'autre l'impétuoſité; moyens, par où les uns & les autres peuvent réüſſir. Il ſe voit auſſi, que de deux, qui vont par un même chemin, l'un arrive à ſa fin, ou ſi nous ne le ſommes point, ſi la fortune & le hazard peuvent quelque choſe, ou s'ils ne peuvent rien, il ne faut proprement penſer qu'à perfectionner ſa pénétration & ſa prudence.

La fortune & le hazard, ſont des mots vuides de ſens, qui ſelon toute apparence doivent leur origine à la profonde ignorance, dans laquelle croupiſſoit le monde, lorſqu'on donna des noms vagues aux effets dont les cauſes étoient inconnues.

Ce qu'on appelle vulgairement la fortune de Céſar, ſignifie proprement toutes les conjonctures qui ont favoriſé les deſſeins de cet

fin, & l'autre non; & que deux autres, qui auront été d'eſprit tout contraire, l'un moderé, l'autre impétueux, proſpéreront tous deux également : ce qui ne ſauroit venir, que de la diverſité des tems, qui ſont favorables, ou contraires à leur conduite.

D'où il arrive ce que j'ai dit, que deux, qui procédent diverſement, ont une même iſſüe, & que deux, qui procédent également pour une même fin, ont un ſuccès tout contraire. C'eſt encore de là que dépend le bien, ou le mal; car ſi à un, qui ſe gouverne avec patience & circonſpection, les tems & les affaires viennent ſi à point, que ſon

cet ambitieux. Ce que l'on entend par l'infortune de Caton, ce ſont les malheurs inopinés qui lui arrivérent, ces contretems où les effets ſuivirent ſi ſubitement les cauſes, que ſa prudence ne put ni les prévoir ni les combattre.

Ce qu'on entend par le hazard, ne ſauroit mieux s'expliquer que par le jeu des dés. Le hazard, dit-on, a fait que mes dés ont porté plûtôt douze que ſept. Pour décompoſer ce Phénomène phiſiquement, il faudroit avoir les yeux aſſez bons pour voir la maniére dont on a fait entrer les dés dans le cornet, les mouvemens de la main

ſon gouvernement ſoit bon, il proſpére; mais ſi les tems & les affaires changent, il ſe perd, d'autant qu'il ne change pas de conduite 3.

Or il n'y a point d'homme ſi prudent, qu'il ſache toujours accorder la ſienne avec les tems, ſoit parce que l'on ne ſauroit réſiſter à ſon propre penchant, ou main plus ou moins forts, plus ou moins réiterés, qui les font tourner, & qui impriment aux dés un mouvement plus vif ou plus lent: ce ſont ces cauſes, qui, priſes enſemble, s'appellent le hazard.

Tant que nous ne ſerons que des hommes, c'eſt-à-dire des Etres très bornés, nous ne ſerons jamais ſupérieurs à ce qu'on appelle les coups de la Fortune. Nous devons ravir ce que nous pouvons au hazard, dès l'événement; mais notre vie eſt trop courte pour tout appercevoir, & notre eſprit trop étroit pour tout combiner.

Voici des événemens

3 Pierre Sodérini, dit Machiavel, procédoit en toutes choſes avec douceur & patience, & lui & ſa Patrie s'en trouvèrent bien, tandis que ſon procédé fut convenable au tems. Mais quand vint le tems qu'il falloit uſer de rigueur, il ne s'y put réſoudre, d'où s'enſuivit ſa perte & celle de ſa patrie. Liv. 3. de ſes diſcours chap. 9. & 3. *C'eſt que s'il eût voulu ſe ſervir de toute l'autorité que lui donnoit la dignité de Gonfalonier à vie, il eût pû ruiner tous les Médicis, & par conſéquent maintenir ſa patrie en liberté.*

ou parce que l'on ne peut guères ſe réſoudre à quitter une route, par où l'on eſt toujours arrivé à bon port: delà vient auſſi, que l'homme poſé ne ſait pas être impétueux quand il le faut être, ce qui le perd; au-lieu que s'il changeoit de conduite, ſelon les tems & les affaires, la Fortune ne changeroit pas [4].

Le

4 Ce qui fait, (ajoute Machiavel au même chap. 9.) que la Fortune abandonne un homme, c'eſt qu'elle change les tems, & que lui ne change pas ſes meſures, ni ſes briſées. Comme l'on accuſoit un Roi de Sparte d'être changeant: *Ce n'eſt pas moi qui change*, dit-il, *ce ſont les affaires*. Ce qui montre, qu'il faut s'accommoder au tems, *morem accommodari, prout conducat.* Ann. 12. *Remiſſum aliquid & mitigatum, quia expedierit.* Ann. 3? L'on a toujours eſtimé ſages ceux qui

mens qui feront voir clairement qu'il eſt impoſſible à la ſageſſe humaine de tout prévoir. Le premier événement eſt celui de la ſurpriſe de Cremone, par le Prince Eugène, entrepriſe concertée avec toute la prudence imaginable, & exécutée avec une valeur infinie. Voici comment ce deſſein échoüa: le Prince s'introduiſit dans la ville vers le matin, par un canal à immondices que lui ouvrit un Curé avec lequel il étoit en intelligence; il ſe ſeroit infailliblement rendu maître de la Place, ſi deux choſes inopinées ne fuſſent arrivées.

Premiérement un Régi-

Le Pape Jules II. procéda toujours impétueuſement, & cela lui réüſſit toujours, parce que le tems & les affaires le demandoient ainſi ; témoin la premiére entrepriſe qu'il fit ſur Bologne, du vivant de Jean Bentivole.

Les Vénitiens en prenoient ombrage, les Rois de France & d'Eſpagne en raiſonnoient, & néanmoins il alla lui-même à Bologne, ſans que Veniſe, ni l'Eſpagne oſaſſent branler, l'une ayant peur, & l'autre ſongeant à recouvrer tout le Royaume de Naples : d'ailleurs, le Roi de France, qui vou-

qui ont ſû céder au tems, dit Cicéron, *Tempori cédere, id eſt, neceſſitati parere, semper ſapientis eſt habitum.*

Régiment Suiſſe qui devoit faire l'exercice le même matin ſe trouva ſous les armes plûtôt qu'il ne devoit y être, & lui fit réſiſtance, juſqu'à ce que le reſte de la garniſon s'aſſemblât. En ſecond lieu, le guide qui devoit mener le Prince de Vaudemont à une porte de la Ville, dont ce Prince devoit s'emparer, manqua le chemin, ce qui fit que ce détachement arriva trop tard.

Le ſecond événement dont j'ai voulu parler, eſt celui de la paix particulière que les Anglais firent avec la France vers la fin de la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. Ni les Miniſtres de

vouloit ſe concilier Jules, pour humilier les Vénitiens, n'oſa lui refuſer du ſecours de peur de l'offenſer.

De ſorte que Jules, avec ſon humeur feroce & impétueuſe, fit ce qu'un autre Pape n'eût jamais fait avec toute la prudence humaine; au lieu que s'il eût attendu à partir de Rome, juſqu'à ce qu'il eût fait tous les préparatifs néceſſaires, comme tout autre Pape auroit fait, ſon entrepriſe eût échoüé; car la France eût trouvé mille excuſes, & les autres lui euſſent fait mille peurs.

Je ne parlerai point de ſes autres actions, qui ont toutes été ſemblables, & toutes également heureuſes; la mort de l'Empereur Joſeph, ni les plus grands Philoſophes, ni les plus habiles Politiques, n'auroient pû ſoupçonner, qu'une paire de gants changeroit le deſtin de l'Europe : cela arriva cependant au pied de la lettre.

La Ducheſſe de Marlborough exerçoit la charge de Grande Maîtreſſe de la Reine Anne à Londres, tandis que ſon époux faiſoit dans les Campagnes de Brabant une double moiſſon de lauriers & de richeſſes. Cette Ducheſſe ſoutenoit par ſa faveur le parti du Héros, & le Héros ſoutenoit le credit de ſon épouſe par ſes victoires. Le parti

mort ne lui a pas donné le loiſir de voir un changement ſ : *car s'il fût venu un tems, qu'il eût fallu procéder avec ménagement, il étoit perdu, d'autant qu'il n'eût jamais pu ſe défaire de ſa violence naturelle.*

Je conclus donc, que les hommes, qui s'obſtinent à tenir toujours la même route, ſont heureux, tant que leur conduite s'accorde avec la Fortune; mais ſont malheureux, quand elle vient à changer, &

ſ Nardi dit, que tout lui réüſſit plûtôt par bonheur, que par prudence, & qu'il ne pouvoit jamais mourir dans un tems plus heureux, ni plus glorieux pour ſon Pontificat. Livre 6. de ſon Hiſtoire. C'eſt de lui qu'il eſt vrai de dire le mot de Patercule, *Vir inquies, & ultra fortem temerarius.*

des Toris qui leur étoit oppoſé, & qui ſouhaitoit la paix, ne pouvoit rien, tandis que cette Ducheſſe étoit toute puiſſante auprès de la Reine. Elle perdit cette faveur par une cauſe aſſez legère : la Reine avoit commandé des gants, & la Ducheſſe en avoit commandé en même tems; l'impatience de les avoir lui fit preſſer la gantiére de la ſervir avant la Reine. Cependant Anne voulut avoir ſes gants : une Dame * qui étoit ennemie de Miladi Marlborough informa la Reine de tout ce qui s'étoit paſſé, & s'en prévalut

* Madame Masham.

& qu'ils ne veulent pas changer auſſi.

Au reſte, je tiens qu'il vaut mieux être impétueux, que circonſpect: parce que la Fortune eſt une femme, de qui l'on ne ſauroit venir à bout qu'on ne la batte, & qu'on ne la tourmente; & l'on voit par expérience, qu'elle ſe laiſſe bien plus dompter aux eſprits féroces, qu'aux gens froids; & qu'elle eſt toujours amie des jeunes gens, parce qu'ils ſont moins circonſpects, plus violens, & plus hardis 6.

6 Témoin ce que Tacite dit de Cérialis, l'un des parens, & des Généraux de Veſpaſien. *Cerialis parum temporis ad exſequendæ imperia dabat, ſubitus conſiliis, ſed eventu clarus; aderat fortuna, etiam ubi artes defuiſſent.* (Hiſt. 5.) c'eſt-à-dire;

lut avec tant de malignité, que la Reine dès ce moment regarda la Ducheſſe comme une favorite dont elle ne pouvoit plus ſupporter l'inſolence. La gantiére acheva d'aigrir cette Princeſſe, par l'hiſtoire des gants, qu'elle lui conta avec toute la noirceur poſſible. Ce levain, quoique leger, fut ſuffiſant pour mettre toutes les humeurs en fermentation, & pour aſſaiſonner tout ce qui doit accompagner une diſgrace. Les Toris, & le Maréchal de Tallard à leur tête, ſe prévalurent de cette affaire, qui devint un coup de partie pour eux.

La Ducheſſe de Marlborough fut diſ-

graciée peu de tems après, & avec elle tomba le parti des Wighs & celui des Alliés de l'Empereur. Tel eſt le jeu des choſes les plus graves du monde; la Providence ſe rit de la ſageſſe & des grandeurs humaines: des cauſes frivoles & quelquefois ridicules changent ſouvent la fortune des Etats & des Monarchies entiéres.

Dans cette occaſion, des petites miſéres de femmes ſauvérent Louis quatorze d'un pas, dont ſa ſageſſe, ſes forces & ſa puiſſance ne l'auroient peut-être pu tirer, & obligérent les Alliés à faire la paix malgré eux.

Ces ſortes d'événemens arrivent, mais j'avoue que c'eſt rarement, & que leur autorité n'eſt pas ſuffiſante pour décréditer entiérement la prudence & la pénétration; il en eſt comme des maladies qui altérent quelquefois la ſanté des hommes, mais qui ne les empêchent pas de jouïr la plûpart du tems des avantages d'un tempérament robuſte. Il

à-dire : Cérialis donnoit très peu de tems pour exécuter ſes ordres; quoique ſes entrepriſes fuſſent toujours précipitées, elles lui réuſſiſſoient preſque toujours. La fortune le favoriſoit juſques dans les choſes où l'expérience lui manquoit. « C'eſt pourquoi Hannibal avoit raiſon d'appeller la Fortune la marâtre de la Prudence. Le Marquis de Marignan diſoit à Charlesquint, qu'elle n'étoit pas ſeulement inconſtante comme la femme, mais folle & badine comme la jeuneſſe. *Gracian, chap.* 11. *de ſon Héros.*

Il faut donc néceſſairement, que ceux qui doivent gouverner le monde, cultivent leur pénétration & leur prudence; mais ce n'eſt pas tout; car s'ils veulent captiver la fortune, il faut qu'ils apprennent à plier leur tempérament ſous les conjonctures, ce qui eſt très-difficile.

Je ne parle en général que de deux ſortes de tempéramens, celui d'une vivacité hardie, & celui d'une lenteur circonſpecte; & comme ces cauſes morales ont une cauſe phyſique, il eſt preſqu'impoſſible qu'un Prince ſoit ſi fort maître de lui-même, qu'il prenne toutes les couleurs comme un Caméleon. Il y a des ſiécles qui favoriſent la gloire des conquerans & de ces hommes hardis & entreprenans, qui ſemblent nés pour opérer des changemens extraordinaires dans l'Univers, des révolutions, des guerres, & principalement je ne ſçai quels eſprits de vertige & de défiance qui brouillent les Souverains, fourniſſent à un Conquerant des occaſions de profiter de leurs querelles. Il n'y a pas juſqu'à Fernand Cortez, qui dans la conquête du Mexique n'ait été favoriſé par les guerres civiles des Américains.

Il y a d'autres tems où le monde moins

agité, ne paroit vouloir être régi que par la douceur, où il ne faut que de la prudence & de la circonſpection; c'eſt une eſpéce de calme heureux dans la Politique, qui ſuccéde ordinairement après l'orage: c'eſt alors que les négociations ſont plus efficaces que les batailles, & qu'il faut gagner par la plume ce que l'on ne ſauroit acquerir par l'épée.

Afin qu'un Souverain pût profiter de toutes les conjonctures, il faudroit qu'il apprît à ſe conformer au tems comme un habile pilote.

Si un Général d'Armée étoit hardi & circonſpect à propos, il ſeroit preſqu'indomptable. Fabius minoit Hannibal par ſes longueurs; ce Romain n'ignoroit pas que les Carthaginois manquoient d'argent & de recrûes, & que ſans combattre, il ſuffiſoit de voir tranquillement fondre cette Armée pour la faire périr, pour ainſi dire, d'inanition. La Politique d'Hannibal étoit au-contraire de combattre; ſa puiſſance n'étoit qu'une force d'accident, dont il falloit tirer avec promptitude tous les avantages poſſibles, afin de lui donner de la ſolidité par la terreur qu'impriment les actions brillantes & vives, & par les reſſources qu'on tire des conquêtes.

En

En l'an 1704, ſi l'Electeur de Baviére & le Maréchal de Tallard n'étoient point ſortis de Baviére pour s'avancer juſqu'à Blenheim & Hoghſtet, ils ſeroient reſtés les maîtres de toute la Suabe; car l'Armée des Alliés ne pouvant ſubſiſter en Baviére faute de vivres, auroit été obligée de ſe retirer vers le Mein, & de ſe ſéparer. Ce fut donc manque de circonſpection, lorſqu'il en étoit tems, que l'Electeur confia au ſort d'une bataille à jamais mémorable & glorieuſe pour la nation Allemande, ce qui ne dépendoit que de lui de conſerver. Cette imprudence fut punie par la défaite totale des François & des Bavarois, & par la perte de la Baviére, & de tout ce Pays qui eſt entre le haut Palatinat & le Rhin.

On ne parle point d'ordinaire des téméraires qui ont péri, on ne parle que de ceux qui ont été ſecondés de la Fortune. Il en eſt comme des rêves & des propheties; entre mille qui ont été fauſſes & que l'on oublie, on ne ſe reſſouvient que du très petit nombre qui a été accompli. Le monde devroit juger des événemens par leurs cauſes, & non pas des cauſes par l'événement.

Je conclus donc qu'un Peuple riſque beaucoup avec un Prince hardi, que c'eſt un

danger continuel qui le menace ; & que le Souverain circonſpect, s'il n'eſt pas propre pour les grands exploits, ſemble plus né pour le Gouvernement. L'un hazarde, mais l'autre conſerve.

Pour que les uns & les autres ſoient grands hommes, il faut qu'ils viennent à propos au monde, ſans quoi leurs talens leur ſont plus pernicieux que profitables. Tout homme raiſonnable, & principalement ceux que le Ciel a deſtinés pour gouverner les autres, devroient ſe faire un plan de conduite auſſi bien raiſonné & lié qu'une demonſtration geométrique ; en ſuivant en tout un pareil ſyſtême, ce ſeroit le moyen d'agir conſéquemment, & de ne jamais s'écarter de ſon but : on pourroit ramener par-là toutes les conjonctures & tous les événemens à l'acheminement de ſes deſſeins, tout concoureroit pour exécuter les projets que l'on auroit medités.

Mais qui ſont ces Princes, deſquels nous prétendons tant de rares talens ? Ce ne ſeront que des hommes, & il ſera vrai de dire que ſelon leur nature il leur eſt impoſſible de ſatisfaire à tant de devoirs ; on trouveroit plûtôt le Phœnix des Poëtes, & les unités des Métaphiſiciens, que l'homme

me de Platon. Il eſt juſte que les peuples ſe contentent des efforts que font les Souverains pour parvenir à la perfection. Les plus accomplis d'entr'eux ſeront ceux qui s'éloigneront plus que les autres du Prince de Machiavel. Il eſt juſte que l'on ſupporte leurs défauts, lorſqu'ils ſont contrebalancés par des qualités de cœur, & par de bonnes intentions; il faut nous ſouvenir ſans ceſſe qu'il n'y a rien de parfait dans le monde, & que l'erreur & la foibleſſe ſont le partage de tous les hommes. Le pays le plus heureux eſt celui où une indulgence mutuelle du Souverain & des ſujets, répand ſur la ſociété cette douceur, ſans laquelle la vie eſt un poids qui devient à charge, & le monde une vallée d'amertumes au lieu d'un théatre de plaiſirs.

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

EXHORTATION A DELIVRER L'ITALIE DES BARBARES.

REpaſſant dans mon eſprit tout ce que j'ai dit dans les précédens chapitres, & ruminant, ſi la conjoncture préſente ſeroit favorable pour un Prince nouveau, qui voudroit introduire en Italie une forme de Gouvernement, qui fît honneur à ſa perſonne, & profit à toute la nation; je trouve tant de choſes, qui concourent en faveur de cette entrepriſe, que je ne ſai pas, s'il pourroit ja-

DES DIFERENTES SORTES DE NEGOCIATIONS, ET DES RAISONS QU'ON PEUT APPELLER JUSTES DE FAIRE LA GUERRE.

NOus avons vu dans cet Ouvrage la fauſſeté des raiſonnemens, par leſquels Machiavel a prétendu nous donner le change, en nous préſentant des ſcélerats ſous le maſque de grands hommes.

J'ai fait mes efforts pour arracher aux crimes le voile de la vertu, dont Machiavel l'avoit envelopé, & pour deſabuſer le monde de l'erreur où

jamais venir un tems, qui fût plus propre à l'exécuter.

S'il falloit que le peuple d'Iſraël fût eſclave en Egypte, pour ſavoir ce que valoit Moïſe; que les Perſes fuſſent opprimés par les Médes, pour juger du courage de Cyrus; & que les Athéniens fuſſent errans & vagabonds, pour bien connoître l'excellence de Théſée: il falloit auſſi, pour voir toute l'étendüe d'un eſprit Italien, que l'Italie fût aujourdhui ſi miſérable, qu'elle fût plus maltraitée que les Perſes, plus diſperſée que les Athéniens; qu'elle*

* *Voyez le Chapitre 6. où il parle de ces trois perſonnages.*

où ſont bien des perſonnes ſur la Politique des Princes. J'ai dit aux Rois, que leur véritable Politique conſiſtoit à ſurpaſſer leurs ſujets en vertu, afin qu'ils ne ſe viſſent point obligés de condamner en d'autres ce qu'ils authoriſent en leur perſonne. J'ai dit qu'il ne ſuffiſoit point d'actions brillantes pour établir leur reputation, mais qu'il faut des actions qui tendent au bonheur du genre humain.

J'ajouterai à ceci deux conſidérations; l'une regarde les Négociations, & l'autre les ſujets d'entreprendre la guerre, qu'on peut avec fondement appeller juſtes.

Les

qu'elle fût ſans chef & ſans loix, mépriſée, déchirée, pillée, & aſſervie par les Etrangers.

Quoique de tems en tems on ait vû quelque grand courage, que l'on croyoit être envoyé de Dieu pour la délivrer, ſi eſt-ce qu'il eſt arrivé, que la Fortune l'a toujours abandonné dans le plus beau de ſa courſe.

Ainſi l'Italie qui n'a plus qu'un ſouffle de vie, attend qu'il vienne quelqu'un qui mette fin aux ſouffrances de la Lombardie, du Royaume de Naples [a], *&*

Les Miniſtres des Princes aux Cours étrangéres ſont des Eſpions privilégiés, qui veillent ſur la conduite des Souverains chez leſquels ils ſont envoyés; ils doivent pénétrer leurs deſſeins, approfondir leurs démarches, & prévoir leurs actions, afin d'en informer leurs Maîtres à tems. L'objet principal de leur miſſion eſt, de reſſerrer les liens d'amitié entre les Souverains; mais au-lieu d'être les artiſans de la paix, ils ſont ſouvent les organes de la guerre. Ils employent la flatterie, la ruſe & la ſéduction, pour arracher les ſecrets de l'Etat aux Miniſtres: ils

a Il eſt à propos de remarquer, que Machiavel parle ici à ſon patron, Laurent de Médicis, ſelon les prédictions que les Aſtrologues lui avoient faites les pre-

& de la Toſcane [b], *& qui guériſſe ſes bleſſures & ſes ulcéres, que le tems a rendües preſque incurables ; elle prie Dieu, de lui envoyer quelqu'un qui l'affranchiſſe du joug inſupportable des Etrangers ; on la voit toute prête de ſuivre un étendart, pourvu qu'un homme de valeur le prenne en main.*

Mais il n'y a perſonne maintenant, ſur qui elle puiſſe faire plus

premiers mois du Pontificat de Leon X. que Julien, ſon frére, deviendroit Roi de Naples, & Laurent, ſon Neveu, Duc de Milan. Nardi, livre 6. de ſon Hiſtoire de Florence.

b Le même Hiſtorien dit en deux endroits du même livre, que Laurent vouloit ſe rendre Souverain de Florence.

ils gagnent les foibles par leur addreſſe, les orgueilleux par leurs paroles, & les intéreſſés par leurs préſents : en un mot ils font quelquefois tout le mal qu'ils peuvent ; car ils peuvent pécher par devoir, & ils ſont ſûrs de l'impunité.

C'eſt contre les artifices de ces eſpions, que les Princes doivent prendre de juſtes meſures. Lorsque le ſujet de la Négociation devient plus important, c'eſt alors que les Princes ont lieu d'examiner à la rigueur la conduite de leurs Miniſtres, afin d'approfondir ſi quelque pluye de Danaë n'auroit

plus de fond, que ſur vôtre illuſtre Maiſon, qui tenant aujourd'hui le Pontificat, & étant ſi viſiblement favoriſée de Dieu, peut, avec ſa prudence & ſa bonne fortune, ſe faire chef de cette glorieuſe entrepriſe. Quant à vous, cela ne vous ſera pas fort difficile, ſi vous enviſagez l'exemple de ceux de qui j'ai parlé; car bien que ce fuſſent des hommes extraordinaires & admirables, ils n'étoient pourtant qu'hommes, & pas un d'eux n'a eu une ſi belle occaſion, que celle d'aujourd'hui. Outre que leur Cauſe n'étoit pas meilleure que la vôtre, ni Dieu pour eux plus que pour vous. Il n'y a

roit point amolli l'auſtérité de leur vertu.

Dans ces tems de criſe où l'on traite d'Alliance, il faut que la prudence des Souverains ſoit plus vigilante encore qu'à l'ordinaire. Il eſt néceſſaire qu'ils diſſéquent avec attention la nature des choſes qu'ils doivent permettre, pour qu'ils puiſſent remplir leurs engagements.

Un Traité enviſagé ſous toutes ſes faces, déduit avec toutes ſes conſequences, eſt tout autre choſe que lorſqu'on ſe contente de le conſiderer en gros. Ce qui paroiſſoit un avantage réel, ne ſe trouve, lors-

à ici, que de la juſtice. *

Car toute Guerre, qui eſt néceſſaire, eſt juſte : & les armes, qui ſe prennent pour la défenſe d'un peuple qui n'a point d'autre reſſource, ſont miſéricordieuſes. Tout concourt à ce deſſein, & il n'y ſauroit avoir de grandes difficultés, où il y a de grandes diſpoſitions, à moins que l'on ne s'écarte de la route de ceux que j'ai propoſés à imiter. De plus, il ſe voit des ſignes extraordinaires ; la Mer s'eſt ouverte, une nuée a montré le chemin, une pierre a jetté

* [Ou] *& c'eſt piété, que de prendre les armes en faveur d'un peuple, qui ne ſauroit trouver ſon ſalut ailleurs.*

lorſqu'on l'examine de près, qu'un miſerable palliatif, qui tend à la ruine de l'Etat. Il faut ajouter à ces précautions, le ſoin de bien éclaircir les termes d'un Traité, & le Grammairien pointilleux doit toujours préceder le Politique habile, afin que cette diſtinction frauduleuſe de la parole & de l'eſprit du Traité, ne puiſſe point avoir lieu.

En politique on devroit faire un Recueil de toutes les fautes que les Princes ont faites par précipitation pour l'uſage de ceux qui veulent faire des Traités ou des Alliances : le tems qu'il leur faudroit pour le lire, leur donne-

jetté de l'eau; la Manne eſt tombée d'en-haut; enfin tout a concouru à vôtre aggrandiſſement. C'eſt à nous de faire le reſte, Dieu ne voulant pas faire tout, pour ne nous pas ôter nôtre franc-arbitre, ni la part de la gloire qui nous appartient.

Ce n'eſt pas merveille, ſi pas un des Italiens, que j'ai nommés, n'a encore pû faire ce que l'on eſpére que fera votre illuſtre famille; ni ſi l'Italie a été ſi malheureuſe dans ſes guerres, qu'il ſembleroit, que la vertu militaire en fût bannie; car cela ne vient, que de ce que l'ancien uſage militaire qu'elle obſervoit n'étoit plus de ſaiſon, & que perſonne neroit celui de faire des Reflexions, qui ne ſauroient que leur être ſalutaires.

Les négociations ne ſe font pas toutes par des Miniſtres accrédités; on envoye ſouvent des perſonnes ſans caractère dans des lieux tiers, où ils font des propoſitions avec d'autant plus de liberté, qu'ils commettent moins la perſonne de leur Maître. Les Préliminaires de la derniére Paix entre l'Empereur & la France, furent conclus de cette maniére, à l'inſçu de l'Empire & des Puiſſances maritimes: cet accommodement ſe fit chez un Comte *, dont les Terres

* Le Comte de Neuwied

ſonne n'a ſû en inventer un nouveau.

Rien ne fait tant d'honneur à un homme, qui vient de monter à la Principauté, que de faire de nouvelles loix, & d'inventer une nouvelle Diſcipline, d'autant que ſes Ordonnances le rendent vénérable, lors qu'elles ſont bien fondées, & qu'elles donnent une idée de grandeur.

Or il y a en Italie aſſez de matière propre à recevoir telle forme qu'on voudra. Ce ne ſont pas les membres qui y manquent de valeur, mais les Chefs; témoin les duels, & les autres combats particuliers, où l'on voit, que les Italiens ſont les plus adroits & les plus forts, au lieu qu'ils ne

res ſont au bord du Rhin.

Victor-Amedée, le Prince le plus habile, & le plus artificieux de ſon tems, ſçavoit mieux que perſonne l'art de diſſimuler ſes deſſeins. L'Europe fut abuſée plus d'une fois, par la fineſſe de ſes ruſes : entre autres lorſque le Maréchal de Catinat, dans le froc d'un Moine, & ſous prétexte de travailler au ſalut de cette ame Royale, retira ce Prince du parti de l'Empereur, & en fit un proſelite à la France. Cette négociation entre le Roi & le Général, fut conduite avec tant de dextérité, que l'Alliance de la France & de la Savoye, qui

ne ſont rien dans les Armées; ce qui vient de la foibleſſe des Chefs, à qui ceux qui ſavent leur métier, ne veulent pas obéir. Or chacun ſe flatte de le ſavoir; & il ne s'eſt encore vu perſonne, à qui les autres ayent voulu céder, quelque grand mérite qu'il eût.

C'eſt pour cela que, dans toutes les guerres, que nous avons eües depuis vingt ans en-ça, les Armées, qui n'ont été compoſées que d'Italiens, n'ont jamais rien fait qui vaille; témoin le Tar, Alexandrie, Capoüe, Génes, Vaïla, Bologne, Meſtre. Si donc la Maiſon de Médicis veut ſuivre les traces de ces excellens hommes, qui ont délivré leur s'enſuivit, parut aux yeux de l'Europe, comme un phénomène de politique inopiné & extraordinaire.

Ce n'eſt point pour juſtifier la conduite de Victor Amedée, que j'ai propoſé ſon exemple aux Rois; il s'en faut de beaucoup: je n'ai prétendu loüer en ſa conduite que l'habileté & la diſcrétion, qui, lorſqu'on s'en ſert pour une fin honnête, ſont des qualités abſolument requiſes dans un Souverain.

C'eſt une regle générale, qu'il faut choiſir les eſprits les plus tranſcendants, pour les employer à des négociations difficiles; qu'il faut non ſeulement

leur pays de l'oppreſſion étrangére, il faut avant toutes choſes, comme c'eſt le vrai fondement de toutes les entrepriſes, avoir une Milice propre, n'y en ayant point ni de meilleure, ni de plus fidéle. Et quoique chaque ſoldat en ſoit bon, tous enſemble ils deviendront meilleurs, quand ils verront leur propre Prince leur commander, les honorer, & les récompenſer.

Il eſt donc néceſſaire de ſe pourvoir d'armes domeſtiques, pour être en état de réſiſter aux étrangéres. L'Infanterie Suiſſe & l'Infanterie Eſpagnole ſont eſtimées terribles, mais l'une & l'autre a ſes défauts: & par conſéquent une Milice mitoyenne

ment des ſujets ruſés pour l'intrigue, ſouples pour s'inſinuer, mais qui ayent encore le coup d'œil aſſez fin pour lire ſur la phyſionomie des autres les ſecrets de leur cœur, afin que rien n'échappe à leur pénétration, & que tout ſe découvre par la force de leur raiſonnement.

Il ne faut point abuſer de la ruſe & de la fineſſe; il en eſt comme des épiceries, dont l'uſage trop fréquent dans les ragoûts, émouſſe le goût, & leur fait à la fin perdre ce piquant, qu'un palais qui s'y accoutume ne ſent à la fin plus.

La probité au-contraire eſt pour tous

toyenne pourroit non ſeulement leur réſiſter, mais encore les vaincre ; les Eſpagnols ne pouvant ſoutenir la Cavalerie, & les Suiſſes étant ſujets à avoir peur des fantaſſins, quand ils en rencontrent d'auſſi obſtinés qu'eux à combattre.

En effet, il s'eſt vû, & il ſe verra encore, que les Eſpagnols ne ſauroient tenir contre la Cavalerie Françoiſe ; & que les Suiſſes ſont battus par l'Infanterie Eſpagnole. Et bien qu'il ne s'en ſoit pas vû une entiére expérience quant aux Suiſſes, toutefois il s'en vit un échantillon à la Bataille de Ravenne, quand l'Infanterie Eſpagnole en vint aux priſes

les tems ; elle eſt ſemblable à ces aliments ſimples & naturels, qui conviennent à tous les tempéraments, & qui rendent le corps robuſte ſans l'échauffer.

Un Prince, dont la candeur ſera connue, ſe conciliera infailliblement la confiance de l'Europe ; il ſera heureux ſans fourberie, & puiſſant par ſa ſeule vertu. La paix & le bonheur de l'Etat ſont comme un centre, où tous les chemins de la Politique doivent ſe réunir, & ce doit être le but de toutes ſes négociations.

La tranquillité de l'Europe ſe fonde prin-

ſes avec les Allemans, qui gardent le même ordre que les Suiſſes, en ce que les Eſpagnols, moyennant leur agilité & leurs boucliers, s'étant jettés au travers des piques des Allemans, ceux-ci furent battus ſans pouvoir ſe défendre, & alloient être entiérement défaits, ſans la Cavalerie, qui vint fondre ſur les Eſpagnols.

Connoiſſant donc le défaut de l'une & de l'autre Infanterie, l'on pourroit en inventer une nouvelle, qui tint contre la Cavalerie, & ne craignît point l'Infanterie; & pour cela il n'y auroit qu'à changer la maniére de combattre. Et ce ſont ces ſortes d'inventions, qui donnent de la réputation

principalement ſur le maintien de ce ſage équilibre, par lequel la force ſupérieure d'une Monarchie eſt contrebalancée par la puiſſance réunie de quelques autres Souverains. Si cet équilibre venoit à manquer, il ſeroit à craindre qu'il n'arrivât une révolution univerſelle, & qu'une nouvelle Monarchie ne s'établît ſur les débris des Princes que leur déſunion rendroit trop faibles.

La Politique des Princes de l'Europe ſemble donc exiger d'eux, qu'ils ne négligent jamais les Alliances & les Traités par leſquels ils peuvent égaler les forces d'une Puiſſance

tion & de l'autorité à un Prince nouveau.

Il ne faut donc pas laiſſer échaper cette occaſion ; il eſt tems, que l'Italie, après de ſi longues ſouffrances voye enfin ſon libérateur. Je ne puis exprimer, avec quelle tendreſſe & quelle reconnoiſſance il ſeroit reçu dans toutes ces Provinces, qui ont été inondées du torrent des armes étrangéres, & qui depuis tant d'années ne reſpirent que vengeance. Où ſeroient les Villes qui lui fermeroient leurs portes, & les Peuples qui refuſeroient de lui obéir? Quelle envie auroit-il à ſurmonter? y auroit-il un ſeul Italien, qui héſitât à lui rendre hommage? chacun eſt las ambitieuſe, & ils doivent ſe méfier de ceux qui veulent ſemer parmi eux la déſunion & la zizanie. Qu'on ſe ſouvienne de ce Conſul, qui pour montrer combien l'union étoit néceſſaire, prit un cheval par la queüe, & fit d'inutiles efforts pour la lui arracher; mais lorſqu'il la prit crin à crin en les ſéparant, il en vint facilement à bout. Cette leçon eſt auſſi propre pour certains Souverains de nos jours, que pour les Légionaires Romains : il n'y a que leur réunion qui puiſſe les rendre formidables, & maintenir en Europe la paix, & la tranquillité.

Le

las de cette domination barbare. Que votre illuſtre Maiſon prenne donc cette Cauſe en main, avec toutes les eſpérances que l'on peut concevoir de la réüſſite d'une juſte entrepriſe, afin que nôtre Nation refleuriſſe ſous ſon étendart, & que ſous ſes auſpices il ſoit vrai de dire avec Pétrarque:

Virtù contra'l furore
Prendra l'arme, & fia il combater corto;
Che l'antico valore
Nell'Italici cuor non è ancor morto.

C'eſt-à-dire;

La Juſtice au combat défiera la Fureur.

Et

Le monde ſeroit bienheureux s'il n'y avoit d'autres moyens, que celui de la négociation, pour maintenir la juſtice & pour rétablir la paix & la bonne harmonie entre les nations. L'on employeroit les raiſons au lieu d'armes, & l'on s'entredisputeroit ſeulement au-lieu de s'entre-égorger. Une fâcheuſe néceſſité oblige les Princes d'avoir recours à une voye beaucoup plus cruelle; il y a des occaſions où il faut défendre par les armes la liberté des peuples, qu'on veut opprimer par injuſtice, où il faut obtenir par violence, ce que l'iniquité refuſe à la

Et ſaura lui donner une ſi rude atteinte,
Que l'on verra bientôt, que l'ancienne valeur
Du cœur Italien n'eſt pas encore éteinte.

douceur, où les Souverains doivent commettre la Cauſe de leur Nation au ſort des batailles. C'eſt dans un des cas pareils que ce paradoxe devient véritable, qu'une bonne guerre donne & affermit une bonne paix.

C'eſt le ſujet de la guerre qui la rend juſte ou injuſte. Les paſſions & l'ambition des Princes leur offuſquent ſouvent les yeux, & leur peignent avec des couleurs avantageuſes les actions les plus violentes. La guerre eſt une reſſource dans l'extrémité; ainſi il ne faut s'en ſervir qu'avec précaution & dans des cas déſeſpérés, & bien examiner ſi l'on y eſt porté par une illuſion d'orgueil, ou par une raiſon ſolide & indiſpenſable.

Il y a des guerres deffenſives, & ce ſont ſans contredit les plus juſtes.

Il y a des guerres d'intérêt, que les Rois ſont obligés de faire, pour maintenir eux-mêmes les droits qu'on leur conteſte; ils plaident les armes à la main, & les

les combats décident de la validité de leurs raiſons.

Il y a des guerres de précaution, que les Princes ſont ſagement d'entreprendre. Elles ſont offenſives à la vérité, mais elles n'en ſont pas moins juſtes. Lorſque la grandeur exceſſive d'une Puiſſance ſemble prête à ſe déborder, & menace d'engloutir l'Univers, il eſt de la prudence de lui oppoſer des digues, & d'arrêter le cours orageux d'un torrent, lors encore qu'on en eſt le maître. On voit des nuages qui s'aſſemblent, un orage qui ſe forme, les éclairs qui l'annoncent; & ce Souverain que ce danger menace, ne pouvant tout ſeul conjurer la tempête, ſe réunira, s'il eſt ſage, avec tous ceux que le même péril met dans les mêmes intérêts. Si les Rois d'Egypte, de Syrie, de Macédoine, ſe fuſſent ligués contre la puiſſance Romaine, jamais elle n'auroit pu bouleverſer ces Empires; une Alliance ſagement concertée, & une guerre vivement entrepriſe, auroit fait avorter ces deſſeins ambitieux dont l'accompliſſement enchaîna l'Univers.

Il eſt de la prudence de préferer les moindres maux aux plus grands, ainſi que de choiſir le parti le plus ſûr à l'excluſion de celui

lui qui eſt incertain. Il vaut donc mieux qu'un Prince s'engage dans une guerre offenſive, lorſqu'il eſt le maître d'opter entre la branche d'olive & la branche de laurier, que s'il attendoit à des tems deſeſpérés, où une déclaration de guerre ne pourroit retarder que de quelques momens ſon eſclavage & ſa ruine. C'eſt une maxime certaine qu'il vaut mieux prévenir que d'être prévenu : les grands hommes s'en ſont toujours bien trouvés, en faiſant uſage de leurs forces avant que leurs ennemis ayent pris des arrangemens capables de leur lier les mains, & de détruire leur pouvoir.

Beaucoup de Princes ont été engagés dans les guerres de leurs Alliés, par des Traités, en conſéquence deſquels ils ont été obligés de leur fournir un nombre de troupes auxiliaires. Comme les Souverains ne ſauroient ſe paſſer d'Alliances, puiſqu'il n'y en a aucun en Europe, qui puiſſe ſe ſoutenir par ſes propres forces, ils s'engagent à ſe donner un ſecours mutuel en cas de beſoin : ce qui contribüe à leur ſûreté, à leur conſervation. L'événement décide lequel des Alliés retire les fruits de l'Alliance, une heureuſe occaſion favoriſe une des parties en un tems, une conjoncture favorable ſeconde l'autre partie con-

contractante dans un tems différent. L'honnêteté & la ſageſſe du monde exigent donc également des Princes, qu'ils obſervent religieuſement la foi des Traités, & qu'ils les accompliſſent même avec ſcrupule; d'autant plus, que par les Alliances ils rendent leur protection plus efficace à leurs peuples.

Toutes les guerres donc, qui n'auront pour but que de repouſſer les uſurpateurs, de maintenir des droits légitimes, de garantir la liberté de l'Univers, & d'éviter les oppreſſions & les violences des ambitieux, ſeront conformes à la juſtice. Les Souverains qui en entreprennent de pareilles, n'ont point à ſe reprocher le ſang répandu; la néceſſité les fait agir: & dans de pareilles circonſtances, la guerre eſt un moindre malheur que la paix.

Ce ſujet me conduit naturellement à parler des Princes, qui par un négoce inoüi dans l'antiquité, trafiquent du ſang de leurs peuples: leur Cour eſt comme un encan, où leurs troupes ſont vendues à ceux qui offrent le plus de ſubſides.

L'inſtitution du Soldat eſt pour la deffenſe de la patrie; les loüer à d'autres, comme on vend des dogues & des taureaux pour le combat, c'eſt, me ſemble, pervertir à la fois

fois le but du négoce & de la guerre. On dit qu'il n'eſt pas permis de vendre les choſes ſaintes: Eh! qu'y a-t-il de plus ſacré que le ſang des hommes?

Pour les Guerres de Religion, ſi ce ſont des guerres civiles, elles ſont preſque toujours la ſuite de l'imprudence du Souverain, qui a mal-à-propos favoriſé une Secte aux dépens d'une autre, qui a trop reſſerré ou trop étendu l'exercice public de certaines Religions; qui ſur-tout a donné du poids à des querelles de parti, leſquelles ne ſont que des étincelles paſſagéres quand le Souverain ne s'en mêle pas, & qui deviennent des embraſemens quand il les fomente.

Maintenir le Gouvernement civil avec vigueur, laiſſer à chacun la liberté de conſcience; être toujours Roi, & ne jamais faire le Prêtre, eſt le ſûr moyen de préſerver ſon Etat des tempêtes, que l'eſprit dogmatique des Théologiens cherche toujours à exciter.

Les guerres étrangères de Religion ſont le comble de l'injuſtice & de l'abſurdité. Partir d'Aix-la-Chapelle pour aller convertir les Saxons, le fer à la main, comme Charles-Magne, ou équiper une flotte pour aller propoſer au Soudan d'Egypte de ſe faire Chrétien, ſont des entrepriſes bien étran-

étranges. La fureur des Croiſades eſt paſſée; faſſe le Ciel qu'elle ne revienne jamais !

La guerre en général eſt ſi féconde en malheurs, l'iſſüe en eſt ſi peu certaine, & les ſuites en ſont ſi ruineuſes pour un pays, que les Princes ne ſauroient aſſez réfléchir avant que de s'y engager. Les violences que les troupes commettent dans un pays ennemi, ne ſont rien en comparaiſon des malheurs qui rejailliſſent directement ſur les Etats des Princes qui entrent en guerre; c'eſt un acte ſi grave & de ſi grande importance de l'entreprendre, qu'il eſt étonnant que tant de Rois en ayent pris ſi facilement la reſolution.

Je me perſuade, que ſi les Monarques voyoient un tableau vrai & fidéle des miſéres qu'attire ſur les peuples une ſeule déclaration de guerre, ils n'y ſeroient point inſenſibles. Leur imagination n'eſt pas aſſez vive, pour leur repréſenter au naturel des maux qu'ils n'ont point connus, & desquels leur condition les met à l'abri: comment ſentiront-ils ces impôts qui accablent les peuples? la privation de la jeuneſſe du Pays, que les recrües emportent? ces maladies contagieuſes qui déſolent les Armées? l'horreur

reur des batailles, & ces ſiéges plus meurtriers encore? la déſolation des bleſſés, que le fer ennemi a privé de quelques-uns de leurs membres, uniques inſtrumens de leur induſtrie & de leur ſubſiſtance? la douleur des orphelins, qui ont perdu, par la mort de leur pére, l'unique ſoutien de leur faibleſſe? la perte de tant d'hommes utiles à l'Etat, que la mort moiſſonne avant le tems?

Les Princes qui ne ſont dans le monde que pour rendre les hommes heureux, devroient bien y penſer, avant que de les expoſer pour des cauſes frivoles & vaines, à tout ce que l'humanité a de plus à redouter.

Les Souverains qui regardent leurs ſujets comme leurs eſclaves, les hazardent ſans pitié, & les voyent périr ſans regret; mais les Princes qui conſidérent les hommes comme leurs égaux, & qui enviſagent le peuple comme le corps dont ils ſont l'ame, ſont économes du ſang de leurs ſujets.

Je prie les Souverains, en finiſſant cet Ouvrage, de ne ſe point offenſer de la liberté avec laquelle je leur parle; mon but eſt de dire la vérité, d'exciter à la vertu, & de ne flatter perſonne. La bonne opinion que j'ai des Princes, qui régnent à préſent dans le

le monde, me les fait juger dignes d'entendre la vérité. C'eſt aux Nérons, aux Alexandres VI, aux Céſars Borgia, aux Louis XI, qu'on n'oſeroit la dire : graces au Ciel, nous ne comptons point de tels hommes parmi les Princes de l'Europe, & c'eſt faire leur plus bel éloge, que de dire qu'on oſe hardiment blâmer devant eux tous les vices qui dégradent la Royauté, & qui ſont contraires aux ſentimens d'humanité & de juſtice.

FIN.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 DEC 1897
OF OXFORD
LIBRARY

Hatchuel
20. 11. 97
[VOLT.]

970012